

Dictées Graduées

OUVRAGE DIVISÉ EN TROIS PARTIES

1^{re} DICTÉES SPÉCIALES

C'EST-À-DIRE OFFRANT PARTICULIÈREMENT L'APPLICATION GRADUÉE
DES PRINCIPALES RÈGLES DE GRAMMAIRE

2^{re} DICTÉES DIVERSES

3^{re} DICTÉES DONNÉES DANS LES EXAMENS

POUR LES CERTIFICATS D'ÉTUDES PRIMAIRES CONÇUS CANTONAUX,
VOLOTARIAT, ETC.

Par E. ROBERT, C. S. V.

DEUXIÈME ANNÉE



EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES

EN LES PRINCIPAUX MARCHANDS.

Cité de *City of*
VERDUN



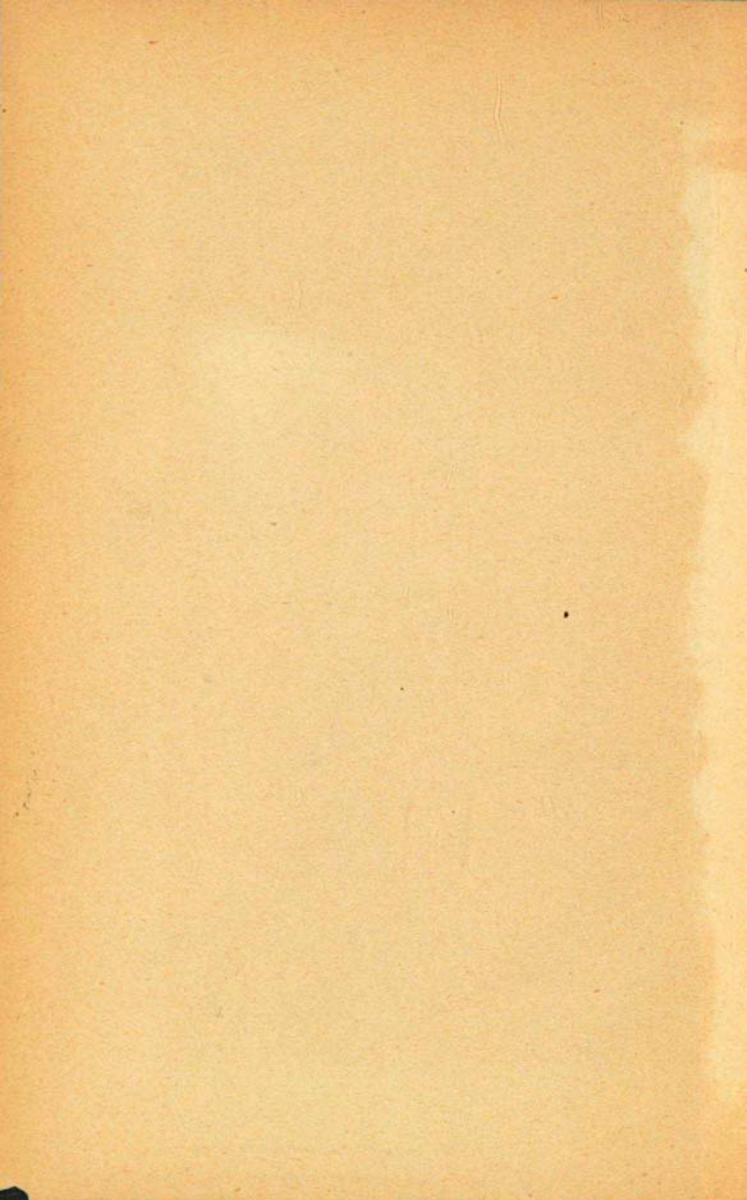
Bibliothèque
Municipale

Municipal
Library

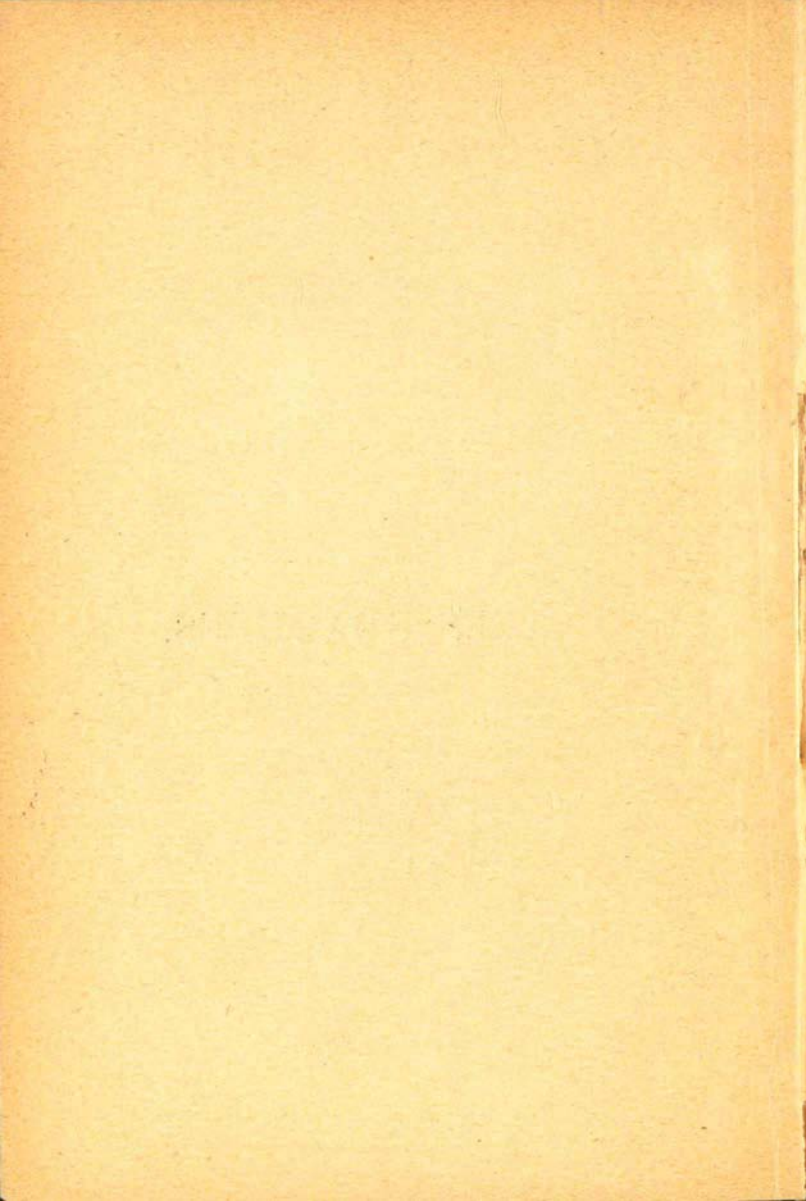
441.4

R54dic





DICTÉES GRADUÉES.



Dictées Graduées

OUVRAGE DIVISÉ EN TROIS PARTIES

1^o DICTÉES SPÉCIALES

C'EST-À-DIRE OFFRANT PARTICULIÈREMENT L'APPLICATION GRADUÉE
DES PRINCIPALES RÈGLES DE GRAMMAIRE

2^o DICTÉES DIVERSES

3^o DICTÉES DONNÉES DANS LES EXAMENS

POUR LES CERTIFICATS D'ÉTUDES PRIMAIRES CONCOURS CANTONAUX,
VOLONTARIAT, ETC.

Par E. ROBERT, C. S. V.

DEUXIÈME ANNÉE



IMP. DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS,

Rue Saint-Dominique, Mile-End.

88625

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement de la Puissance, en l'année mil huit cent quatre-vingt-quinze, par les CLERCS DE ST-VIAEUR, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PREMIÈRE PARTIE

Dictées Spéciales

(Accord du *verbe* avec son *sujet*.)

La neige est utile à la terre.

1^{re} DICTÉE.—La neige, pendant la saison rigoureuse, *est* un bienfait pour les plantes. Elle *est* comme un manteau moelleux et quasi chaud. Elle *joue*, à l'égard de la terre, le rôle d'écran. Son opacité et sa blancheur *empêchent* le corps qui se *trouve* au-dessous d'elle de rayonner ; c'est ainsi qu'elle *préserve* les céréales des grands froids de l'hiver. Ainsi les cultivateurs se *réjouissent*-ils quand ils *voient* la neige tomber avant les fortes gelées ; pour eux, il y *a* une chance d'abondante récolte. Cette propriété que *possède* la neige de s'opposer à la déperdition de la chaleur des corps qu'elle *recouvre*, *est* parfaitement connue des Lapons et des Groënländais. Aussi, *ont*-ils la précaution, lorsqu'ils *sont surpris* par un froid très intense, de s'enfouir dans la neige. Les animaux de cette contrée malheureuse, guidés par un admirable instinct, ne se *conduisent* pas différemment aux heures du danger. Enfin, si des voyageurs perdus dans des neiges profondes *ont pu* lutter plusieurs jours contre la mort, c'est toujours grâce à la propriété peu conductrice et toute providentielle de la neige.

SUPPLÉMENT.—On peint l'Hercule gaulois avec des *chaînes* qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. Payer en feuilles de *chêne*, veut dire payer en effets sans valeur. On le disait au fond d'un précipice, et le voilà en *chair* et en os. Ce mandement fut lu en *chaire*, dans toutes les églises. Sa mémoire nous sera toujours *chère*. C'est un excellent homme, mais il aime trop la bonne *chère*. La rivière du *Cher* arrose le Berry.

- Chaîne, *n. f.*, suite d'anneaux ; servitude.

Chêne, *n. m.*, arbre qui produit le gland.

Chair, *n. f.*, substance, aliment.

Chaire, tribune pour un orateur religieux.

Cher, *adj.*, chéri, précieux ; *adv.*, d'un prix élevé.

Chère, *n. f.*, régal, nourriture.

Cher (*le*) *nom prop.* d'une rivière, d'un département.

(Accord du verbe avec son sujet.)

2^e DICTÉE.—Il en *est* des Parisiens dans Paris, comme des Hébreux dans le désert : ils *aiment* que la manne leur *tombe* naturellement du ciel. Ici, le ciel, *c'est* l'autorité. On s'en *moque*, on l'*accuse* : il *gèle*, *c'est* la faute du gouvernement ; il *pleut*, *c'est* la faute du gouvernement ; il ne *pleuvait* pas du temps de l'empereur. A la plus petite mésaventure, *c'est* vers l'autorité qu'on *court* : le pain *est* mauvais, les eaux de la Seine *sont* troubles, les voitures *marchent* au pas, les cochers *manquent* de respect, on *frelate* le vin, on ne *muselle* pas les chiens, les cafés *vendent* de mauvaise bière. Autorité *ayez* pitié de nous, *protégez*-nous, nous *sommes* vos enfants ; la litanie *est* incessante. Dans les années bissextiles, elle *dure* trois cent soixante-six jours de suite.

Le Parisien *est* crédule ; en province on *dit* badaud. Il *est* *désordonné* et impressionnable : un vaudevilliste *meurt*, il *veut* lui élever une statue ; un tableau *est mis* en vente, il l'*achète* cent mille francs. Il *est* brave comme un lion, timide comme un lièvre, très sage et tout à fait fou ; mais il *est* immuable en ceci : il *veut* que l'autorité le *débarrasse* des soucis de la vie, *veille* incessamment sur son bien-être, sur ses plaisirs, et lui *ôte* de sa route tout ce qui *pourrait* blesser ses pieds.

SUPPLÉMENT.—Je le voyais marcher d'un pas *lesté*. Les aéronautes prennent toujours du *lest*. L'esprit sans jugement est un vaisseau sans *lest* et sans gouvernail. Sans dire un seul mot, j'avalais quelque aile de poulet dont j'arrachais le *lard*. Il prit avec lui ses dieux *larses*. C'est lui qui reçut le *légal* du pape. Le dernier siècle *légua* au nôtre plusieurs découvertes importantes.

Lesté, *adj.*, adroit, léger, tron libre.

Lest, *n. m.*, toute matière pesante dont on charge le fond d'un navire et la nacelle d'un ballon.

Lard, *n. m.*, graisse ferme de porc.

Lares, *n. m. pl.*, dieux domestiques des païens.

Légat, *n. m.*, envoyé du pape.

Légua, du verbe *léguer*.

(Accord du verbe avec son sujet.)

3^e DICTÉE.—La dernière semaine de mon séjour à Berlin *était* arrivée, et comme j'*avais décidé* de la consacrer à des excursions aux environs, je *pus* enfin me mettre en route vers la forêt de la Sprée. Je *voulais* explorer cette région en tout sens. Dans ce but, j'*avais réduit* mon bagage à sa plus simple expression : un havre-sac. J'*aime* les voyages à pied ; ce *sont* les seuls que je *compre*ne et que je *trouve* charmants, parce qu'ils vous *laissent* votre initiative, votre liberté pleine et entière, votre personnalité. Vous n'*êtes* pas un colis entassé parmi d'autres colis ; vous n'*avez* pas de voisin qui vous *parle* pendant six heures consécutives, ni de voisine qui *abaisse* les stores de la fenêtre du wagon, sous le prétexte de voir le paysage en ronflant ; vous n'*avez* pas surtout d'enfants qui *grimpent* sur vos genoux. Les prés ouverts et sans barrière *jettent* sous vos pas leur tapis moelleux et plein de douces senteurs ; vos stations *sont* celles que vous *choisissez*, à l'ombre du sapin ou du chêne, près de la source qui *gazouille*. Vous *arrivez* le soir, à la petite auberge du village, au milieu de l'étonnement des oies et des gamins ; vous *causez* avec les paysans ; vous *écoutez* leurs récits et leurs légendes, et vous *allez* dormir d'un bon sommeil, jusqu'à ce que le coq *chante*. Voilà ce qui s'*appelle* vraiment voyager, et voilà comme on *voyageait* jadis.

SUPPLÉMENT.—Je ne saurais croire que vous essayiez de vivre dans un petit *coin* d'anachorète.

La monnaie est marquée au *coin* du prince. Il a le teint jaune comme un *coing*. Une vérité est comme un *coin* qu'on ne peut faire entrer par le gros bout. Il a acheté plusieurs faux *cols*. Apportez moi un peu de *colle* forte.

Coin, *n. m.*, encoignure ; morceau de fer pour fendre le bois ;
marque.

Coing, *n. m.*, fruit du cognassier.

Col, *n. m.*, cou, cravate, collet.

Colle, *n. f.*, matière liquide gluante.

(Accord du verbe avec son sujet.)

Saint Vincent-de-Paul.

4^e DICTÉE. — Saint Vincent-de-Paul *luttait* contre toutes les misères qui *ravageaient* Paris et ses environs. Bientôt les ressources lui *manquent*. Le saint *accourt* vers le palais des rois. La garde qui *veille* sur le seuil de la royale demeure *n'arrêtera-t-elle* pas le mandiant ? Non, non, *laissez* passer ! La garde *essaye* en vain de résister à la puissance de la charité. Il *passé*, il *entre* dans le palais somptueux, il *s'arrête* dans une magnifique salle qu'Anne d'Autriche *va* bientôt traverser. Elle *paraît*, entourée d'une cour brillante. Vincent-de-Paul *perce* la foule, et la foule *recule* avec respect et lui *livre* passage. On *fait* silence, on l'*accueille*, on l'*entoure*, « Madame, *dît* le mandiant de la charité, mes pauvres *manquent* de pain, ils *ont* faim ; mes pauvres *manquent* de vêtements, ils *ont* froid. Ces images de Jésus-Christ *souffrent* et ne *savent* où reposer la tête. » — « Homme de Dieu, *répond* Anne d'Autriche avec tristesse, que *voulez-vous* que je *fasse* ? le trésor *est* vide, je vous *ai donné* jusqu'à mes épargnes, qu'*ai-je* de plus ? » — « Et vos diamants, Madame, en *a-t-on* besoin quand on *est* reine de France et reine vertueuse ? » Et la reine *jette* sa couronne dans le manteau du saint.

SUPPLÉMENT. — Ce port *est* de facile *abord*. Ces deux hommes *s'abhorrent*. Vous ne me dites rien ? quel *accueil* ! quelle glace ! On l'*accueille*, on le flatte, on le trompe. En recevant le montant d'un billet, d'un mémoire, on met au bas *pour acquit*, et l'on signe. L'argent qu'il possède *est-il* légitimement *acquis* ?

Abord, *n. m.*, action d'aborder, accès, manière d'accueillir.

Abhorre, du verbe *abhorrer*.

Accueil, *n. m.*, réception.

Acquit, *n. m.*, quittance, décharge.

Acquis, du verbe *acquérir*.

(Accord du verbe avec son sujet).

L'ouvrière charitable.

5^e DICTÉE. — La vie de Françoise Olivier n'est qu'une longue suite de dévouement et d'abnégation. Pauvre et obscure fileuse de laine, après avoir soutenu, des produits de son travail, une mère infirme, qui s'éteint dans ses bras, son ardente charité s'élance au-devant de tous les malheureux ; il semble qu'ils lui soient adressés par le ciel. Ce sont quatre, six, sept vieillards qu'elle a tous accueillis et soignés ; infirmités, blessures, rien ne rebute son courage ; elle ne les abandonne qu'après leur guérison ou à leur mort. Un vieil aveugle reste trois ans à sa charge ; elle le guide, le console, le nourrit et reçoit son dernier soupir. Un autre indigent chargé d'années qui porte, qui usurpe, peut-être, le nom de François Olivier, se présente à elle ; il se dit son parent, il veut le prouver ; elle lui en épargne la peine : « Vous êtes malheureux, vous êtes de ma famille, » répond cette fille angélique. Il reçoit des vêtements propres, une nourriture saine, et, jusqu'au jour où il expire, la pauvre fileuse vit de privations pour le soutenir, et parvient à trouver du superflu dans de faibles ressources, qui ne lui assurent pas même le nécessaire.

SUPPLÉMENT. — Autrefois le rat de ville invita le rat des champs. Nous entendions le chant monotone de la cigale. Elle enfile habilement le chas étroit d'une aiguille. On nous présenta au schah de Perse. J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon. Que faisiez-vous au temps chaud, dit la fourmie à la cigale ? La chaux, quoique très abondante, ne se trouvent jamais pure. Il vit heureux dans son palais de chaume. Je ne veux pas que tu chaumes mon champ. Un bon ouvrier chôme rarement.

Champ, *n. m.*, terrain.

Chant, *n. m.*, inflexion de voix, air ; partie d'un poème.

Chas, *n. m.*, trou d'une aiguille.

Schah, *n. m.*, prince d'Asie.

Chat, *n. m.*, animal domestique.

Chaud, *n. m.*, chaleur.

Chaux, *n. f.*, pierre calcaire.

Chaume, *n. m.*, paille sèche ; *au fig.*, chaumière.

Chaume, du verbe *chaumer*, couper le chaume.

Chôme, du verbe *chômer*, fêter, prendre un repos.

(Accord du verbe avec son sujet).

Les devoirs des enfants.

6^e DICTÉE.—Enfants, *apprenez* quels *sont* vos devoirs envers vos parents ; car vous ne *serez* heureux et bénis qu'en y restant fidèles.

Honorez et aimez le père qui vous *a transmis* la vie, la mère qui vous *a nourris* et *élevés*. Y *a-t-il* un être plus maudit que celui qui *brise* le lien d'amour et de respect établi par Dieu même entre lui et ceux desquels il *tient* le jour ?

Vous *êtes* à vos parents un grand sujet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toute sorte, et ne *faut-il* pas qu'ils se *fatignent* sans cesse, afin d'y subvenir ? Le jour, ils *travaillent* pour vous, et la nuit, pendant que vous *reposez*, ils *veillent* encore.

Il *vient* un temps où la vie *décline*, où le corps *s'affaiblit*, les forces *s'éteignent* : enfants, vous *devez* alors à vos vieux parents les soins que vous *reçûtes* d'eux dans vos premières années. Qui *délaisse* son père et sa mère en leurs nécessités, qui *demeure* sec et froid à la vue de leurs souffrances et de leur dénûment, je vous le *dis* en vérité, son nom *est écrit* au livre du souverain juge parmi ceux des parricides.

SUPPLÉMENT.—On assure que les portefaix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf *cents* livres pesant. Ils ont mis le pays tout à feu et à sang. A vaincre *sans* péril, on triomphe *sans* gloire. Je *sens* plus que jamais la difficulté de cette entreprise. Alors le peuple était *serf*. Il court avec la rapidité du *cerf*.

Cent, *adj. num.*, dix fois dix.

Sang, *n. m.*, liqueur rouge qui circule dans les veines.

Sans, préposition.

Sens, du verbe *sentir*.

Serf, *n. m.*, esclave.

Cerf, *n. m.*, quadrupède ruminant.

(Accord du verbe avec son sujet).

La cassette merveilleuse.

7^e DICTÉE.—Une veuve qui *était* à la tête d'une grande ferme, *éprouvait* dans sa maison toutes sortes de pertes, et *voyait* ses revenus diminuer de jour en jour, sans qu'elle *pût* en découvrir la cause. Un soir elle se *décida* à aller consulter un pieux ermite dont la sagesse *était* citée au loin : « Mon père, lui *dit*-elle, chaque jour *j'ai* fait des pertes considérables. Mon grain *a* diminué de lui-même au grenier ; mon vin *s'est* épuisé sans que *j'aie* veudu un baril de la dernière récolte. Je *crois* qu'un lutin *s'acharne* à me perdre.—Ne vous *désol*ez pas, bonne femme, lui *dit* l'ermite, tout *ira* mieux désormais. Voici une cassette merveilleuse qui *déjouera* tous les sortilèges. *Portez-la* trois fois le jour et trois fois la nuit dans tous les coins de votre maison, et *revenez* me voir ensuite. »

La fermière, toute heureuse, *emporta* la précieuse cassette. Le soir, elle *quitta* ses amies assemblées chez elle, pour promener le talisman, et *trouva* à sa cave un valet qui se *disposait* à emporter une cruche de vin ; à la cuisine, elle *vit* les servantes qui se *préparaient* à faire cuire les œufs de ses poules pour faire un régal ; à l'étable, le vacher, pris de vin, *était étendu* sur une botte de paille, et les bêtes à cornes *beuglaient*, parce qu'elles *n'avaient* pas encore *reçu* leur ration de la soirée. Chaque jour elle *découvrait* de nouveaux abus, et quand sa fortune *se fut* améliorée, elle *alla* remercier l'ermite du précieux don qu'il lui *avait* fait ; mais le saint homme, riant de sa crédulité, *ouvrit* la merveilleuse cassette, où la veuve ne *trouva* qu'un billet portant ces mots : *Une bonne ménagère surveille tout de ses yeux. Surveille ta maison et tout ira bien.*

SUPPLÉMENT.—Les courtisans emploient leur temps à *se déc*eler et à *se ru*iner les uns les autres.

Il faut *desceller* ces gonds. Allez *desseller* le cheval. Vous êtes orfèvre, M. Josse, et votre conseil sent un homme qui a envie de *se défaire* de sa marchandise.

Voilà un cheval qui se *déferre* aisément. Bientôt après on le *défère* aux tribunaux.

Déceler, *v.*, révéler.

Desceller, *v.*, détacher ce qui est scellé.

Desseier, *v.*, ôter la selle.

Défaire, *v.*, changer l'état d'une chose, débarrasser, délivrer.

Déferre, du verbe *déferer*, ôter les fers.

Défère, *v.*, du verbe *déférer*, dénoncer, céder, décerner.

(Accord du verbe avec son sujet).

Ivraie.

8^e DICTÉE.—L'ivraie *est* l'emblème du vice ; sa tige *ressemble* à celle du froment ; elle *croît* avec les belles moissons. La main du cultivateur sage et habile *arrache* cette mauvaise herbe avec précaution pour ne pas la confondre avec le bon grain. Ainsi un sage instituteur *emploie* la patience pour déraciner les mauvais penchants qui *naissent* dans un jeune cœur ; mais il *doit* craindre d'étouffer les germes de la vertu en croyant déraciner ceux du vice. La mère de Duguesclin se *plaignait* de voir son fils rentrer chaque jour au château souillé de poussière et couvert de blessures ; un matin, comme elle se *préparait* à le punir, une bonne religieuse, *ayant* *considéré* l'enfant, dit : « *Gardez-vous bien de le punir, car il viendra un temps où les défauts dont vous vous plaignez feront la gloire de sa famille et le salut de son pays.* » Pour une mère qui se *trompe* ainsi, combien d'autres s'empressent de cultiver l'ivraie dans le cœur de leurs enfants, et ne s'aperçoivent qu'elle y a pris racine, qu'au temps de la moisson !

SUPPLÉMENT.—On dit d'un brillant écrit dépourvu de qualités solides : ce n'est que de la *crème* fouettée. Le prêtre avait oublié le saint *chrême*. Il *croît* et il agit conformément à sa croyance. Que pensez-vous qu'il *croie* de tout ce qu'on lui dit ? Il *croît* et s'embellit chaque jour. Chacun doit porter avec résignation la *croix* que Dieu lui envoie.

Crème, *n. f.*, partie grasse du lait ; mets, liqueur.

Chrême, *n. m.*, huile consacrée.

Croît, du verbe *croire*.

Croît, du verbe *croître*.

Croix, *n. f.*, gibet ; affliction, décoration.

(Accord du verbe avec son sujet).

Titus.

9^e DICTÉE.—Affable et populaire, Titus ne *repoussait* aucune demande, aucune réclamation ; sa grâce *ajoutait* au bienfait et *adoucissait* le refus. Comme on lui *reprochait* un jour, dans son conseil, de permettre plus qu'il ne *pouvait* tenir. « Il ne faut, *dit-il*, ôter l'espérance à personne, et jamais on ne *doit* sortir mécontent de l'audience du prince. »

Il se *rappelle* un soir, pendant son repas, qu'il *a passé* la journée sans obliger personne : « Hélas ! mes amis, *dit-il*, j'ai *perdu* ma journée ! » Cependant sa constante bonté n'*empêcha* pas quelques hommes ambitieux de former des projets contre lui. Deux patriciens *conspirèrent* pour le renverser du trône. Il en *fut informé*, les *fit* venir en sa présence, leur *conseilla* de renoncer à des desseins contraires aux lois divines et humaines, *envoya* un courrier à la mère de l'un d'eux afin qu'on la *rassurât* sur le sort de son fils, *invita* les deux conjurés à sa table et, le lendemain, il les *plaça* à côté de lui à un combat de gladiateurs.

Les rigueurs des princes faibles *tuent* quelques conspirateurs ; la clémence des grands caractères *tue* les conspirations.

SUPPLÉMENT.—Il vous porte un *défi*. Samson *défit* trois mille Philistins avec la mâchoire d'un âne. Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se *défie* de lui-même. La vue de ce mets vient de le *dégoûter*. J'ai vu l'eau *dégoutter* de toutes les parties de son manteau. Ce neveu-là est bon à montrer, il ne *dépare* pas la famille. Dans l'ombre de la nuit cache bien ton *départ*. Qui peut de vos *desseins* révéler le mystère ? La nature féconde varie à l'infini les traits de ses *dessins*.

Défi, *n. m.*, provocation.Défit, du verbe *défaire*.Défie, du verbe *se défier*.Dégoûter, *v.*, donner du dégoût.Dégoutter, *v.*, couler goutte à goutte.Dépare, du verbe *déparer*.Départ, *n. m.*, action de partir.Dessein, *n. m.*, intention, résolution.

Dessin, *n. m.*, représentation d'objets, soit au crayon, soit à la plume.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

Les coquillages et le rocher.

10^e DICTÉE.—Quand on se *trouve* sur les bords de la mer, on *aperçoit*, dans les parties toujours immergées, à la marée montante, une multitude de petits coquillages collés avec tant de force qu'on les *brise* plutôt que de les détacher ; la mer *accourt* furieuse et *bat* en vain avec violence les parois du rocher, le coquillage *reste* immobile ; il ne *paraît* pas même soupçonner le bruit qui se *fait* autour de lui. Il s'*entr'ouvre* et *prend* à la mer ce qui *est* nécessaire à sa nourriture. Dieu *est* comme le rocher immobile des âmes : quand notre cœur *adhère* à lui avec énergie, les vagues de ce monde *arrivent*, mais elles ne nous *troublent* pas ; elles nous *sollicitent*, nous *pressent* d'adhérer avec plus de force à celui qui *est* le point central de la vie. Comme ces coquillages, nous *prenons* dans les flots de ce monde ce qui *est* nécessaire pour notre vie et l'accomplissement de nos devoirs, mais nous *restons* toujours unis à Dieu par les liens de son amour, et c'est ainsi que, malgré les orages et les tempêtes qui nous *assaillent*, nous *conservons* la paix, la sérénité et le bonheur.

SUPPLÉMENT.—Le fils rebelle et *contumax* devait être lapidé. Il a été jugé, condamné par *contumace*. Tout ce qui s'est passé ne le *convainc* pas. On *convint* d'avoir au plus tôt une nouvelle entrevue. Tu *convaincs*, il est vrai, mais gagnes-tu les cœurs ? Le *coke* brûle en grande masse, sans flamme. Figurez vous un ver à soie qui s'enveloppe dans sa *coque* en *filant*, tel je suis dans ma solitude. La ville de Sybaris sera décrite à jamais pour la mollesse de ses habitants, qui avaient banni les *coqs* de peur d'en être réveillés.

Contumace, *n. f.*, refus de paraître en justice.

Contumax, *n. et adj.*, accusé qui s'est soustrait aux recherches de la justice.

Convainc, du verbe *convaincre*.

Convint, du verbe *convaincre*.

Coke, *n. m.*, charbon de terre dégagé des substances fluides et gazeuses qu'il contenait.

Coq, *n. m.*, mâle de la poule.

Coque, *n. f.*, coquille, enveloppe de l'œuf, du ver à soie, etc.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

11^e DICTÉE.—Les Alpes *forment* une chaîne de montagnes qui *s'étend* sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône, vers Marseille, jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne *s'abaissent* aux deux extrémités et se *confondent* insensiblement avec la plaine ; au milieu de leur membrure, elles *s'élèvent* à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, qui *sont dentelés* comme les créneaux d'une forteresse naturelle, se *dessinent* en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir.

Quand on les *aperçoit* de soixante ou quatre-vingts lieues de distance, du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles *inspirent* le même sentiment. C'est un spectacle qui *écrase* le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, *porte* la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme *est anéanti* sous l'architecture de ces montagnes, et il *jette* un cri. Ce cri *est* une confession de sa petitesse et un hymne à la grandeur de l'architecte.

SUPPLÉMENT.—L'eau est plus *dense* que l'air, l'hydrogène est moins *dense* que l'azote. Les *danses* des sauvages sont presque toujours une image de la guerre. Il *danse* longtemps sans se fatiguer. Certaines gens n'observent dans l'histoire que les faits et les *dates* sans porter plus loin leur curiosité ni leurs vues. De ce départ fatal *date* tout mon malheur. Mon frère se nourrissait de *dattes* et de miel.

Dense, *adj.*, épais, compacte.

Danse, *n. f.* mouvement cadencé du corps.

Danse, du verbe *danser*.

Date, *n. f.*, époque.

Date, du verbe *dater*.

Datte, *n. f.*, fruit du dattier.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

✓ 12^e DICTÉE.—Le ridicule est de tous les agresseurs celui qui a le moins de courage : comme tous les poltrons, il n'*attaque* que ceux qui le *craignent* ; il ne *poursuit* que les gens qui *fuient*. *Abordez-le* franchement et il *devient* si timide qu'il vous *tend* la main, et que loin de vous nuire, il *peut* vous servir au besoin. Dans une société où le persifflage *tient* lieu de tout, l'homme qui n'a ni le goût ni l'art de la moquerie *s'inquiète* outre mesure de ne pas faire rire de lui ; alors, il *prend*, pour aller là, une autre figure, un autre caractère et d'autres sentiments, comme il *a pris* un autre habit. Cet homme *commet* chaque jour la faute énorme, à mon sens, de régler sa conduite sur ce qu'on *appelle* l'opinion. Je *reconnais* qu'on *doit* respecter certains usages établis, se soumettre à plus d'une petite servitude ; mais ce qui *touche* à notre considération, à nos sentiments, à nos croyances, ne *doit* relever que de notre conscience. Quel *est* celui qui *prétend* contenter tout le monde ?

Un peintre célèbre *exécuta* un tableau, avec l'intention de plaire à tout le monde. Il *y met* donc tout son talent ; l'œuvre achevée, il *l'expose* et *invite* les spectateurs à marquer avec un crayon blanc ce qui ne leur *paraîtrait* pas bien. Les amateurs *applaudirent* généralement ; mais chacun d'eux *veut* faire preuve de connaissance, et *marque* l'endroit qu'il *croit* défectueux. Le soir, quand le peintre *revient*, il *a* la douleur de voir son tableau couvert de marques d'improbation. Peu satisfait de ce jugement, il *expose* de nouveau son tableau en *invitant*, cette fois, le public à marquer ce qui lui *paraît* digne d'admiration. Le tableau *fut* encore couvert de marques blanches. Ce qu'on *avait blâmé* la veille *était admiré* le lendemain : « Je *vois*, *s'écria* le peintre, que le meilleur moyen de plaire à la moitié du monde *est* de ne pas faire attention à ce que *dit* l'autre. »

SUPPLÉMENT.—Le bois sec fait un feu très *clair*. Les *clercs* étaient tonsurés. Le notaire envoya son *clerc*. Sans laquelle *clause* le présent testament sera nul.

Enfin, la séance est *close*. La mort vient de lui *clorre* les yeux. Le *chlore* a été découvert en mil sept cent soixante-quatorze. Racine a mis des *chœurs* dans Esther et dans Athalie. Vos bienfaits sont gravés dans mon *cœur*.

Clair, *adj.*, lumineux, éclatant.

Clerc, *n. m.*, aspirant ecclésiastique ; homme qui travaille dans l'étude d'un notaire ou d'un avoué.

Clause, *n. f.*, article d'un délit, d'un contrat.

Close, *part. passé*, *fém.* de *clos*, fermé.

Chlore, *n. m.*, substance simple, gazeuse.

Clorre, *v.*, fermer, terminer.

Chœur, *n. m.*, une partie d'une église ; morceau d'ensemble.

Cœur, *n. m.*, partie du corps ; courage ; affection ; milieu.

(Accord du verbe avec son sujet).

Le pêcheur napolitain.

13^e DICTÉE.—En parcourant la plage qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples *tirent* leurs barques sur le sable et *raccommodent* leurs filets, nous *vîmes* un vieillard encore robuste. Il *embarquait* ses ustensiles de pêche dans son caïque, peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, *apportait* en ce moment dans la barque deux pains, un fromage dur, quelques figues et une cruche de terre qui *contenait* l'eau. La figure du vieillard et celle de l'enfant nous *attirèrent*. Nous *liâmes* conversation. Le pêcheur se *prit* à sourire quand nous lui *proposâmes* de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui. « Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il *convient* pour toucher le manche de la rame, nous *dit-il*. Vos mains blanches *sont faites* pour toucher des plumes et non du bois : ce *serait* dommage de les durcir à la mer. »

« Nous *sommes* jeunes, *répondit* mon ami, et il *convient* que nous *essayions* de tous les métiers avant d'en choisir

un. Le vôtre nous *plaît*, parce qu'il se *fait* sur la mer et sous le ciel. »

Vous *avez* raison, *répliqua* le vieux batelier ; *c'est* un métier qui *rend* le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur *est placé* sous la garde immédiate du ciel :

L'homme ne *sait* d'où *viennent* le vent et la vague ; le rabot et la lime *sont* dans la main de l'ouvrier, la richesse et la faveur *sont* dans la main du roi, mais la barque *est* dans la main de Dieu. »

SUPPLÉMENT.—Il n'est besoin pour se haïr que d'*être* un peu parents. Nous fîmes abattre tous les *hêtres*. Avant que Dieu eût donné l'*être*, rien ne l'avait que lui seul. Tu promis d'*exaucer* le premier de mes vœux. Voilà les titres dont les hommes tâchent d'*exhausser* leur bassesse. C'est un musicien, un peintre et un sculpteur habile ; enfin, c'est un homme *excellant* en toutes sortes de choses. La nature est fertile en esprits *excellents*. Elle avait deux frères d'un *excellent* caractère.

Être, v. *exister*, ce qui est ; existence.

Hêtre, n. m., grand arbre qui porte une sorte de fruit appelé *faine*.

Exaucer, v. écouter favorablement une prière.

Exhausser, v., *élever*.

Excellant, part. prés. du verbe *exceller*.

Excellent, adj., qui excelle ; parfait.

(Accord du verbe avec son sujet).

L'empire de l'âme sur le corps.

14^e DICTÉE.—Nous ne *saurions* trop admirer cet empire absolu de l'âme sur des organes corporels qu'elle ne *connait* pas, et l'usage continuel qu'elle en *fait* sans les discerner. Cet empire se *montre* principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je *connais* tous les corps de l'univers qui *ont frappé* mes sens depuis un grand nombre d'années. J'en ai des images distinctes qui me les *représentent*, en sorte que je *crois* les voir, lors même qu'ils ne *sont* plus. Mon cerveau *est* comme un cabinet de peintures dont tous

les tableaux se *remueraient* et se *rangeraient* au gré du maître de la maison. Les peintres, par leur art, n'*atteignent* jamais qu'à une ressemblance imparfaite. Pour les portraits que j'ai dans la tête, ils *sont* si fidèles, que c'est en les consultant que j'*aperçois* tous les défauts de ceux des peintres, et que je les *corrige* en moi même. Ces images, plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art des peintres, se *gravent*-elles dans ma tête sans aucun art ? *Est-ce* un livre dont tous les caractères se *soient rangés* d'eux-mêmes ? S'il y a de l'art, il ne *vient* pas de moi, car je *trouve* au dedans de moi ce recueil d'images, sans *avoir* jamais *pensé* ni à les grayer, ni à les mettre en ordre. Mais encore toutes ces images se *présentent* et se *retirent* comme il me *plaît*, sans faire aucune confusion. Je les *rappelle*, elles *viennent*. Je les *renvoie*, elles se *renfoncent* je ne *sais* où ; elles *s'assemblent* ou se *séparent* comme je le *veux*. Je ne *sais* ni où elles *demeurent*, ni ce qu'elles *sont*. Cependant, je les *trouve* toujours prêtes.

SUPPLÉMENT.—Un prince *athée* serait le fléau du genre humain. Elle s'est *hâtée* d'accourir. Votre belle âme est haute *autant* que malheureuse. Les *autans* tyrannisent les ondes. Dieu instruit les princes en leur *ôtant* leur puissance. Dressons-lui des *autels* sur des monceaux d'idoles. Je suis descendu à l'*hôtel*. Une foule immense remplissait l'*hôtel* de ville. J'ai trouvé la même réponse dans la plupart des *auteurs* que j'ai consultés. Les lions de petite taille, dit Buffon, ont environ trois pieds et demi de *hauteur*.

Athée, *n. et adj.*, celui qui a le malheur de ne pas croire en Dieu.

Hâté, *part. passé* du verbe *hâter*.

Autan, *n. m.*, vent du Midi.

Autant, *adv.* de quantité.

Otant, *part. prés.* du verbe *ôter*.

Autel, *n. m.*, table destinée au sacrifice religieux.

Hôtel, *n. m.*, grande maison : auberge ; édifice public.

Auteur, *n. m.*, celui qui a fait un ouvrage ; première cause d'une chose.

Hauteur, *n. f.*, élévation ; orgueil, arrogance.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

Il faut avoir de l'ordre.

15^e DICTÉE.—Une maison où l'ordre ne règne pas, *devient* la proie de tout le monde ; elle se *ruine*, même avec des agents ; elle se *ruine*, même avec de la parcimonie. Elle *est exposée* à une foule de petites pertes, qui se *renouvellent* à chaque instant, sous toutes les formes et pour les causes les plus méprisables.

Je me *souviens* qu'étant à la campagne, j'*eus* un exemple de ces petites pertes qu'un ménage *est exposé* à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour, qui *donnait* sur les champs, se *trouvait* souvent ouverte. Chaque personne qui *sortait tirait* la porte ; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte *restait* battante : plusieurs animaux de basse-cour *avaient été perdus* de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'*échappa* et *gagna* les bois. Voilà tous les gens en campagne : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour *sortirent*, chacun de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier *est* le premier qui l'*aperçoit* ; il *accourt* et en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se *fait* une dangereuse foulure, qui le *retient* plus de quinze jours dans son lit. La cuisinière *trouve* brûlé du linge qu'elle *a abandonné* près du feu pour le faire sécher, et la fille de basse-cour *ayant quitté* l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, *casse* la jambe d'un poulain qu'on *élevait* dans la même écurie. Les journées perdues du jardinier *valaient* bien soixante francs, le linge et le poulain *valaient* bien autant : voilà donc, en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques sous, une perte de cent vingt francs supportée par des gens qui *avaient* besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense. Ce *n'étaient* pas de grands malheurs ni de grosses pertes ; cependant, quand on *saura* que le défaut de soin *renouvelait* de

pareils accidents tous les jours, et qu'il *entraîna* finalement la ruine d'une famille honnête, on *conviendra* qu'il *valait* la peine d'y faire attention.

SUPPLÉMENT.—On appelle *amandes* lissées, des dragées faites d'*amandes* couvertes de sucre. Parfois les battus paient l'*amende*. Les bons comptes font les bons *amis*. On appelle *amict* le linge béni que le prêtre met sur ses épaules pour dire la messe. Les voiles s'enflent, on lève l'*ancré*. L'*encre* sympathique est une *encre* sans couleur qui se colore et devient visible, quand on traite le papier par la chaleur ou par quelque agent chimique.

Amande, *n. f.*, fruit de l'amandier.

Amende, *n. f.*, peine ou punition pécuniaire imposée par la justice.

Ami, *n. m.*, avec qui on est lié d'une affection réciproque.

Amict, *n. m.*, linge qui couvre les épaules du prêtre à la messe.

Ancré, *n. f.*, instrument de fer pour retenir un navire.

Encre, *n. f.*, liqueur pour écrire, pour imprimer.

(Accord du verbe avec son sujet).

La prière du matin.

16^e DICTÉE.—Quand nous *étions réveillés* dans nos petits lits, que le soleil si gai du matin *étincelait* sur nos fenêtres, que les oiseaux *chantaient* sur nos rosiers ou dans leurs cages, que les pas des serviteurs *résonnaient* depuis longtemps dans la maison et que nous *attendions* avec impatience notre mère pour nous lever, elle *montait*, elle *entrait*, et nous la *voyions* toujours rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie ; elle nous *embrassait* dans nos lits ; elle nous *habillait*, ou nous *aidait* à nous habiller ; elle *écoutait* ce joyeux petit ramage d'enfants dont l'imagination rafraîchie *gazouille* au réveil, comme un nid d'hirondelles *gazouille* sur le toit quand la mère *approche* ; puis elle nous *disait* : « A qui *devons-nous* ce bonheur dont nous *allons* jouir ensemble ? C'est à Dieu, c'est à notre Père céleste. Sans lui, ce beau soleil ne se *serait pas levé* ; ces arbres *auraient perdu* leurs feuilles ; les gais oiseaux *seraient* morts de faim et de froid sur la terre nue, et vous, mes pauvres enfants, vous *n'auriez* ni lit, ni maison, ni jardin, ni

mère pour vous abriter et vous nourrir. *Remercions-le* donc pour tout ce qu'il nous *donne* avec ce jour, *prions-le* de nous donner beaucoup d'autres jours pareils. » Alors nous la *voyions* se mettre à genoux devant notre lit ; elle *joignait* nos petites mains, et souvent en les baisant dans les siennes, elle *faisait* lentement et à demi-voix la courte prière du matin que nous *répétions* avec ses inflexions et ses paroles.

SUPPLÉMENT. — L'entendez-vous, fatiguant de ses cris les *échos* du rivage ? Un seul a payé l'*écot* pour tous. Il se plaît parfois à recueillir les débris de certaines familles antiques et éteintes, pour les *enter* sur un nom obscur. Prends-y garde, on te voit *hanter* de mauvaises compagnies. Ainsi quand l'orage a soufflé, l'ivraie ennemie et les *épis* de blés reposent confondus. On l'observe, on l'*épie*, et tout me fait trembler. Il s'en alla passer sur le bord de l'*étang*. *Etant* pauvre comme tu l'es, qu'as-tu à craindre ? De là, j'*étends* la vue sur toute la campagne. La mort *étend* ses ailes et plane sur l'humble chaumière, comme sur les palais des rois.

Echo, n. m., son réfléchi ; nymphe.

Ecot, n. m., quote-part de repas.

Enter, v., greffer.

Hanter, v., fréquenter.

Epi, n. m., tête de blé.

Epie, du verbe *épier*.

Etang, n. m., grand amas d'eau stagnante.

Etant, part. prés. du verbe *être*.

Etend, du verbe *étendre*.

(Accord du verbe avec son sujet).

L'éléphant.

17^e DICTÉE.—L'éléphant se *distingue* entre toutes les bêtes de poids par le prolongement de son nez, qui *prend* le nom de trompe. Cette trompe *consiste* dans un tuyau presque cylindrique, légèrement aplati en-dessous, extrêmement flexible et assez long pour toucher la terre. Elle *prend* naissance à la partie antérieure du frontal, *recouvre* les cartilages du nez, *continue* cet

organe et s'unit, dès son origine, à la lèvre supérieure. A l'extérieur, la trompe offre une apparence annulée, à cause de dépressions circulaires placées d'espace en espace, apparence due à la disposition des parties musculaires qui entrent dans sa composition. La trompe est, en outre, un organe de tact. Un éléphant ramasse des aiguilles, saisit des pièces de vingt centimes bien plus rapidement que nous ne pourrions le faire. D'autres débouchent des bouteilles, comme si cette occupation leur était familière, et, vraiment, on pourrait le croire à la façon goguenarde dont ils roulent leurs petits yeux et tordent leur queue chaque fois qu'ils flairent l'alcool, le vin, la bière, voire même le cidre le plus plat que nous ayons en Normandie. De chacun des côtés de la trompe, et pour la protéger, on remarque des défenses, dont la longueur varie. Il y en a qui ont trois mètres de long et pèsent soixante-dix kilogrammes. Les défenses sont de véritables dents qui tombent, dans le jeune âge, comme les autres organes analogues. Elles ne repoussent qu'une fois.

SUPPLÉMENT.—La densité de l'or, est telle, qu'on l'a cru longtemps le corps le plus pesant de la nature ; or, on sait aujourd'hui qu'il ne tient que le second rang et qu'il cède la première place au platine. Oui, l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir. Auguste a donné son nom au mois d'août. Vous avez là un joli houx. Dans ces pays on se sert souvent de la houe. Elle s'est piquée les doigts à une branche de houx. Où fuir ? où se cacher ? l'ennemi est partout. Voyez : est-ce ma faute ou la vôtre ?

Or, n. m., métal.

Or, conj.

Hors, prép. et adv., excepté, au-delà.

Ou, conj.

Où, adv.

Août, n. m., 8e mois de l'année ; moisson.

Houe, n. m., sorte de bêche.

Houx, n. m., arbre toujours vert et dont les feuilles sont armées de piquants.

(Accord du verbe avec son sujet).

18^e DICTÉE.—Quand les hommes *élèvent* l'édifice de leur fortune, voire même le piédestal de leur statue future, ils *prévoient* tous les événements, toutes les chances, toutes les éventualités ; ils *vont* au-devant des périls et se *préparent* à vaincre les obstacles. Ils ne *mettent* en oubli qu'une seule chose, la seule pourtant qui *soit* certaine : le terme prochain de leur existence. « Personne ne *songe* qu'il *doit* mourir, *disait* Xavier de Maistre ; s'il *existait* une race d'immortels, l'idée de la mort les *effrayerait* plus que nous. » Dans toutes les conditions, comme à tous les âges, on *fait* des projets d'avenir ; on *caresse* les espérances les plus chimériques, et, tout en se *découvrant* devant un char funèbre, on *suit* le cours de ses idées, comme si cette mort qui *vient* de frapper l'un de nous ne *devait* pas nous frapper à notre tour.

Une ancienne coutume chez les Chinois *voulait* que, la veille du couronnement de l'empereur, tous les sculpteurs de Pékin lui *présentassent*, en grande cérémonie, un morceau de marbre, pour qu'il *choisit* celui dont on *ferait* son tombeau. Dès le jour du couronnement, on *travaillait* à ce mausolée que la ville *avait payé* d'avance. En Abyssinie, on *présentait* au roi un vase plein de terre et une tête de mort. On lui *disait* par là : Toi que la grandeur *va* sans doute éblouir, toi qui *tiens* dans ta main la destinée d'un peuple, et qui, en abusant de ton pouvoir, *peux* commettre tant de fautes, n'*oublie* pas que rien ne *doit* te préserver du sort commun à tous les hommes, et que demain peut-être tu *vas* mourir.

SUPPLÉMENT.—Je voudrais maintenant vider le calice jusqu'à la *lie*. Ils unissent leurs chagrins et *lient* leurs intérêts. La paresse lui *lie* les doigts. Il était encore au *lit* à neuf heures du matin. Aujourd'hui je ne *lis* plus, je *relis*. Nos *lyres* détendues languissaient en silence. Cet enfant apprend à *lire*. Les vêtements tombent en *loques*. A quoi servent tous ces *loochs* qu'on vous donne ? Tu lisais alors *Loke* et Condillac.

Lie, n. f., dépôt d'une liqueur.

Lie, du verbe *lier*.

Lis, du verbe *lire*.

Lit, *n. m.*, meuble sur lequel on se couche pour dormir ou pour se reposer.

Lire, *v.*, faire une lecture.

Lyre, *n. f.*, instrument à cordes.

Loque, *n. f.*, haillon, lambeau.

Looch, ou lock, *n. m.*, potion calmante.

Loke, *n. propre* d'un philosophe anglais.

(Accord du verbe avec son sujet).

Le langage des fleurs.

19^e DICTÉE.—Le langage des fleurs *est connu* de tous les peuples. Il se *fait* l'interprète de tous les sentiments. On en *tire* de charmants et précieux enseignements. *Rappelons* ici ce quatrain qu'une mère *adressait* à sa fille en parlant d'une rose.

Songe qu'à cette fleur si tendre
 La nature *sut* attacher
 Une épine pour la défendre,
 Une feuille pour la cacher.

La violette est l'emblème de la modestie ; le lis est l'emblème de la pureté. Et n'*envoie-t-on* pas souvent à la personne aimée de ces petites fleurs bleues consacrées au souvenir, et qui se *traduisent* par : Je *pense* à vous. ne m'*oubliez* pas ? Ce message de la petite fleur n'*est-il* pas plus gracieux que toutes les paroles humaines ? L'œillet, si parfumé, est l'emblème du sentiment. Son origine *vient* de loin. Voici ce qu'on *raconte* : Dans le temps où l'on *comptait* autant de dieux et de déesses qu'il y a de passions humaines, alors que, comme dit Bossuet, « tout *était* Dieu, excepté Dieu lui-même, » Diane, la déesse de la lune, *rencontra*, dans un moment de mauvaise lune, un pauvre berger à qui elle *arracha* les yeux avec beaucoup de dextérité, quoi qu'elle *fût* en colère ; puis, *ayant remarqué* que ce manant *avait* d'assez jolies prunelles, il lui *prit* envie de les changer en fleur. Donc, elle *sema* ces prunelles dans un champ. Il en *naquit* des œillets.

La rose fut toujours la fleur choisie entre toutes. Chacun la *proclame* la plus belle et la plus suave des fleurs. Un jour, *dit* le poète Saadi, je *vis* un rosier entouré d'une touffe de gazon. Quoi ! m'*écriai*-je, de viles plantes *croissent* auprès des roses ? Et je me *baissai* pour arracher le gazon, lorsque celui-ci me *dit* humblement : « *Epargnez-moi*, je ne suis pas rose, il *est* vrai, mais à l'odeur suave que je *répans*, on *reconnait* du moins que j'ai *vécu* parmi les roses. »

Il y a tout à gagner en bonne compagnie.

SUPPLÉMENT.—L'air est un gaz. Une gaze légère voilait son visage. Les défenseurs de cette doctrine la *gazent* d'un voile très populaire. Quiconque ne voit guère, n'a guère à dire non plus. La guerre, la peste et la famine sont les trois fléaux de Dieu. La seule sagesse peut faire les héros parfaits. Il est le héros de cette aventure. On envoya un héraut pour sommer les habitants de se rendre. Nous avons parcouru tout le département de l'Hérault.

Gaz, *n. m.*, fluide aériforme.

Gaze, *n. f.*, étoffe légère très claire.

Gazent, du verbe *gazer*, voiler.

Guère, *adv.*, peu.

Guerre, *n. f.*, lutte entre peuples, à main armée ; débat, querelle.

Héros, *n. m.*, guerrier illustre.

Héraut, *n. m.*, officier chargé de porter des messages.

Hérault, *n. pr.* d'une rivière et d'un département de la France.

(Accord du verbe avec son sujet).

Sur les roses.

20^e DICTÉE.—Qui jamais a su chanter et n'a pas chanté la rose ? Les poètes n'ont pu exagérer sa beauté, ni parfaire son éloge ; ils l'appellent avec justice, fille du ciel, ornement de la terre, gloire du printemps ; mais quelle expression a jamais rendu les charmes de cette belle fleur ? Quand elle s'entr'ouvre, l'œil suit avec délices ses harmonieux contours. Mais on ne peut décrire les portions sphériques qui la composent, les teintes séduisantes qui la colorent, le doux parfum qu'elle exhale.

Voyez-la, au printemps, elle s'élève mollement sur son élégant feuillage, environnée de ces nombreux boutons ; on dirait que la reine des fleurs se joue avec l'air qui l'agite, qu'elle se pare des gouttes de la rosée qui la baignent, qu'elle sourit aux rayons du soleil qui l'entrouvrent ; on dirait que la nature s'est épuisée pour lui prodiguer à l'envi la fraîcheur, la beauté des formes, le parfum, l'éclat et la grâce. La rose embellit toute la terre : elle est la plus commune des fleurs. Le jour où sa beauté s'accomplit, on la voit mourir ; mais chaque printemps nous la rend fraîche et nouvelle. Les poètes ont eu beau la chanter, ils n'ont point vieilli son éloge, et son nom seul rajeunit leurs ouvrages. Emblème de tous les âges, interprète de tous nos sentiments, la rose se mêle à nos fêtes, à nos joies, à nos douleurs. L'aimable gaieté s'en couronne, la chaste pudeur lui emprunte son doux incarnat ; on lui compare la beauté, on la donne pour prix à la vertu ; elle est l'image de la jeunesse et de l'innocence.

SUPPLÉMENT.—Il *livrait* son âme à la douleur. Que dites-vous de nos *livrées* ? Cet homme porte la *livrée* de la misère. L'ouvrier avait perdu son *livret*. Le nom de *Laure* rappelle celui de Pétrarque. Vous travaillez toujours à devenir *lord*-maire. Je le vis *lors* de son élection.

Livrait, du verbe *livrer*.

Livrée, *n. f.*, espèce d'uniforme des domestiques ; marques extérieures.

Livret, *n. m.*, petit livre ; table de multiplication.

Laure, *n. pr.* de femme.

Lord, *n. m.*, titre de noblesse en Angleterre.

Lors, *adv.* de temps.

(Accord du verbe avec son sujet).

Une paille brisée.

21^e DICTÉE.—L'usage de briser une paille, pour exprimer que tous les serments sont rompus, remonte aux premiers temps de la monarchie ; on peut même dire qu'il a une origine presque royale.

Les vieux chroniqueurs racontent qu'en 922, Charles-le Simple, se voyant abandonné des principaux seigneurs de sa cour, *eut* l'imprudence de convoquer l'assemblée du Champ de Mai, à Soissons. Il y *cherchait* des amis, il n'y *trouva* que des factieux, dont sa faiblesse *accroissait* l'audace. Environné de leur foule séditieuse, il *prie*, il *promet*, il *croit* leur échapper par de nouvelles faiblesses, mais en vain. Dès qu'ils le *voient* sans courage, leur audace n'a plus de bornes : ils *osent* déclarer qu'il *a cessé* d'être leur roi. A ces mots, qu'ils *prononcent* avec toutes les marques de la violence et qu'ils *accompagnent* de menaces, ils *s'avancent* au pied du trône, *brisent* les pailles qu'ils *tiennent* dans leurs mains, les *jettent* brusquement à terre et se *retirent* après avoir *exprimé*, par cette action, qu'ils *rompaient* avec lui.

Cet exemple *est* le plus ancien de ce genre qui nous *soit parvenu* ; mais il *prouve* que, depuis longtemps, cette manière de rompre un serment *devait* être en usage, puisque les grands vassaux ne *crurent* pas nécessaire d'ajouter à leur action une seule parole qui *pût* servir à l'expliquer : ils *étaient* donc sûrs d'être *entendus*, et ils le *furent*.

SUPPLÉMENT.—La nuit passée, les voleurs n'ont laissé que les *murs* dans mon logis. L'âge viril, plus *mûr*, inspire un air plus sage. Elle était *mûre* pour le Ciel. Il m'a donné quelques *mûres* sauvages. L'inclination nous enchaîne et nous jette dans une prison ; l'habitude nous y enferme, et *mure* la porte sur nous pour ne nous laisser aucune sortie. Comme il est un peu *négligent*, il ne fit point de réponse. C'est un homme habile et prudent, ne *négligeant* aucune précaution.

Mur, *n. m.*, muraille.

Mûr, *adj.*, qui est parvenu à maturité.

Mure, du verbe *murer*.

Mûre, *n. f.*, fruit du mûrier.

Négligent, *adj.*, sans soin, insouciant.

Négligeant, *part. prés.* du verbe *négliger*.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

Sauvetage des naufragés.

22^e DICTÉE.—La mer est en fureur. Autour du navire qui va sombrer, on aperçoit des naufragés que les flots se renvoient, que l'eau monstrueuse accable ; ils appellent, ils crient, ils tendent les bras : les vagues les emportent, la tempête étouffe leur voix. On dirait des spectres qui disparaissent, reparaissent, s'engloutissent ; partout des précipices s'entr'ouvrent, des collines d'écume surgissent, s'affaiblissent, s'élèvent, s'écroulent ; tout roule et gronde, se creuse, rebondit, retombe, s'effondre. C'est un fracas horrible, un épouvantable chaos ; et là-bas, sur le rivage, une foule muette et désolée, des vieillards, des femmes, des enfants qui prient.

C'en est fait ! équipage et navire, tout semble englouti, tout va disparaître avec l'Océan pour tombe et le ciel pour linceul. Mais, tout à coup, un cri retentit au milieu de la tempête : « Un canot à la mer ! » et la frêle embarcation se détache du rivage, montée par des héros. Elle avance, écrasée par les vagues, ballottée par les vents, entourée par la mort. Les flots la repoussent ou l'entraînent ou la recouvrent, elle avance encore ; un abîme se creuse, l'attire, la dévore, on ne voit plus rien ; mais la voici qui reparaît, avançant toujours ; elle atteint le navire en détresse et accueille les naufragés ; elle a rendu un père à l'enfant, un époux à la mère, un soutien à l'aïeul, un travailleur à la mer : telle est l'œuvre de la Société de sauvetage.

SUPPLÉMENT.—Mes maux sont encore moindres que mes péchés. Ils peuvent pêcher sans honte, mais non sans remords. En ces pays, les pêcheurs font vivre une partie de ce peuple laborieux. Il va tous les jour pêcher à la ligne. J'ai mes peines, et je sens les vôtres bien vivement. La porte n'est fermée qu'au pêne. Il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des penes de la queue impair.

Péché, *n. m.*, transgression de la loi divine ; faute.

Pêcher, *v.*, transgression de la loi divine.

Pêcher, *n. m.*, arbre qui produit la pêche.

Pêcher, *v.*, prendre du poisson.

Peine, *n. f.*, châtiment, douleur, fatigue.

Pène, *n. m.*, cette partie d'une serrure qu'on fait aller et venir avec la clé.

Penne, *n. f.*, grosse plume d'un oiseau de proie.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

Saint Vincent de Paul.

23^e DICTÉE.—Lorsque ce grand homme *vint* à Paris, on *vendait* les enfants trouvés vingt sous la pièce, et on les *donnait* par charité, dit-on, aux femmes malades qui *avaient* besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces infortunés, que le gouvernement *abandonnait* à la pitié publique, *périssaient* presque tous, et ceux qui *échappaient* par hasard à tant de dangers, *étaient introduits* furtivement dans les familles opulentes pour dépouiller les héritiers légitimes. Vincent-de-Paul *fournit* d'abord les fonds nécessaires pour nourrir douze de ces enfants ; puis sa charité *soulaça* tous ceux qu'on *trouvait* aux portes des églises ; mais bientôt les secours *manquèrent* entièrement, et les outrages fait à l'humanité *allaient recommencer*.

Vincent-de-Paul ne se *découragea* pas. Il *convoca* une assemblée extraordinaire ; il *fit* placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfants, et, montant aussitôt en chaire, il *prononça*, les yeux baignés de larmes, ce discours qui *fait* autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, et que *j'ai transcrit* fidèlement de l'histoire de sa vie :

—Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous *ont fait* adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous *fûtes* leurs mères selon la grâce ; *voyez* maintenant si vous *voulez* que l'on *dise* que vous les *avez abandonnés*. Cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort *sont* entre vos mains. Je m'en *vais* prendre la voix et les suffrages. Dans un instant vous *aurez prononcé* leur arrêt, et l'on *saura* si vous ne *voulez* plus avoir de mi-

séricorde pour eux. Ils *vivront*, si vous avez *résolu* d'en prendre un soin charitable, et ils *mourront* tous, si vous avez *décidé* de les délaisser.

On ne *répondit* à cette exhortation que par des sanglots, et le même jour, l'hôpital des Enfants trouvés de Paris fut fondé et doté de quarante mille livres de rente.

SUPPLÉMENT.—*Bah !* vous lui avez ouvert la porte ? Il a acheté des *bas* de laine. Vous parlez trop *bas*. Chacun sait où le *bât* le blesse. Nous aperçûmes de loin deux chevaux de *bât*. Je viens de voir un lièvre qui *bat* du tambour. Mon ami, tu te *bats* contre une ombre. Un homme est assez *beau*, quand il a l'âme belle. J'ai plusieurs *baux* à signer. Cet homme a un pied *bot*..

Bah ! *interj.* exprimant le doute, l'étonnement.

Bas, *n. m.*, chaussure.

Bas, *adj.*, peu élevé, vil, trivial, ignoble.

Bât, *n. m.*, selle pour les bêtes de somme.

Bats, du verbe *battre*.

Beau, *adj.*, agréable, remarquable.

Baux, plur. de *bail*, contrat de location.

Bot, *adj. m.*, pied *bot*, pied contrefait.

(Accord du verbe avec son sujet).

Bernard Palissy.

24^e DICTÉE.—Tandis que Bernard Palissy *vivait* obscurément à Saintes, ses yeux *tombèrent* un jour sur une coupe de terre tournée et émaillée, d'une telle beauté qu'il *se sentit* saisi d'un irrésistible désir d'arriver à reproduire lui-même un ouvrage aussi parfait. Il *pensait* avec raison que, grâce à son talent de peintre, il *parviendrait* bientôt à faire des vaisseaux de terre d'une belle ordonnance, s'il *pouvait* seulement pénétrer le secret de la fabrication des émaux.

Ses essais *furent* longtemps infructueux, et la misère ne *tarda* pas à pénétrer dans sa maison. Malgré des améliorations successives, il *attendit* pendant plus de vingt ans que la réussite *vînt* le dédommager de sa peine. Réunissant enfin toutes ses ressources, il *veut*

faire une tentative suprême ; car il *sente* que dans la cuisson de ce nouveau *essai* *repose* la dernière de ses espérances. Il *court* à son jardin, en *arrache* les treillages, les *brise*, et bientôt le four *est embrasé* ; mais la flamme *s'apaise* et il *voit* avec effroi qu'elle *menace* de s'éteindre.

Alors Palissy, hors de lui, *précipite* dans le four ses meubles, les portes, les fenêtres, et même les planches de sa maison. Il *faut* qu'il *ait* du bois pour alimenter son four, et tout ce qui *possède* une propriété calorifique *est* impitoyablement *sacriifié* par lui. Palissy *est ruiné* !... Mais enfin le succès *a couronné* ses efforts ! Un long cri de joie *frappe* les voûtes de la cave et se *fait* entendre dans toute la maison ; et lorsque la femme de Palissy *descend* elle *trouve* son mari debout, le regard fixé avec stupéfaction sur une poterie aux couleurs brillantes qu'il *tient* dans ses deux mains.

Le succès de Palissy, si chèrement acheté, *apporta* de si notables changements dans sa position, que sa fortune *fit* bien des jaloux. Sa renommée se *répandit* au loin, et bientôt, appelé par le roi à Paris, il *reçut* le brevet d'inventeur de rustiques figulines.

SUPPLÉMENT.—Nous reposions sous un *dais* qu'avaient fourni la mousse et le feuillage. Dès qu'elle se mettait à l'ouvrage, elle prenait son *dé* d'argent. *Des* goûts et *des* couleurs ne disputons jamais. Dès qu'il m'aperçoit, le *dey* me reconnaît et me salue affectueusement. Comptez-vous pour rien la peine du *dam* ? Il n'y a rien de plus dangereux ni de plus formidable que la paix *dans* le péché. Il mordit *dans* la poire à belles *dents*. Il ne perd pas un coup de *dent*.

Dais, n. m., poêle en ciel de lit.

Dé, n. m., à coudre, à jouer.

Des, art. cont. pour *de les*.

Dey, n. m., ancien gouverneur musulman d'Alger.

Dam, n. m., préjudice, dommage ; privation de la vue de Dieu.

Dans, prép. de lieu, de temps.

Dent, n. f., petit os enclavé dans la mâchoire.

(Accord du *verbe* avec son *sujet*).

L'enfant.

25^e DICTÉE.—L'homme enfant, jeté par le ciel sur la terre, s'y *montre* d'abord un être faible, sans intelligence. Tout ce qui l'*entoure* le *frappe* à la fois ; il ne *peut* rien distinguer ; les rayons du soleil *blessent* ses yeux ; mille sons qui *heurtent* son oreille ne *sont* qu'un bruit confus ; ses pieds ne *peuvent* le porter, ses mains ne *savent* rien saisir, l'air même qui l'*enveloppe* et qu'il *respire* le *pénètre* d'un froid glacial. Tel *paraît* cet être, si faible aujourd'hui et demain si orgueilleux.

Tout *est* découverte pour lui ; chaque essai de ses forces lui *donne* une jouissance ; l'univers en mouvement *étale* à ses yeux surpris le mélange des couleurs les plus riches et les plus variées. L'action des corps qui *s'agitent* et qui se *rencontrent*, *frappe* son oreille d'une harmonie composée de mille tons différents. L'air embaumé par les fleurs *porte* à son jeune cerveau l'encens de leurs parfums.

SUPPLÉMENT.—Son ardeur s'est *changée* en force, ou *plutôt* cette force s'est *réglée* ; plus n'est besoin de l'éperon. Les fleurs se sont *fermées plus tôt* que je n'*aurais cru*. Un bouton, c'est la fleur en miniature, ou *plutôt*, l'enfance de la fleur. Son aménité, son affabilité *était* telle que jamais, ni l'envie, ni la haine, *tout acharnées* qu'on les a toujours *vues* se montrer contre les *vrais* gens de bien, n'osèrent s'attaquer à lui. Un certain nombre de personnes s'*étaient* *rendues* à son appel. Une douzaine d'œufs lui *suffisait* (1) pour la semaine. Ils s'*étaient* *persuadé* (2) que nul ne leur résisterait. Nous nous sommes *assurés* (3) de leur arrivée.

L'enfant (suite).

26^e DICTÉE.—Bientôt il *étudie* les lois de l'équilibre, il se *traîne*, il se *lève*, il *chancelle*, il *trébuche*, il se

(1) E. Robert, *Grammaire complète*, n° 621.

(2) *Idem*, n° 699, 2^e note.

(3) *Idem*, n° 699, 2^e note.

dresse, il marche, il saute, il court, il mesure, il connaît les distances, il cherche, il atteint ce qu'il désire. Le toucher corrige l'erreur de sa vue, lui révèle les formes des corps, distingue leur mollesse, leur dureté. Son geste d'abord, sa voix ensuite, indiquent ses besoins, ses désirs ; peu à peu, il imite ce qu'il entend, il articule ; enfin la parole s'échappe de ses lèvres, cette parole qui lie tous les hommes entre eux, et qui commande à la nature en donnant des ailes à la pensée.

Les premiers mots qu'il prononce sont ceux de père et de mère mots charmants qui expriment, qui inspirent le plus pur amour ; ces premiers accents font naître dans le cœur d'un père et d'une mère les plus vives et les plus joyeuses espérances. Ah ! que l'enfant alors a d'attraits pour tout ce qui reçoit ainsi les prémices de son âme.

SUPPLÉMENT.—Les langues grecque et latine (1) sont appelées langues mortes. Il a toujours des gants orange et des habits marron. Quant aux hypocrites, plus j'en ai connus, plus j'en ai méprisés. Combien n'en a-t-on pas aperçus qui prenaient la fuite ! C'est sa douceur, sa bonté que tout le monde a admirée. Votre fille, madame, est la plus charmante enfant que j'aie jamais vue. Sophie n'est pas une enfant vaniteuse et fière. Soit que le prêtre entonnât des hymnes solennelles, soit que l'orgue harmonieux fit résonner de ses accords les voûtes du temple, le cœur de Jeanne vibrerait d'une sainte émotion.

Les fleurs.

(Accord du verbe avec son sujet ; distinction : ses, ces).

27^e DICTÉE.—Heureuse la jeune fille qui ignore les folles joies du monde et ne connaît pas de plus douce occupation que l'étude des plantes ! Simple et naïve, elle demande aux prairies ses plus touchantes parures ;

(1) E. Robert, *Grammaire complète* n° 456, note.

chaque printemps lui *apporte* des jouissances nouvelles, et chaque matin une moisson de fleur *vient* payer ses soins par de nouveaux plaisirs. Un jardin *est* pour elle une source inépuisable d'instruction et de bonheur. Tantôt, par un art charmant, les fleurs se *convertissent*, sous ses doigts, en liqueurs parfumées, en essences précieuses, en conserves bienfaisantes ; tantôt elle *fixe* sur la toile les nuances trop fugitives de la plus belle des fleurs. Son pinceau habile nous *montre* la reine du printemps avec ses formes sphériques, ses tendres couleurs, le beau vert de son feuillage, les épines qui la *défendent*, la rosée qui la *baigne*, les papillons qui l'*effleurent*. Rien n'est *oublié* : on la *voit*, et, au sein de l'hiver même, on *croit*, en la voyant, respirer encore les parfums du printemps. Ces études lui *donnent* le goût de la nature, *remplissent* son âme d'émotions ravissantes et *ouvrent* devant elle les avenues enchantées d'un monde plein de merveilles.

SUPPLÉMENT.—Orgon, à prix d'argent, veut *anoblir* sa race. Les ambitieux pensent que les intérêts politiques *ennoblissent* et justifient tout. Dans cet *antre*, je sais comment l'on *entre*, mais j'ignore comment on en sort. Je sais les dangers qu'il a courus *entre* Charybde et Scylla. Comme ils *entrent* vite !

Anoblir, *v.*, donner des lettres de noblesse.

Ennobler, *v.*, rendre plus illustre.

Antre, *n. m.*, caverne.

Entre, préposition.

Entre, *es, ent*, du verbe *entrer*.

Les fleurs (suite).

28^e DICTÉE.—Le langage des fleurs *prête* aussi ses charmes à l'amitié, à la reconnaissance, à l'amour filial, à l'amour maternel. Le malheur même *peut* emprunter des secours à ce doux langage : seul dans sa prison, l'infortuné Roucher se *consolait*, en étudiant les fleurs que sa fille *recueillait* pour lui. Hélas ! peu de jours avant sa mort, il lui *renvoyait* deux lis desséchés, et lui ex-

primait ainsi la pureté de son âme et le sort qui l'*attendait*. J'ai vu quelquefois un jeune enfant sollicitant des secours pour sa pauvre mère : il *présentait* un bouquet ; et c'est aussi en offrant une rose à celui dont il *était* esclave que le poète Saadi l'*engagea* à briser ses liens. Il lui *dit* : « Fais du bien à ton serviteur tandis que tu en as le pouvoir, car la saison de la puissance *est* souvent aussi passagère que la durée de cette belle fleur. »

SUPPLÉMENT.—Il *est* nécessaire que j'*aie* deux fois raison, si je veux qu'il adhère à mon avis. Il faut qu'ils *aient* recours à Dieu. Il *est* temps de partir. Je *hais* tous ces auteurs dont la lecture laisse mon cœur vide. N'es-tu pas dans l'erreur ? Il me heurta d'un *ais* dont je fus tout froissé. On ne voyait pas autour de saint Louis des rangs de gardes en *haie*. Les marins des deux bâtiments se sont *hélés*. Un foudre *ailé* est un symbole de victoire et de puissance. Il y a des poissons *ailés*.

Ais, aies, ait, aient, du verbe *avoir*, **est**, **es**, du verbe *être*.

Hais, du verbe *haïr*.

Ais, *n. m.*, planche.

Haie, *n. f.*, clôture d'épines.

Héler, terme de marine, appeler.

Ailé, qui a des ailes.

Accord du verbe avec son sujet.—Distinction entre *ses* et *ces*.

Le voleur volé.

29^e DICTÉE.—Le jeune fils d'un riche fermier d'une province d'Angleterre, nommé Jacques B..., se *rend* toutes les semaines à la ville voisine et *fait* les provisions de son père. Comme à cette époque de nombreux voleurs se *montrèrent* dans ces parages et se *livrent* à une foule de méfaits, cet enfant se *tient* sans cesse sur ses gardes ; il n'a pas lieu de s'en repentir. Un beau matin il se *met* en campagne ; à peine a-t-il *parcouru* trois kilomètres, qu'un voleur bien monté *va* droit à lui et lui *demande* sa vie ou la permission de vider ses poches. D'abord le jeune voyageur *paraît* s'effrayer beaucoup ; il se *recule*, *crie*, *pleure*, et *refuse* de rien donner. Le bri-

gand insiste, presse, puis s'empporte et fait un geste significatif. Voyant ces menaces, le jeune garçon affecte une crainte qu'il n'a pas, et se décide à fouiller lui même dans ses poches ; il en tire une poignée de monnaie. Il la jette au-delà du fossé, en disant au voleur : « Puisque vous vous appropriez mon argent, donnez-vous au moins la peine de le ramasser. » Les coquins ne pensent jamais à tout. Celui-ci ne se méfia pas d'un enfant seul et sans force, il mit pied à terre, se baissa et s'empara des pièces qu'il apercevait. Mais pendant ces courts instants, le jeune fermier, qui est fort agile, s'élance sur le cheval du voleur, le frappe de son bâton et s'enfuit à toute bride. Le fripon reconnaît, mais trop tard, que pour quelques schellings qu'il ramasse, il perd un bon cheval et la valise bien garnie qui se trouvait en croupe.

SUPPLÉMENT.—Le pauvre homme marche à tâtons au hasard. Je veux aller vivre aux champs. Tu as mangé des aulx, n'est-ce pas ? Il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau. Je l'entendais pousser les hauts cris. O trahison ! ô reine infortunée ! Oh ! qu'il est cruel de n'espérer plus. Holà, ho ! descendez que l'on ne vous le dise. Je ne vis qu'un horrible mélange d'es et de chairs meurtries.

Au, *art.*, cont. pour à le ; au pl. *aux*.

Aulx, *n. m. pl.*, pl. de *aïl*.

Eau, *n. f.*, élément liquide.

Haut, *adj.*, élevé, fier.

O, interjection marquant l'admiration, la joie, etc.

Oh ! cri de surprise, de douleur.

Ho, cri d'indignation, d'étonnement, d'appel.

Os, *n. m.*, partie dure qui forme la charpente du corps des animaux vertébrés.

(Accord du verbe avec son sujet, et distinction des homonymes *ces*, *ses*, *c'est*, etc.).

L'Evangile est le livre des peuples.

30^e DICTÉE. — Quel livre répond mieux à tous les instincts religieux de l'âme humaine ? Un enfant le comprend, et jamais la science et le génie n'en épuiseront

la profondeur. *Entrez* le dimanche dans une église de village, au moment où le prêtre *lit* à son auditoire l'évangile du jour, en français. C'est une attention et un recueillement admirables. Hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous *ont* leurs regards tournés vers le prêtre. Je ne *sais* quelle lumière nouvelle *brille* dans les yeux les moins intelligents. *Ces* fronts, habituellement courbés sur la bêche ou la charue, se *relèvent* pour entendre la parole sainte. Ce ne sont plus de pauvres laboureurs que le travail de chaque jour *éprouve* ; on *dirait* qu'alors ils se *souviennent* de leur origine céleste et se *sentent* enfants de Dieu : ce sont des hommes. Le récit des plus grands miracles les *ravît* sans les étonner. Les œuvres de Dieu les plus merveilleuses *semblent* n'avoir rien que de familier pour eux. N'est-ce pas, en effet, au sein des campagnes que Jésus-Christ *répandait* avec le plus de complaisance sa doctrine et ses miracles ? Ses paroles, pleines de mystères, n'en *ont* pas pour ces pauvres gens. Ils en *pénètrent* le sens avec une satisfaction naïve. Tout y *est emprunté* à la vie rustique, aux images que leur *offrent* leurs travaux de tous les jours.

SUPPLÉMENT.—Toi qui prévois tout, lui dit-il, quand mourras-tu ? La terre se *tut* devant lui. Il s'est *tû* aussitôt, et pour cause. Il se *tue* à rimer, que n'écrit-il en prose ? Les Espagnols *tuent* nos paysans et brûlent nos villages. On a généralement remplacé, de nos jours, *ut* par *do*, mais en solfiant seulement. Vous *eûtes* bientôt achevé l'ouvrage. Le village indien, avec ses *huttes* en ruine, se montrait à notre gauche.

Tu, *pron.* de la 2^e pers. du sing. des deux genres.

Tû, *part. passé* du verbe taire.

Tue, *ind. prés.* du verbe tuer.

Tut, *passé déf.* du verbe taire.

Ut, *n. m.*, note de musique.

Eûtes, *passé défini* du verbe avoir.

Hutte, *n. f.*, petite cabane de bois et de terre.

L'Evangile est le livre des peuples (suite).

31^e DICTÉE.—C'est le semeur qui *sort* pour semer la parole ; ce qui *tombe* sur un terrain aride se *sèche* et se *flétrit* ; les ronces et les épines, les soins et les soucis de la vie *étouffent* la semence et l'*empêchent* de monter en épis ; la bonne terre, le cœur doux et sincère, *s'ouvre* à la semence céleste la *reçoit*, l'*embrasse* avec joie et la *reproduit* au centuple. La moisson *est* mûre, le père de famille *ordonne* à ses serviteurs de recueillir le bon grain et de le serrer dans *ses* greniers. Quant aux mauvaises herbes : « *Coupez les, liez-les en bottes et qu'on les jette dans un feu qui ne s'éteindra jamais.* » C'est consolant et c'est épouvantable ! Rien de trop élevé pour ces hommes simples dans la doctrine évangélique, ils la *comprennent* avec leur cœur. Et comment n'*aimeraient-ils* pas cette morale ? Elle n'a que des bénédictions pour eux. *Lisez donc l'Evangile en villageois et en enfant, si vous voulez n'y pas rencontrer de pierre de scandale. Tout s'y éclairera d'une incomparable lumière, et la bénédiction de Jésus-Christ sera pour vous : « Je vous bénis, mon père, de ce que vous cachez ces choses aux sages et aux savants et que vous les révélez aux simples ! »*

SUPPLÉMENT.—Le taureau supporte avec impatience la piqure du *taon*. Nous avons pris peu de *thons*, car ils étaient si gros qu'ils cassaient toutes nos lignes. Prends du repos, mon fils, et chasse *ton* ennui. Du rapport combiné des différents *tons*, naît l'harmonie. Si vous le prenez sur ce *ton*, je n'ai plus rien à dire. Il est vrai qu'on les *tond* un peu trop près. Presse-les, *tord-les*, ils dégouttent l'orgueil et la présomption. Les autres bases n'ont qu'un seul *tore*. Il se *tord* dans les convulsions de l'agonie. Il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai *tort*. Il a le cou *tors*.

Taon, n. m., grosse mouche qui, durant l'été, tourmente les bœufs, les chevaux, etc.

Thon, *n. m.*, gros poisson de mer dont la pêche est très abondante dans la mer Méditerranée.

Ton, *n. m.*, manière, inflexion de voix.

Ton, *adj. poss. m. s.*

Tond, du verbe *tondre*.

Tore, *n. m.*, moulure faisant ordinairement partie de la base des colonnes.

Tort, *n. m.*, erreur, dommage.

Tors, *adj.*, qui est tordu.

Tord, du verbe *tordre*.

(Distinction des *infinitifs* et des *participes passés* de la 1^{re} conjugaison).

L'aigle.

32^e DICTÉE.—L'aigle peut *supporter* pendant assez longtemps la privation de nourriture ; on en a vu *rester privés* d'aliments pendant près de sept semaines. Pris jeune, l'aigle peut *s'élever* en esclavage ; mais on le voit *conserver* toujours son caractère farouche, et à la moindre irritation, il ne craint pas de se *précipiter* sur son maître.

Dans quelques pays, on a *dressé* certaines espèces d'aigles à *chasser* au vol. Ainsi, chez les Tartares, on a toujours *employé* des aigles pour *chasser* le lièvre, le lapin, le renard, la chèvre, exactement comme on a *employé* jadis le faucon. On voit le chasseur, à cheval, *porter* sur le devant de sa selle, ou sur son épaule, l'aigle dont la tête est couverte d'un capuchon ; quand le gibier est en vue, on voit le chasseur *s'empresse* d'*ôter* ce capuchon à l'oiseau, qui, s'*élançant* d'abord dans les airs, va bientôt se *précipiter* sur sa proie qu'il tient prisonnière, jusqu'à ce que son maître vienne la lui *enlever*. Cette chasse est une véritable passion pour les Tartares ; aussi les voit-on *attacher* plus de prix à leurs oiseaux qu'à leurs chevaux eux-mêmes.

SUPPLÉMENT.—Je vais chez un pédicure faire extirper un *cor*. Que de *corps* entassés ! que de membres épars ! J'ai déjà payé la *cote* personnelle. Cette *côte* est pleine d'*écueils*. Voyez-les ; ils rient à se tenir les *côtes*.

Elle portait une *cotte* de serge. Chacun a retiré sa *quote-part*. Télémaque se jeta au *cou* de Mentor. Partout où la peau du lion ne peut atteindre, disait Agésilas, on y *coud* la peau du renard. Ces gens croient que les *coups* de bâton font honneur à ceux qui les endurent. Le *coût* de cet acte m'a paru fort élevé.

Cor, *n. m.*, instrument à vent ; durillon.

Corps, *n. m.*, substance ; corps humain.

Cote, *n. f.*, taux, marque, part d'impôt.

Côte, *n. f.*, os, colline, rivage de la mer.

Quote, *adj.*, dans *quote-part*, la part de chacun.

Cou, *n. m.*, partie du corps.

Coud, du verbe *coudre*.

Coup, *n. m.*, choc d'un corps sur un autre.

Coût, *n. m.*, prix d'une chose.

(Distinction des *infinitifs* et des *participes passés* de la 1^{re} conjugaison).

Jacquard.

33^e DICTÉE.—Jacquard, fils d'un ouvrier en étoffes de soie, est né à Lyon, le sept juillet mil sept cent cinquante-deux. Son père l'avait *destiné* à la profession de relieur ; mais un jour une machine de Vaucanson vint à lui *tomber* sous les yeux, et le voilà tout à coup *transformer* en mécanicien. On fut loin d'*encourager* ses premiers essais, mais Jacquard loin de se *rebuter*, ne fit que *redoubler* d'activité. Il parvint à faire *adapter* à la fabrication des étoffes de soie, pour le dévidage et l'ourdissage, plusieurs mécanismes qu'il venait d'*imaginer*. Mais on sut lui *susciter* des entraves, à l'apparition du nouveau métier qui devait l'*immortaliser*.

Avant son invention, tous les fils de soie qui doivent se *lever* ensemble pour *former* le dessin des étoffes brochées, étaient levés par des cordes que tirait un enfant, auquel le tisseur était *obligé* de les *indiquer*.

L'appareil Jacquard venait *supprimer* cet enfant, grâce à un mécanisme ingénieux. Au lieu d'être applaudi et *admiré*, Jacquard dut *passer* pour un ambitieux, pour un ennemi des ouvriers en soie, dont son invention allait *ruiner* l'industrie et *augmenter* la misère.

Telles étaient les dispositions hostiles qui devaient *saluer* l'œuvre la plus utile qu'ait pu *créer* le génie des arts, joint à celui de l'industrie. Aussi Jacquard, un instant *découragé*, semble-t-il *renoncer*, pour quelque temps, à son projet et à sa mission ; il dut se *borner* à *reléguer* dans son grenier son mécanisme admirable, et à *appeler* de tous ses vœux des jours meilleurs.

SUPPLÉMENT.—Le trop d'*expédients* peut gâter une affaire. C'était un gros *chien*, *expédiant* les loups en forme. Le *fabricant* est rentré dans ses débours. Il s'est enrichi en *fabrique* des chapeaux de paille. La *faim* et la soif de l'or percent toutes les barrières. Elle a *feint* à vos yeux une fausse tristesse. Je hais les pièces d'éloquence hors de leur place, et qui n'ont point de *fin*. Nous avons consulté un *fin* connaisseur. *Fin* contre *fin* ne vaut rien pour doublure.

Expédient, n. m., moyen de réussir dans une affaire.

Expédiant, part. prés. d'expédier.

Fabricant, n. m., celui qui fabrique.

Fabrique, part. prés. du verbe *fabriquer*.

Faim, n. f., besoin de manger.

Feint, du verbe *feindre*.

Fin, adj. rusé, adroit.

Fin, n. f., extrémité, terme

(Distinction des *participes passés* et des *infinitifs* de la première conjugaison).

34^e DICTÉE.—Il faut trois heures avant qu'on ait pu mettre une locomotive en train, c'est à dire, lui *donner* le degré de chaleur qui la rend propre à être *attelée* aux wagons et à *commencer* sa route. Cependant, dans les cas extrêmes, on peut, en allumant du bois, en promenant la machine sur la voie de façon à *activer* le tirage, *arriver* au même résultat en une heure et demie. Cela s'appelle *pousser* le feu. La locomotive tout *allumée* est remise au mécanicien, qui ne doit l'*accepter* qu'après avoir *vérifié* par lui-même qu'elle est en bon état et propre au service *exigé*. L'un des organes de la locomotive, qui est *examiné* toujours avec soin avant le départ,

c'est le chasse-pierres. Ce sont deux bandes de fer, légèrement concaves, *terminées* par deux fortes dents *recourbées* qui rasant les rails sans les *toucher*, de manière à *rejeter* tout obstacle qui pourrait les *encombrer*. Cet instrument fort simple a rendu d'immenses services et a *sauvé* bien des convois, en repoussant, loin du train *lancé* à toute rapidité, les poutres et les pavés que de sinistres farceurs s'amuse à *déposer* sur les rails, pour jouir du spectacle d'un train *dérailé*, *renversé*, *pulvérisé*. En Amérique, le chasse-pierres est *remplacé* par le chasse-bœufs, car les bestiaux, qui paissent dans les prairies, viennent souvent se *coucher* en travers de la voie.

SUPPLÉMENT.—Il est d'aïeux *issus* de sang royal. Ménagez une *issue* à la fumée. Je ne vois point d'*issue* à cette affaire. Je ne veux plus *jouer*. Il s'est mis à *jouer* des jambes. Les rois sont exposés à être le *jouet* des autres hommes. Remettez un *la* à ce violon. On sent bien que c'est *là* le rhéteur qui parle. *La* joie de le revoir me fait oublier sa paresse. Le *lacs* était usé, si bien que l'oiseau le rompit de son aile. *Las!* apprends, en deux mots, quelle crainte me presse. *Las* de se faire aimer, il veut se faire craindre.

Issue, n. f., sortie, passage, dénouement, expédient.

Issu, descendu de...

Jouer, v. n. et a., s'amuser ; représenter.

Jouet, n. m., ce qui sert à s'amuser.

La, n. m., note de musique.

La, art. et pron. f. sing.

Là, adv. dans cet endroit.

Lacs, n. m., cordon, nœud coulant, piège.

Las, adj., fatigué, dégoûté, interj. diminutif de *hélas*.

(Distinction des *infinitifs* et des *participes passés* de la 1^{re} conjugaison).

35^e DICTÉE.—Grâce à une suite de règlements et d'ordonnances, où les prescriptions les plus minutieuses ont pu *trouver* place, grâce à l'intelligente activité d'agents toujours sur pied, le problème est résolu :

Paris peut se *procurer* en abondance tout ce qui peut *aider* au développement de sa vie intellectuelle. Il peut *manger*, se *promener*, se *baigner*, *fumer*, *aller* à l'église, aux bibliothèques, aux musées, etc. ; il est *enregistré*, *catalogué*, *numéroté*, *surveillé*, *éclairé*, *nettoyé*, *dirigé*, *soigné*, *admonesté*, *arrêté*, *jugé*, *emprisonner*, *enterré* ; il n'a qu'à se *laisser* faire. En revanche, que vient-on lui *demande* ? De l'argent, le plus qu'il peut en *donner*. Le Parisien rechigne à *payer* ; il se fait *tirer* l'oreille, on l'entend *crier* bien haut que cela ne peut *durer* longtemps ainsi ; mais il finit par *délier* les cordons de sa bourse, car, par dessus tout, il lui est doux de n'avoir à *s'occuper* de rien.

SUPPLÉMENT.—Ils furent pris dans leurs propres *lacs*. Il alla chez lui avec un *lacet* de soie bleue. *Lacez* vite ce corset. Il a *lassé* tout le monde par ses importunités. Je fis jadis des chansons et des *lais*. Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit n'est pas *laid*, même avec des traits difformes. Les deux sœurs *laies* fondirent en larmes. Ce sont des frères *lais*. La *laie* semble creuser une mine afin, sans doute, dit-il, de *déraciner* ce chêne. C'était une *laie* de trois pieds de large. Les Scythes crevaient *les* yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût *les* distraire et *les* empêcher de battre le *lait*. Donnez-moi, je vous prie, ce *lé* de velours. Il faut exécuter au plus tôt votre testament et vos *legs* particuliers. C'est un *legs* à titre universel. Je viens de Plessis-lez-Tours.

Lacet, *n. m.*, cordon, filet pour la chasse, embûches.

Lacer, *v. a.*, attacher, serrer avec un lacet.

Lasser, *v. a.*, fatiguer.

Lai, *n. m.*, complainte, doléance, espèce de poème.—Frère *lai*, frère servant.

Laid, *adj.* difforme.

Laie, *n. f.*, femelle du sanglier ; route étroite percée dans une forêt.

Lait, *n. m.*, laitage.

Lé, *n. m.*, lisière, largeur d'une étoffe.

Legs, *n. m.*, don par testament.

Les, *art.* et *pr. pl.*, des deux genres.

Lez, *adv.* ou *prép.*, près de ; Saint-Denis-lez-Paris.

(*Distinction du passé défini et de l'imparfait du subjonctif*).

Henri IV.

36^e DICTÉE.—Sitôt qu'il *fut né*, son grand-père, Henri d'Albret, roi de Navarre, *exigea* qu'on l'*emportât* dans sa chambre, et *donna* son testament, qui était dans une boîte d'or, à sa fille, en lui disant : « Ma fille, voilà qui est à vous, et ceci est à moi. » Quand il *tint* l'enfant, il *ordonna* qu'on *frottât* ses petites lèvres d'une gousse d'ail, et il lui *fit* sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, afin que son tempérament *devînt* plus mâle et plus vigoureux. Dans la suite, il ne *voulut* pas qu'on le *nourrit* avec la délicatesse qu'on a d'ordinaire pour les gens de cette qualité, car dans un corps mou et tendre n'habite ordinairement qu'une âme molle et faible.

Il *défendit* aussi qu'on l'*habillât* richement et qu'on lui *donnât* des babioles, qu'on le *flattât* et qu'on le *traitât* de prince, parce que toutes ces choses donnent de la vanité, et élèvent le cœur des enfants plutôt dans l'orgueil que dans les sentiments de la générosité. Mais il *ordonna* qu'on l'*habillât*, et qu'on le *nourrit* comme les autres enfants du pays, et même, qu'on l'*accoutumât* à courir et à grimper sur les rochers, afin que, par ce moyen, on l'*habituât* à la fatigue et que, pour ainsi dire, on *donnât* une trempe à ce jeune corps pour le rendre plus dur et plus robuste.

SUPPLÉMENT.—Ils offraient à Dieu les *prémices* de tous les fruits de la terre. Si une des *prémisses* est négative, la conclusion doit être aussi négative. A vos discours *pressants* que pourrait-on répondre ? Il *présent* le sort qui lui est réservé, et se hâte de vivre. Les ennemis le trouvent toujours *prêt* à fondre sur eux. Nous vîmes de *près* toutes les horreurs de la mort. Je lui remis cinq francs, à titre de *prêt*. Un ruisseau mollement se promène dans ce *pré* plein de fleurs.

Prémisses, *n. f. pl.* les deux premières propositions d'un syllogisme.

Prémices, *n. f. pl.*, les premières productions.

Pressant, *adj.*, qui presse vivement, urgent.

Pressent, du verbe *pressentir*.

Prêt, *n. m.*, objet prêté.

Prêt, *adj.*, disposé à, prêt à.

Près, *prép.*, sur le point de ; à côté de.

Pré, *n. m.*, prairie.

(Verbes en *yer*, *éler*, etc., et les homonymes *s'est*, *c'est*, *cet*, etc).

37^e DICTÉE.—Essayez d'allumer une pelletée de charbon dans un fourneau, et *voyez* ce que vous *révèle* cette expérience : le charbon prend feu, devient rouge et se consume en donnant de la chaleur. Bientôt il ne reste qu'une pincée de cendres d'un poids insignifiant, par rapport au poids primitif. Qu'est devenu le charbon ? Il *s'est* consumé, il ne *s'est* pas anéanti, car en ce monde rien ne s'anéantit. Essayez d'anéantir un grain de sable. Cet essai *révélera* votre impuissance : le mettre en poudre, oui ; mais le réduire à rien, jamais. Néant et hasard, ces deux grands mots qu'on *emploie* et *répète* à tous propos, en réalité, ne *rappellent* rien et ne signifient rien. Tout obéit à des lois que nous *essayons* en vain d'enfreindre, tout persiste indestructible. Si vous désirez que j'*appuie* d'un exemple cette simple démonstration, je vous *rappellerai* le sucre. Jetez en un morceau dans l'eau. Il se *délaye*, se fond, et cesse même d'être visible aux regards les plus perçants, mais il n'en existe pas moins. La preuve, c'est qu'il communique à l'eau une propriété nouvelle : le goût sucré ! Eh bien ! ainsi fait le charbon en brûlant : il se dissout dans l'air et devient invisible. Ce qui n'est pas vraiment charbon, reste dans le foyer, ne pouvant se dissoudre, et c'est ce qui constitue les cendres ; tout ce qui est charbon disparaît, dissous dans l'air, et semble anéanti parce que nous ne le *voyons* plus. Cette dissolution se fait avec chaleur et s'*appelle* combustion.

SUPPLÉMENT.—L'*abaisse* de ce pâté est brûlée. L'*abbesse* se promenait autour de l'abbaye, lisant un livre de prières. Dieu *élève* ceux qui *s'abaissent* et il *abaisse* ceux qui *s'élèvent*. Le cerf est aux *abois*. Dans la rage,

l'aboi du chien est modifié d'une façon caractéristique. Tous les chiens qui *aboient* ne mordent pas. Son chien même *aboie* après lui.

Abaisse, *n. f.*, croûte extérieure d'un pâté.

Abbesse, *n. f.*, supérieure d'un couvent.

Abaisse, du verbe *abaïsser*.

Abois, *n. m. pl.*, dernières extrémités.

Aboi, *n. m.*, cri du chien.

Aboie, du verbe *aboyer*.

(Verbes réguliers et verbes irréguliers).

La vraie charité.

38^e DICTÉE.—L'amour de l'humanité *comprend* tous les sentiments qui nous *lient* à nos semblables par leur seule qualité d'*hommes*. Je *vois* un indigent qui *souffre* de la faim, aussitôt je le *secours*. Qu'*importe* son nom et son pays? Je ne le *reverrai* jamais; mais il *est* homme. Dans une tempête, un marin *aperçoit* à côté de lui un navire en détresse; il *accourt*, et *risque* pour le sauver sa vie et celle de son équipage; *s'enquiert*-il si les naufragés *sont* des Anglais ou des Français? Ce *sont* peut-être des ennemis, mais à coup sûr ce *sont* des malheureux. Un médecin *a* *ouï* des cris de douleur; *voyez*-le aussitôt accourir: c'*est* son ennemi mortel! Oui, mais ce dernier *souffre*; il *voit* là un homme à sauver, et le médecin se *dévoue*. La sœur de charité *revêt* l'habit de saint Vincent-de-Paul et *entre* dans un hôpital: qui *va-t-elle* soigner, consoler, guérir? Elle n'en *sait* rien: des membres souffrants de la famille humaine. Tout homme *est* sûr d'*être* *accueilli*, s'il *a* besoin de son dévouement. Un sage *recueillit* un pirate naufragé, le *vêtit*, le *nourrit*; on lui en *fit* un reproche. « Ce n'*est* pas l'homme, *dit-il*, que je *vois* en lui, c'*est* l'humanité. » Juge, il *aurait* *puni* le pirate; homme, il *protégeait* le malheureux.

SUPPLÉMENT.—Il a fait construire une *serre* à légumes. L'alouette avait compté sans l'autour aux *serres* cruelles. Le monde est rempli de misères qui *serrent* le

cœur. L'ennemi nous *serre* de près. Qui *sert* bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. Rome est appelée la ville aux *sept* collines. Les enfants de *Seth* demeurèrent longtemps fidèles à Dieu. Cet homme et *cette* femme sont dignes de pitié. La ville de *Cette* a un port important sur la Méditerranée.

Serre, *n. f.*, lieu clos et couvert ; pied des oiseaux de proie.

Serre, du verbe *serrer*.

Sert, du verbe *servir*.

Cette, *adj. démonstratif*, féminin de *cel*.

Cette, *nom propre* de ville (Hérault).

Sept, *adj. numéral*.

Seth, *nom* du troisième fils d'Adam.

(Verbes irréguliers et verbes en *ier*, *yer*, *eler*, *eter*).

Le maréchal de Luxembourg.

39° DICTÉE.—Doué des qualités les plus brillantes sous le rapport de l'esprit et du cœur, le maréchal de Luxembourg avait été moins bien partagé extérieurement. Sa taille, légèrement contrefaite *faisait* dire au prince d'Orange, dans un moment d'humeur : *Essayerai-je* toujours en vain de le vaincre ? Ne *pourrai-je* jamais battre ce bossu-là ? — « Bossu ! s'écria le maréchal à qui le mot fut rapporté, sur *quoi appuie-t-il* son assertion ? comment le *sait-il* ? Il ne m'a jamais vu par derrière. » Dans les années 1690, 1692 et 1693, le nombre des drapeaux pris à l'ennemi fut si considérable que la cathédrale de Paris, où on les appendait en fut remplie. Un jour, lors du *Te Deum* chanté à l'occasion de l'un de ces glorieux événements, le maréchal se rendit à Notre-Dame pour y assister en compagnie du prince de Conti. Une foule compacte se pressait aux portes et obstruait l'entrée. Le prince, *tenant* le maréchal par la main, *s'efforçait* de lui frayer un chemin, en criant comme s'il n'eût été lui-même qu'un simple huissier : Place, messieurs, place, *répète-t-il* souvent, laissez passer le tapissier de Notre-Dame.

Après avoir maintes fois vaincu le prince d'Orange,

la mort le *vainc* à son tour. Peu de temps après son retour à Paris, il tombe *atteint* d'une maladie grave. Dès que le roi l'*apprend*, il lui *envoie* son premier médecin, auquel il *dit* : Je vous en supplie, allez vite, *faites* pour le maréchal ce que vous *feriez* pour moi-même.

SUPPLÉMENT.—Le pays est coupé de nombreux *canaux*. Les eaux du puits artésien de Paris arrivent de Bourgogne par de secrets *canaux*. Deux de nos *canots* avaient été emportés par les lames. Voyez la *cane* près de son caneton. On le menaça de coups de *canne*. Il a été prendre quelques repos à *Cannes*. Tous deux vous payerez l'amende, *car* toi, loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris. Le mathématicien qui *carre* une courbe, à double courbure. Il ne trouve à manger que le *quart* de son soûl.

Canaux, *pl.* de canal.

Canot, *n. m.*, petite barque.

Cane, *n. f.*, canard femelle.

Canne, *n. f.*, roseau, bâton.

Cannes, chef-lieu de canton (Alpes-Maritimes).

Car, conjonction.

Carre, du verbe *carrer*.

Quart, *n. m.*, la quatrième partie d'un entier.

(Verbes irréguliers et verbes en *éler*, *eler*, *éter*, *yer*, etc).

La religion et les pyramides.

40^e DICTÉE.—Il est, en Egypte, de gigantesques monuments qui ont résisté au marteau du temps et au fer des barbares.

L'Arabe vagabond, qui, le soir, plante sa tente au pied de ces pyramides, *essaye* en vain d'en arracher quelques pierres, et s'il en détache la moindre parcelle après un jour de travail, il l'emporte avec lui dans son désert, sans que les pyramides cessent pour cela d'exister. La religion, sublime monument, demeure inébranlable au milieu de toutes les attaques, au sein de tous les orages ; elle a usé tous les marteaux, celui des persécutions, celui des hérésies et celui des scandales.

La religion n'est pas comme une ville qu'on *démantèlerait* à l'aise ; tout *révèle* en elle son existence et sa vie divines. Les philosophes, les sophistes, les incrédules, *emploient* en vain leurs efforts ; ils peuvent la mutiler, non la détruire ; ils la *combattent*, la *harcèlent*, et se détournent enfin impuissants sans s'avouer vaincus : tout *décèle* leur fureur et leur faiblesse. Il y aura bientôt vingt siècles, l'humanité dormait sur l'Océan des doctrines, comme un vaste navire penché sur un écueil. On entendait dans son sein je ne *sais* quel craquement qui *menaçait* du naufrage. Et voilà que tout à coup un pilote libérateur *paraît*, il *appelle* un batelier ignorant et timide, et lui dit : Monte ce vaisseau, dirige-le en pleine mer. Il subira des orages ; mais ne crains rien, je serai avec toi. Et, poussé par un vent mystérieux et fort, le vaisseau vogue depuis dix-huit siècles et *convainc* ses ennemis de sa formidable puissance. Ce vaisseau, c'est le Christianisme ; ce pilote, c'est Jésus-Christ.

SUPPLÉMENT.—Vous servirez d'abord comme simple *archer* parmi les Crétois. Jamais sceptre n'a fait sur la terre autant de bruit que son *archet*. Une *arête* a pénétré bien avant dans son gosier. Nulle considération ne l'*arrête*. Les *aras* ont la plus grande partie des joues nues. J'ai visité la ville d'*Arras*. Les chevaux arabes ont peuplé l'Égypte, la Turquie et peut-être la Perse, où il y avait autrefois des *haras* très considérables.

Archer, *n. m.*, soldat armé d'un arc.

Archet, *n. m.* petit arc tendu avec des crins pour jouer du violon
Arras, *n. p.* de ville.

Haras, *n. m.*, lieu où l'on propage et améliore les races de chevaux.

Ara, *n. m.*, gros perroquet.

Arête, *n. f.*, petit os de poisson.

Arrête, du verbe arrêter.

(Distinction des *infinitifs* et des *participes passés* de la 1^{re} conjugaison).

L'Aigle.

41^e DICTÉE.—L'aigle est *considéré* comme le roi des oiseaux. On peut *diviser* les aigles en plusieurs classes,

Le plus grand, *appelé* aigle *doré*, a environ un mètre de long et deux mètres et demi d'envergure. Vous ne devez pas *ignorer* qu'on appelle envergure la distance qui sépare les extrémités des deux ailes complètement étendues. L'aigle va *placer* d'ordinaire son nid sur les pointes des rochers, sur des tours isolées, sur des ruines solitaires. Son nid, *appelé* aire, est plat et *composé* de branchages *entrelacés* et recouvert de joncs et de bruyères. On m'a assuré que le même nid sert à l'aigle toute sa vie ; mais c'est un fait qu'il est assez difficile de *constater*. La vigueur de l'aigle est telle qu'on l'a vu souvent *enlever* très facilement, dans les airs, des quadrupèdes d'assez fortes tailles : des moutons, des chèvres, par exemple. On le voit se *précipiter* sur sa proie après avoir *plané* en cercle au dessus d'elle, et si elle ose lui *résister*, il se dispose à la *renverser* en la frappant de ses ailes puissantes, puis il se hâte de l'*aveugler* à coups de bec ; ensuite on le voit s'*empresser* de la *déchirer* sur place, si elle est trop pesante pour qu'il puisse l'*emporter* dans ses serres.

SUPPLÉMENT.—A chaque *cahot* je poussait un cri aigu. Avant Jésus-Christ, l'âme de l'homme était un *chaos*. Il a des *cal*s à force de travailler. Le mousse courait se cacher à fond de *cale*, en poussant des cris. *Cale* cette armoire, qui est prête à tomber. Tu vas à *Caen*, n'est-ce pas ? *Quand* donc partiras-tu ? *Quant* à ces deux volumes, je ne sait qu'en faire. Le grand *Kan* de Perse vient d'arriver. Ils ont mis l'alarme au *camp*.

Cahot, *n. m.*, saut d'une voiture sur un chemin mal uni.

Chaos, *n. m.*, confusion.

Cal, *n. m.*, durillon.

Cale, *n. f.*, partie d'un navire ; support pour caler.

Cale, du verbe *caler*.

Caen, *n. p.*, chef-lieu du département du Calvados.

Camp, *n. m.*, terrain où campe une armée.

Kan, commandant tartare ; lieu de repos des caravanes.

Quand, *adv.* et *conj.*

Quant à, locution prépositive, à l'égard de.

(Distinction des *participes passés* et des *infinitifs* de la première conjugaison).

Napoléon I^{er} et le poète Lebrun.

42^e DICTÉE.—L'Empereur, qui avait l'ambition de *reconstituer*, chez nous tout ce qu'on est convenu d'*appeler* la grandeur d'une nation, aurait voulu *ressusciter* la véritable poésie ; il y semblait particulièrement *intéressé*. Cet Achille *avait rêvé* d'avoir son Homère de son vivant. Il ne put *s'élever* qu'après sa mort.

Un regard de Louis enfantait des Corneilles, a dit Boileau ; il *s'est trompé*. Les regards des plus grands rois n'ont jamais *enfanté* les grands poètes ; tout ce qu'on peut leur *demande*, c'est de les *distinquer*, et c'est déjà beaucoup. Les grands poètes, comme les grands rois, ne naissent que quand Dieu *a parlé*. On les voit *pousser* sans qu'on puisse *imaginer* comment, c'est-à-dire comme les bluets dans les blés ; et quand on fait *tomber* des moissons humaines, comme Napoléon, il ne faut pas *s'étonner* qu'on voie les bluets *tomber* avec les épis.

Le cinq mai mil huit cent vingt et un, l'Empereur meurt à Sainte-Hélène. La nouvelle ne tarde pas d'*arriver* en France. Au milieu du si'ence universel, silence *formé* d'étonnement, de souvenirs, de remords peut-être, on entendit tout à coup une voix *s'élever* et *chanter* l'hymne funèbre. Cette voix était celle de Lebrun.

SUPPLÉMENT.—Le *cens* donne deux cent mille citoyens. Un grand nombre ne payent aucun *cens*. La ville de *Sens* possède une belle cathédrale. Un peu de bon *sens* fait évanouir beaucoup d'esprit. Rien de ce qu'elle connaît par les *sens* ne suffit à l'âme. Voilà une réponse très *sensée*. Les Lapons moscovites sont aujourd'hui *censés* de l'Eglise grecque.

Cens, *n. m.*, redevance ; dénombrement ; quotité de contributions.

Sens, *n. m.*, faculté de sentir, organe ; jugement ; un des côtés d'une chose.

Sens, ville du département de l'Yonne.

Censé, *adj.*, réputé, considéré comme.

Sensé, *adj.*, qui a du bon sens, qui est conforme à la raison.

(Verbes irréguliers et verbes en *ier*, *yer*, *eler*, *eter*, etc).

✓ Attila devant Orléans.

43^e DICTÉE.— Dans le grand édifice de notre civilisation, il n'est guère de pierre que le clergé n'ait scellée de son empreinte. Vers l'an quatre cent cinquante, Attila *vint* attaquer la ville d'Orléans. Elle avait pour évêque le vénérable saint Aignan, homme d'une sagesse et d'une sainteté éminentes. A la vue de cette multitude d'ennemis, les assiégés furent saisis d'une grande frayeur ; car les Huns *paraissaient* effroyables aux barbares mêmes. Du haut des remparts de la ville, les habitants *voient* avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues amaigries, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête hideuse en forme de boule, ayant des trous plutôt que des yeux, et le nez tout écrasé ; ces cavaliers à la voix grêle et au geste sauvage, misérablement couverts de tuniques en lambeaux, faites de toiles peintes et de peaux de rats, et qui se *tiennent* comme cloués sur leurs chevaux petits et aussi difformes que leurs maîtres. Puis, on *dit* que ces barbares, sans religion et sans culte, abandonnés à l'instinct des brutes, se livrent à toutes sortes d'excès. Les Orléanais *accourent* en foule auprès de leur évêque en lui disant : — Père, père, *voyez*, sommes-nous perdus ? Que devons-nous faire ?

— Mes enfants, *dit* le saint pontife, priez avec larmes le Seigneur, il *plaint* et *secourt* ceux qui espèrent en lui ; il ne vous délaissera pas dans cette calamité, mais il *veut* qu'on *recoure* à lui.

Les fidèles s'agenouillèrent, les mains levées au ciel, et prièrent avec une grande ferveur.

SUPPLÉMENT.— Un *brick* aux flancs étroits sur son poids se balance. Auguste se vantait d'avoir trouvé Rome de *brique* et de la laisser de marbre. Il purgea la contrée des *brigands* qui l'infestaient. Voyez tous les rois à l'envi *briguant* son hyménée. Veuillez me dire le poids *brut* de cette marchandise. Vous avez merveilleusement bien taillé et admirablement mis en œuvre

ces pierres que je vous ai envoyées toutes *brutes*. L'instinct tient lieu de raison aux *brutes*.

Brick, *n. m.*, sorte de navire.

Brique, *n. f.* morceau de terre pétrie et cuite.

Brigand, *n. m.*, voleur, bandit.

Brigant, *part. prés.* du verbe *briguer*.

Brut, *adj.* grossier, non poli ; frais non défalqués.

Brute, *n. f.*, animal ; homme sans raison.

Attila devant Orléans (suite).

44^e DICTÉE.—Le pontife leur *dit* alors : Regardez du haut des remparts si la miséricorde de Dieu *vient* à notre secours. Mais les assiégés en vain regardèrent, ils n'*aperçurent* personne ; l'évêque leur *dit* alors : *Priez* encore, car le Seigneur vous délivrera : si vous *priez* avec ferveur il ne *déploierait* pas longtemps son bras vengeur sur vos têtes. De nouveau ils s'agenouillèrent et, quelques temps après, l'évêque *reprit* : Regardez une seconde fois.

Et s'approchant du mur et regardant, ils ne *virent* personne par-delà cette multitude de barbares fourmillant autour de la ville. Pour la troisième fois le bon évêque leur *dit* : Si vous le *suppliez* avec sincérité, mes chers enfants, le Seigneur vous secourra promptement ; mais il *veut* que vous vous *confiez* en sa miséricorde, et que vous vous *humiliiez* sous sa main puissante.

Et alors tous, se *jetant* de rechef à genoux, implorèrent le Seigneur avec de grands gémissements. Leur prière finie, ils *vont*, par l'ordre du saint vieillard, regarder pour la troisième fois. Alors, ils *aperçoivent* au loin comme un nuage qui s'élève de terre. Aussitôt ils *coururent* l'annoncer au pontife qui leur *dit* avec la même sérénité, mais avec un sourire paternel : Mes enfants, c'est le secours du Seigneur.

Cependant les barbares redoublaient leurs efforts, et les remparts, ébranlés par les coups *répétés* du bélier, semblaient près de s'ébranler, quand tout à coup arrivent Aétius, Théodoric, roi des Visigoths et son fils, qui *accourent* à la tête de leurs armées. Ils se *jettent*

sur les ennemis et les forcent à se retirer. Ainsi la ville fut délivrée des Huns par l'intercession du saint évêque.

SUPPLÉMENT.—Le *conte* fait passer le précepte avec lui. Il serait temps d'arrêter nos *comptes*. Le titre de *comte* désigne le dignitaire d'un rang au-dessus des barons. On en *conte* de bien étranges sur votre *compte*. On lui *compte* aussitôt la somme qu'il demande. Des papiers importants ne se *confient* pas au premier venu. Il apporte plusieurs kilogrammes de fruits *confits*.

Conte, *n. m.*, récit fabuleux.

Compte, *n. m.*, calcul, supputation, mémoire.

Comte, *n. m.*, titre de noblesse.

Conte, du verbe *conter*.

Compte, du verbe *compter*.

Confient, du verbe *confier*.

Confit, du verbe *confire*.

(Nombre de *noms* employés après une *préposition*).

Usage du tabac.

45^e DICTÉE.—L'usage du tabac ne s'est pas répandu sans *lutttes sérieuses*. L'empereur des Turcs, Amurat IV forma *projet sur projet* pour l'anéantir ; il ne voulait pas le détruire à *coups d'épingle*, mais à *coups de massue*. Il porta les peines les plus sévères contre es priseurs. Les délinquants recevaient cinquante *coups de bâton* sur la plante des pieds, non à *huis clos*, mais sur la place publique ; venaient-ils à *récidive*, ils avaient le nez coupé ; et ces *voies de fait* suivaient de près les dénonciations. Un roi de Perse alla plus loin : tout homme surpris une pipe à la bouche avait la lèvre supérieure coupée, et tout nez convaincu d'avoir humé une prise de tabac tombait *sans pitié* sous le fer du bourreau. Ces rigueurs n'arrêtèrent pas les progrès du tabac, et les gouvernements à *vues plus élevées* se firent un revenu de cette habitude. La France, en particulier, retire annuellement *quelque* trois cents millions de la vente de ses tabacs ; c'est placer un zéro à *gros intérêt*. En *ter-*

mes de commerce, cette façon d'agir s'appelle s'entendre en affaires.

La culture de cette plante se fait dans un petit nombre de nos départements, le Lot et le Pas-de-Calais par exemple, sous la surveillance des employés de la régie. La récolte est vendue par le cultivateur à l'Etat, qui a le monopole de la fabrication ; il aurait pu le confier à une *société par actions*, mais il préfère cet ordre de choses qui lui assure une surveillance directe.

SUPPLÉMENT.—J'ai vu des chevaux *bai* clair. J'en ai vu d'autres *bai* foncé. Nous traversâmes la *baie* sans le moindre accident. Il alla voir le *bey* de Tunis. Il y avait *bal* chez la reine. Il faut savoir saisir la *balle* au bond. Donnez un coup de *balai* dans cette pièce. Les *ballets* ont souvent servis d'intermèdes dans des pièces plus considérables. Le *ban* qui a mis l'exilé hors de sa patrie, semble l'avoir mis hors du monde. Il est encore sur les *bancs* de l'école.

Bai, *adj.*, rouge brun.

Baie, *n. f.*, petit golfe ; petit fruit.

Bey, *n. m.*, gouverneur turc.

Bal, *n. m.*, assemblée où l'on danse.

Balle, *n. f.*, paquet ; petite boule en métal, etc.

Balai, *n. m.*, instrument pour nettoyer.

Ballet, *n. m.*, danse dramatique.

Ban, *n. m.*, proclamation, convocation, exil.

Banc, *n. m.*, siège long ; roches, grand amas de sable.

(Verbes en *yer*, *éler*, etc., et les homonymes *ses*, *c'est*, *s'est*, etc., et les trois premières règles des participes passés).

Le tabac.

46^e DICTÉE.—Le tabac est originaire de l'Amérique. C'est une plante d'environ un mètre de hauteur, à grandes feuilles visqueuses et d'odeur forte, à fleurs d'un rouge clair, *configurées* en entonnoir et *découpées* en étoile à cinq pointes à l'orifice. On *emploie* les feuilles après leur avoir fait subir certaines préparations. *Roulées* en un petit paquet serré, on les *emploie* en cigares ; *hâchées* très menu, elles constituent, on le *sait*, le ta

bac à fumer ; *réduites* en poudre, c'est le tabac à priser. Lorsqu'il eut *découvert* l'Amérique, en mil quatre cent quatre-vingt-douze, Christophe Colomb débarqua d'abord à l'une des Lucayes, qu'il *appela* San-Salvador, c'est-à-dire, Saint-Sauveur, pour remercier le ciel de l'heureux succès de *ses* prévisions. C'est à Cuba, la plus grande des Antilles, qu'il prit terre bientôt après. Il *envoie* quelques éclaireurs pour reconnaître le pays. Ces matelots voient çà et là de nombreux Indiens, hommes et femmes, tenant à la bouche une sorte de tison *allumé* dont ils aspirent la fumée. Ces tisons *appelés* tabagos étaient *formés* d'une herbe *roulée* dans une feuille sèche. Voilà les premiers fumeurs et les premiers cigares dont nous ayons connaissance. Les Indiens de l'archipel des Antilles, les Caraïbes, fumaient donc depuis des siècles, peut-être, lorsque les Européens abordèrent pour la première fois dans leurs îles. Le tabac jouait, paraît-il, un grand rôle dans leurs pratiques superstitieuses ; c'est sur les relations de Christophe Colomb que *s'appuient* ces divers témoignages. Consulté sur des choses de l'avenir, le devin *commençait* par humer la fumée de plusieurs tabagos, tandis que les assistants se *rangeaient* en rond et fumaient à qui mieux mieux pour l'envelopper d'un nuage. La tête *exaltée* par l'âcreté du tabac, le devin alors rendait *ses* oracles, du sein de la nuée, en un langage extraordinaire où l'on *croyait* reconnaître la voix de la divinité.

Les compagnons de Colomb *essayent* de fumer, y prennent goût et apportent cette habitude dans leur pays. C'est plus tard qu'on a *imaginé* de réduire en poudre l'herbe des Indiens et de s'en mettre dans le nez. En mil cinq cent soixante, Nicot, ambassadeur français en Portugal, *envoie* à Catherine de Médicis une boîte pleine de tabac en poudre, et voilà le tabac *introduit* en France.

SUPPLÉMENT.—Le prince est vertueux et vous êtes bon père. Il lui donna un bon sur le Trésor. Le boulet a fait plusieurs bonds. La boue, entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles. Au bout de l'univers

va, cours te confier. Je *bous* d'impatience. Ces eaux *bouent* continuellement.

Bon, *adj.*, qui a de la bonté.

Bon, *n. m.*, billet, mandat.

Bond, *n. m.*, saut.

Boue, *n. f.*, fange, limon.

Bout, *n. m.*, extrémité, fin.

Bous, *ent*, du verbe *bouillir*.

(Accord du *verbe* avec son *sujet* ; — premières règles des *participes passés*).

Saint François d'Assise.

47^e DICTÉE. — Saint François d'Assise *avait* une sorte d'affection pour les petits animaux, et la légende *raconte* qu'un jour, voyageant en compagnie d'un frère dans la marche d'Ancône, il *rencontra* un homme qui *portait*, sur son épaule, *suspendus* à une corde, deux petits agneaux ; et, comme le bienheureux saint François *entendit* leurs bêlements, ses entrailles *furent émues* ; il *s'approche* et *dit* à l'homme : « Pourquoi *tourmentes-tu* mes frères les agneaux en les portant ainsi *liés et suspendus* ? » Quand il *passait* près d'un pâturage, il *saluait* les brebis du nom de sœurs, et l'on *dit* qu'alors les brebis *levaient* la tête et *couraient* après lui, laissant les bergers stupéfaits. Lui-même, *sevré* depuis si longtemps des jouissances mondaines, *prenait* un doux plaisir aux fêtes que lui *faisaient* les bêtes des champs. Un jour qu'il *était monté* au mont Alverne pour y prier, un grand nombre d'oiseaux *l'environnèrent* avec des cris joyeux et *battirent* des ailes comme pour le féliciter de sa venue. Alors le saint *dit* à son compagnon : « Je *vois* qu'il *est* de la bonté divine que nous *séjournions* ici quelque peu, tant nos frères les petits oiseaux *semblent consolés* de notre présence ! »

SUPPLÉMENT. — Le petit enclos a douze *ares*. Mes premiers services n'étaient à leurs yeux que des *arrhes*. Ils font d'un *art* divin un métier mercenaire. Les *arts libéraux* sont ceux qui sont du ressort de l'intelli-

gence, de l'esprit. Ce fripon méritait la *hart*. Voilà un hymne formé sous le plus noir *auspice*. Vous travaillerez sous mes *auspices*. Cet ouvrier sort de l'*hospice*.

Are, *n. m.*, unité des mesures agraires.

Arrhes, *n. f. pl.*, garantie d'un marché, gage.

Art, *n. m.*, talent, adresse ; méthode pour faire selon certaines règles.

Hart, *n. f.*, lien d'osier, corde pour étrangler les criminels.

Auspice, *n. m.*, divination, présage.

Auspices, *n. m. pl.*, protection, appui.

Hospice, *n. m.*, maison de charité où l'on nourrit les pauvres, les infirmes.

(Participe passé : *premières règles*).

La ville de Weimar (Allemagne).

48^e DICTÉE.—Le chemin de fer nous a *transportés*, ce matin, à Weimar. La locomotive n'était guère *pressée*, et cependant les paysages les plus *variés* venaient s'encadrer comme des tableaux aux fenêtres de notre wagon. La terre est belle et féconde dans cette partie privilégiée de l'Allemagne centrale ; mais quelque chose lui manque et lui a toujours *manqué*, c'est une lumière sereine qui donne aux sites de France et d'Italie une harmonie et une splendeur si douces et si magiques. Ici, le soleil est toujours un peu *voilé*, et l'atmosphère semble comme *obscurcie* par la fumée des pipes.

Weimar est une petite ville *située* dans une espèce de parc. *Assise* au fond d'une modeste rivière, sur les eaux de laquelle les canards ont jusqu'ici seuls *navigué*, elle est *entourée* d'arbres séculaires. Nous avons *passé* vite dans les rues monotones. Pas de pignons gothiques, pas de cariatides se débattant dans leur prison de pierre, pas de grilles finement *ouvragées*. Il nous a *semblé* qu'on est ici à une époque intermédiaire où le calme, la simplicité et la paix ont *élu* domicile. Le chemin de fer passe si loin que nous avons *oublié* qu'il existe. Weimar est une délicieuse retraite pour le poète, le penseur, l'écrivain ; et c'est en voyant ces ombres magnifiques, ces grands chênes majestueux, ces

tilleuls qui balancent leurs encensoirs au souffle d'une légère brise, qu'on comprend que des hommes comme Gœthe aient voulu y vivre et mourir. « Je suis ici depuis cinquante ans, disait-il ; et quels pays n'ai-je pas visités ? Eh bien ! je suis toujours *revenu* avec joie à Weimar. »

SUPPLÉMENT.—Ton intérêt seul est le *but* que tu te proposes d'atteindre. Le maréchal avait perdu sa *bute*. Je suis en *butte* à la raillerie et aux outrages. Restes-là, tandis que je monterai sur la *butte*. Le *cadi* fut inexorable. Autrefois le *cadis* était employé pour tapisseries et pour tentures. L'un habitait Madrid et l'autre *Cadix*.

But, *n. m.*, point où l'on vise, fin qu'on se propose.

Bute, *n. f.*, outil de maréchal.

Butte, *n. f.*, tertre, petite élévation : au figuré, point de mire.

Cadi, *n. m.*, juge turc.

Cadis, (*s* nulle) *n. m.*, espèce de serge commune.

Cadix, nom propre d'une ville d'Espagne.

(Accord du *verbe* et premières règles du *participe passé*).

Le Rheinfels (Allemagne).

49^e DICTÉE.—Toute cette partie du Rhin *est semée* de tours *démantelées*, vieux décors historiques du fleuve religieux et guerrier. Des châteaux solitaires *surgissent* de distance en distance et *élèvent* dans le ciel bleu leur grande silhouette mélancolique, *percée* à jour ou *drapée* de lierre, comme des hidalgos dans leur manteau *troué*. De toutes ces ruines, la plus grandiose *est* celle du Rheinfels. Le comte brigand qui *régnait* du haut de cette aire sur le fleuve, la montagne et la plaine, *tint* en échec l'empereur et ses armées, *soutint* un siège de quinze mois et *fini*t par chasser l'ennemi. Sur ces amas pittoresques de ruines, la nature *a* charitablement *étendu*, comme un voile d'oubli, un épais manteau de verdure. Le farouche asile des brigands *est* le séjour gracieux des fleurs et des oiseaux : les fleurs lui *tressent* des couronnes, et les oiseaux *l'égayent* de leurs chansons. La vallée se *rétrécit*, le Rhin *mugit*, *bouillonne* et

agite une crinière de flots écumeux. De chaque côté se *penchent* de vieux sapins ; ici ce *sont* des rochers humides, *tapissés* de mousse, *ornés* de longues stalactites, et dont notre bateau *éveille* les échos grondeurs ; là s'*ouvrent* de petites gorges *boisées* et fraîches ; de jolies maisons blanches *soulèvent*, comme de jeunes filles curieuses, les draperies de feuilles et nous *regardent* passer. Nulle part le tableau *n'est* aussi agreste ni aussi calme. Ces toits solitaires *sont* charmants ; la vie *doit* y être douce et tranquille, en face de ces eaux limpides qui *semblent* n'avoir rien *gardé*, dans leur murmure, des sanglots des siècles *passés*. La nature *a façonné* ce paysage avec des doigts de fée. Elle *a donné* à la terre de douces inflexions ; elle *l'a habillée* d'une fine robe de mousse ; elle *a mis* autour de sa taille l'écharpe *argentée* d'une cascade ; elle *l'a parfumée* de fleurs, et pour la garantir contre les rayons du soleil, elle *a étendu* au-dessus d'elle un dais de verdure.

SUPPLÉMENT.—*Dom* Guéranger, célèbre bénédictin, est mort à l'abbaye de Solesmes. Les petits esprits ont le *don* de beaucoup parler et de ne rien dire. J'ai lu *don* Quichotte dans l'original. L'ennui est une maladie dont le travail est le remède. Si on lui *dore* la pilule, il l'avale sans peine. On ne *dort* pas, dit-il, quand on a tant d'esprit. Il se plaint, on l'a *donc* maltraité.

Dom, titre d'honneur attribué à certains religieux.

Don, n. m., cadeaux ; titre d'honneur en Espagne.

Donc, conjonction.

Dont, pronom relatif.

Dore, du verbe *dorer*.

Dort, du verbe *dormir*.

(Accord des *participes passés*).

Perpétuité de l'Eglise.

50^e DICTÉE.—L'Eglise, toujours *attaquée* et jamais *vaincue*, est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au

milieu de l'agitation des choses humaines, elle s'est toujours *soutenue* ; elle se soutient toujours avec une force invincible ; en sorte que, par une suite non *interrompue*, depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a *recueilli* la succession de l'ancien peuple, et se trouve *réunie* aux prophètes et aux patriarches. Ainsi tant de miracles étonnants, que les anciens Hébreux ont *vus* de leurs yeux, servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Dieu qui les a *faits* pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvait-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser, entre les mains de tout un grand peuple, les actes qui les attestent, *rédigés* dans l'ordre des temps ? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'Ancien-Testament, c'est-à-dire, dans les plus anciens qui soient au monde, dans les seuls livres de l'antiquité où la connaissance du vrai Dieu soit *enseignée* et son service *ordonné*, dans les livres que le peuple juif a si religieusement *gardés*. Ce peuple est le seul qui, dès son origine, ait *connu* le Dieu créateur du ciel et de la terre, le seul, par conséquent, qui pût être le dépositaire des secrets divins. Aussi les a-t-il *conservés* avec une religion qui n'a point d'exemple.

SUPPLÉMENT.—On lui donnait les noms de monarque et de *sire*. On nomme *cire* vierge la *cire* qu'on tire des ruches, sans qu'elle ait été fondue sur le feu. Antoine *cire* ses souliers. L'ancienne abbaye de Saint-Cyr est aujourd'hui une école militaire pour les officiers d'infanterie et de cavalerie. Dame fourmi trouva le *ciron* trop petit. Nous *ciron*s nous-mêmes nos bottes. Nous *scierons* demain la quantité de bois qu'il faudra.

Sire, *n. m.*, titre donné aux rois.

Cire, *n. f.*, matière produite par les abeilles ; matière pour cacheter.

Cire, du verbe *cirer*.

Cyr, (Saint), nom propre de village.

Ciron, *n. m.*, insecte très petit.

Ciron, du verbe *cirer*.

Scierons du verbe *scier*.

(Accord des participes passés).

Travaux et inventions de l'homme.

51^e DICTÉE.—Il y a à peine trente siècles que la puissance de l'homme s'est étendue sur une grande partie de la terre : les trésors jusqu'alors enfouis, n'ont pu se dérober à ses recherches et sont devenus le prix de ses travaux. Partout, lorsqu'il s'est conduit avec sagesse, il a suivi les leçons de la nature et employé ses moyens. La nature toute entière porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme. Quoique subordonné à la nature, il a fait plus qu'elle, ou du moins l'a si bien secondée, que c'est à l'aide de nos mains que la nature s'est développée et qu'elle est arrivée au point de perfection et de magnificence où nous la voyons aujourd'hui.

Que de merveilleuses découvertes, que de belles inventions par lesquelles l'art et la science ont pris possession de la nature et l'ont accommodée à notre usage ! L'homme a ainsi presque changé la face du monde : il a su dompter les animaux ; il a même fléchi les choses inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour lui. Il est monté jusqu'aux cieux ; il s'est servi des astres pour le guider dans ses voyages ; il a obligé le soleil à rendre compte de tous ses pas.

SUPPLÉMENT.—J'admiraïs sa douceur, son air noble et modeste. L'air de la campagne lui convient admirablement. L'aigle rentre dans son aire. L'ère chrétienne se rapporte à la naissance de Jésus-Christ. On a battu le blé dans l'aire. Le bonheur de l'impie est toujours agité ; il erre à la merci de sa propre inconstance. C'était un villageois, un hère, un pauvre diable. Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. Tu changes, donc tu erres. Ne soufflez mot, retenez votre haleine. Les alènes se font à la forge et à la lime.

Air, *n. m.*, atmosphère, vent ; manière ; musique.

Aire, *n. f.*, lieu où l'on bat le grain ; nid des oiseaux de proie.

Ere, point fixé où l'on commence à compter les années.

Erre, *es, ent*, du verbe *errer*.

Haire, *n. f.*, chemise de crin que l'on porte sur la peau par esprit de mortification.

Hère, *n. m.*, homme sans mérite ou sans fortune.

Halcine, *n. f.*, souffle de la respiration.

Alène, *n. f.* espèce de poinçon de fer dont se servent les cordonniers, les bourreliers, etc.

(Accord des *participes passés*).

52^e DICTÉE.—Nous ne nous sommes pas *lassés* de le répéter : la littérature est un bienfait et l'un de ceux qui ont *contribué* le plus à notre perfectionnement. Elle nous a *détachés* des misères de ce monde, elle a *embelli* nos heures présentes et nous a *préparé* les meilleurs souvenirs. Parmi ceux qui ont *vécu* dans l'intimité de ces génies *venus* sur la terre, on le croirait, pour nous aider à y rester, quels sont ceux qui auraient jamais *consenti* à échanger contre des plaisirs éphémères les joies pures et sans regret que les lettres leur ont *procurées* ? Quelles jouissances pourraient être *comparées* à la satisfaction qu'elles nous ont *donnée*, au contentement qu'elles nous ont *laissé* ? Toutes les misères et tous les chagrins ont *disparu*, se sont *effacés* ; après les déceptions de la vie, ce que nous avons *retrouvé* encore avec émotion, ce sont nos livres *chérés* ; ces livres qui nous ont *soutenus*, *éclairés*, *agrandis* ; ces livres qui, seuls, après tous les naufrages, sont *restés* pour nous parler de vérité, de vertu, et nous ont *fait* oublier, dans la solitude et le silence, tous les biens que nous avons *laissé* regretter à notre cœur.

On a *dit* que les plaisirs n'ont jamais *valu* la peine qu'ils ont *coûtée* ; on eût *pu* dire aussi qu'ils ont *apporté* rarement la joie à laquelle on s'était *attendu*. Ce qu'il faut surtout reprocher aux plaisirs, c'est de n'avoir jamais *laissé* après eux que le vide et les regrets. Malheur à ceux qui ont *abandonné* les choses de l'esprit, pour se livrer tout entier à la vie matérielle ! Le plus vrai, le plus pur, le plus inépuisable des plaisirs, c'est l'étude.

SUPPLÉMENT.—Christophe *Colomb* a découvert l'Amérique. *Collons* maintenant ce vin. Les *colons* se sont opposés autant qu'ils ont pu à l'affranchissement des nègres. Il se *complait* à rendre service. La compagnie est au *complet*. On lui a donné mille francs *comptant*. Je ne l'ai jamais vu ni gai, ni triste, mais toujours *content*. Nous sommes trente, en vous *comptant*. Il s'en va *contant* partout cette aventure.

Colomb, nom propre d'homme.

Colon, *n. m.*, habitant d'une colonie.

Collons, du verbe *coller*.

Complet, *adj.*, entier, achevé.

Complait, du verbe *complaire*.

Contant, *part. prés.*, du verbe *conter*.

Content, *adject.*, satisfait, joyeux.

Comptant, du verbe *compter*.

(Accord des *participes passés*).

Le jeûne.

53^e DICTÉE.—L'église s'est *montrée* jadis très rigoureuse au point de vue du jeûne. Pour des raisons diverses, mais par suite surtout du ramollissement des mœurs et de l'affaiblissement de la constitution physique des hommes, elle y a *apporté* maints adoucissements successifs. Aujourd'hui le jeûne est *réduit* au retranchement d'un repas. Au régime sévère du jeûne ancien a été *substitué* un dîner à midi, *suivi* d'une collation légère le soir ; mais est-ce là tout ? Non, certes ! Le jeûne matériel n'est que l'accessoire dans la religion. C'est le jeûne spirituel que les chrétiens se sont *attachés* à remplir fidèlement ; car il est implicitement compris dans la loi de l'Eglise ; ils se sont donc *appliqués* à lutter contre la sensualité et la convoitise. Le premier jeûne, sans le second, est indigne d'un chrétien. Les pharisiens n'ont *pratiqué* que le premier ; aussi on n'a pas *oublié* les paroles de Jésus-Christ à leur sujet : *Hypocrites*, etc. Les païens ont aussi *connu* le jeûne ; les mahométans l'ont toujours *pratiqué* pendant le mois du Ramadan. Ces peuples se sont *laissé* former à cette coutume, mais ils n'ont jamais *connu* l'esprit véritable de

cette sainte pratique. Les passions abjectes qui ont toujours *caractérisé* ces religions, sont un contre-sens choquant avec le jeûne. L'existence d'une telle coutume ne peut s'expliquer chez elles que par les traditions de la religion primitive dont elles ont *recueilli* la lettre et *perdu* totalement l'esprit.

SUPPLÉMENT.—On *fausse* son esprit comme on gâte son estomac. Il fut séduit par de *fausses* espérances. Daniel fut jeté dans la *fosse* aux lions. La voix de ce chanteur commence à *fausser*. Entends cette voix de *fausset*. Le mot guille n'est pas français, il faut dire *fausset*. Le *fossé* est au pied du rempart.

Fausse, du verbe *fausser*.

Fausse, *ad.*, féminin de faux, contraire à la vérité.

Fosse, *n. f.*, creux fait dans la terre.

Fausser, courber, enfreindre, chanter faux.

Fausset, *n. m.*, petite cheville de bois pour tonneaux ; voix aiguë

Fossé, *n. m.*, creux en long dans la terre.

DEUXIÈME PARTIE

Dictées diverses.

(Règles diverses).

Puissance et prévoyance de Dieu dans
la confection des animaux.

54^e DICTÉE. — Les reptiles *composés* d'anneaux mobiles n'avaient besoin ni de *jambes*, ni d'*ailes*, parce qu'ils trouvent leur *habitation* et leur nourriture près d'eux, dans la première motte de terre ; mais il fallait de longues jambes aux oiseaux qui habitent les vases des marais ; et les grues, les cigognes, les ibis furent *placés* sur des espèces d'*échasses*. Les pieds des animaux sont aussi *proportionnés*, à leur taille, à leurs habitudes et à *leurs mouvements*. L'éléphant, d'une hauteur prodigieuse, a été *posé* sur quatre colonnes, le cerf a des jambes menues et fortes, qui semblent faites pour l'agilité ; les pieds des animaux *vivant* dans l'eau, comme la loutre, le cygne, l'oie, le canard sont *pourvus* d'une membrane qui s'étend comme une rame ; les mains de la taupe sont faites pour creuser ; le sabot fendu de la chèvre l'aide à grimper sur les rochers ; les pieds larges, calleux et *faits* en forme de *coussinets* du chameau, sont *appropriés* au sol mouvant et sablonneux des déserts, et ses yeux, *défundus* par des paupières charnues, *hérissés de poils*, et à *demi-fermées*, lui découvrent sa route au milieu des nuages de sable qui obscurcissent les airs. Ces avantages, et d'autres encore, procurent au chameau une marche sûre et facile dans un terrain où les autres animaux vont à pas *lents* et *courts*, et où ils ne tardent pas à périr.

SUPPLÉMENT. — (Verbes en *cer*, en *ger*, en *eler* et en *eter*). Faut-il que j'*achète* des raisins *becquetés* de cette manière ? Vous l'avez dit, la mort *nivelle* tous les rangs. Il m'*appelait* à son secours, et j'*allégeais* avec plaisir

son fardeau. On le jugea capable de ce grand forfait. Il faudrait que les derniers *avançassent* et *forçassent* les premiers à marcher plus vite. Nous *renonçâmes* à nos espérances, et peut-être à nos illusions. Vous *empiétez* sur le terrain d'autrui. Voyant qu'il *appelle* en vain, il *jette* tout par la croisée. Que de secrets la mort *révèle* ! Nous *enfonçâmes* nos pieux. L'envie *décèle* la médiocrité. Vous *bottellerez* le foin, tandis que nous *attellerons* les bœufs. Ils *furettent* dans tous les coins et rien ne se *révèle*. Tout *décèle* ici un vaste complot. *Pèle* ces pommes et mange-les, sinon elles *gèleront*. Cet homme *excelle* dans son art.

Les insectes.

55^e DICTÉE.—Contemplons un instant ces petits *chefs d'œuvre* que le ciel cache dans la poussière, afin de laisser partout des preuves de sa puissance : je veux parler des insectes. Quelquefois les insectes n'ont d'*autres défenses* que la diversité de *leurs mouvements*. Lorsque le taupin (1) est *renversé* sur le dos, il se sert d'un ressort *caché* dans sa poitrine, et, comme un sauteur habile, il retombe sur ses pieds ; le papillon échappe aux oiseaux par son vol en *zigzag* ; l'araignée se *jette* brusquement loin de l'ennemi qui la poursuit, en se laissant couler le long de son fil, comme un matelot le long de son câble. Jetons les yeux sur les poissons : le fluide qui les enveloppe, leur sert, pour ainsi dire, de voiture ; *aidés* de *leurs nageoires*, ils se promènent lestement dans *leur domaine*. La nature les a *pourvus* d'une vessie pleine d'air, ils la gonflent ou la compriment à volonté ; et, diminuant ou augmentant ainsi le volume de *leur corps*, ils montent ou descendent dans les eaux.

SUPPLÉMENT.—(Verbes en *cer*, en *ger*, en *eler* et en *eter*). César *forçait* ses soldats à frapper l'ennemi au

(1) Insecte du genre des coléoptères.—*Coléoptères*, ordre d'insectes dont les ailes supérieures, dures, servent d'enveloppe aux inférieures, membraneuses.

visage. *Efforçons-nous* de nous rendre utiles à nos semblables. Tu *cèles* en vain la vérité : le Seigneur la *révélera* un jour. Tu *rejettes* les meilleurs conseils, cela *décèle* un grand fonds d'orgueil. Si tu le *harcèles* ainsi, il *jettera* le manche après la cognée. Son front brille déjà et son œil *étincelle*. Tandis que j'*émiette* mon pain, les moineaux le *becquètent*. L'un de mes élèves *épèle* déjà, l'autre lit avec lenteur et *martèle* trop les syllabes. Nous nous *chargeons* de cette affaire, à condition que vous vous *rappellerez* vos promesses. Un si grand bonheur *rachète* bien des peines. Ils *exerçaient* impunément leur métier. On l'*interpellait*, ce semble, d'une manière fort incivile.

Le corps humain.

56^e DICTÉE.—On a *donné* le nom de *glotte* à une ouverture ovale par où l'air entre dans la *trachée-artère* pour se rendre dans les poumons. La *glotte* présente deux lèvres, dont les bords sont *formés* par des cordons *attachés* de part et d'autres à des *cartilages*, qui servent à les tendre plus ou moins. Lorsque l'air est *chassé* des poumons, il frappe les cordes vocales, les fait frémir et résonner, et devient le propagateur du son qu'elles produisent, en l'apportant dans la bouche. C'est là que cette petite quantité d'air, *agitée* par la langue et les lèvres, forme les mots et les discours et exprime tout à coup la pensée.

La manière dont le son se communique a dû vous faire comprendre comment se forment les échos. Dès que les ondes de l'air rencontrent un obstacle, il y a répercussion, c'est-à-dire qu'elles réfléchissent, et ébranlent de nouvelles molécules dont les ondulations reportent le son au point d'où il est parti. Les voûtes de figure *elliptique* ont une propriété singulière : deux personnes *placées* aux deux foyers de l'ellipse peuvent se parler devant une foule de témoins sans être *entendues* : les ondulations suivent le chemin que l'art leur a *préparé*, et l'écho seul reste dans la confidence.

SUPPLÉMENT.—(Verbes dont le participe présent est *yant* ou *iant*.—Verbes ayant un *e* muet à l'avant-dernière syllabe.—Verbes en *ier*). As-tu lu ce qui *précède* ? On te *protège* (1), on te *choie*, on t'*apprécie* enfin, tant mieux. Tout *cède* à sa volonté souveraine. Je *désire* que vous *ayez* un courage que rien n'*effraye*. Vous *variez*, donc vous *errez*. Ce pêcheur *ploie* sous le poids de ses fruits. Que de personnes *abrègent* imprudemment leurs jours ! On *intercédera* pour lui. Le nombre ne *suppléera* pas à la valeur. Si tu voulais, j'*abrègerais* ce chapitre. Tout *cède* à la persévérance. Faut-il que nous vous *priions* à genoux ? Tu t'*effrayes* de peu de chose. Si tu veux, je *compléterai* la somme. L'homme s'*agite* et Dieu le *mène*. Que de gens *emploient* mal leur temps !

L'air et le son.

57^e DICTÉE.—L'air est le *véhicule* du son ; pour vous en convaincre, il suffira de répéter une expérience très connue. Le son d'une pendule *renfermée* dans la machine *pneumatique* s'affaiblit à mesure qu'on pompe l'air, et s'éteint quand le *réceptacle* est vide : on voit alors le rouage qui agit, le marteau qui frappe ; mais l'airain reste muet, le mouvement seul marque la fuite du temps. Ainsi, si nous pouvions vivre dans un monde *privé* d'air, le silence le plus effrayant nous environnerait, et l'oreille serait inutile. Plus on s'élève sur les montagnes, plus l'air devient rare et léger, et plus le son perd de sa force. Saussure, ayant *tiré* un coup de pistolet à la cime du Mont-Blanc, entendit un faible bruit, semblable à celui d'un bâton qu'on brise ; au contraire, plus on descend dans les profondeurs de la terre, dans les antres et les cavernes, plus l'air est épais, et plus le son a de force.

(Les verbes qui ont à l'avant-dernière syllabe un *é* fermé, le changeant en *é* ouvert devant une syllabe muette : *céder*, je cède, régner, je règne, *abrèger*, j'abrège. Dans la dernière édition (juin 1877), de son dictionnaire, l'Académie n'excepte pas de cette règle les verbes en *éger*.

SUPPLÉMENT.—(Verbes dont le participe présent est en *yant* ou *iant*.—Verbes ayant un *e* muet à l'avant-dernière syllabe.—Verbes en *ier*). Les talents ne *suppléent* pas aux qualités du cœur. Il convient que tu te *récrées*. Vos propositions sont *agréées*. Nous *criions* dans le désert ; personne ne nous entendait. Tu *essayes* inutilement d'arriver à cet poste éminent. Si vous m'en *croyiez*, nous *payerions* d'abord ces trois factures. Mon frère *grasseye* trop en parlant. Je m'*ennuierais* si je restais ainsi seul. Croit-il que nous *ayons* la berlue ? Nous *riions*, il est vrai, de votre mésaventure ; mais nous admirions votre audace. Puisque vous le *croyez* ainsi, je n'*essayerais* pas de vous dissuader. La lune nous *envoie* la lumière qu'elle reçoit du soleil. Tu *égayes* la compagnie à tes dépens. On *paye* plus tard les folies du jeune âge. Tu t'*apitoies* sur le sort des pauvres, c'est bien ; mais il vaut mieux que tu leur *octroies* des secours.

Une maison patriarcale.

58^e DICTÉE.—On savait, au Villard, que l'éducation paternelle peut seule assurer la transmission des vertus héréditaires qui composent le patrimoine moral des familles. On y savait aussi que la foi religieuse est le meilleur de tous les guides ; car elle éclaire l'esprit sans lui donner d'orgueil et fortifie le cœur sans l'endurcir. Le cœur et l'esprit avaient *leurs rôles* dans l'intérieur charmant que nous *essayons* de peindre. La nature enthousiaste et vibrante de la marquise contrastait avec l'humeur un peu sombre de son mari, et ainsi tous deux se complétaient. Mariée fort jeune, Henriette de Marinais avait *apporté* au Villard toute sa gaieté et son entrain ; elle était l'âme de la vieille maison. Si les enfants, en grandissant, avaient pris à leur père quelque chose de son esprit sérieux et réfléchi, ils lui devaient, à elle, toutes leurs qualités aimables. La marquise était pour jouer dans le monde un rôle brillant,

mais elle passait sa vie dans la retraite, sans *regret* et sans *ennui*.

SUPPLÉMENT.—(Verbes dont le participe présent est *yant* ou *iant*.—Verbes ayant un *e* muet à l'avant-dernière syllabe.—Verbes en *éter*). Le seigle se *sème* en automne. Les ennemis *fuient* devant nos troupes victorieuses. Je crains que vous ne *pliez* mal ce linge. Une main maternelle n'*essuie* plus vos larmes. Son débiteur le *paye* en monnaie de singe. La religion ordonne que nous nous *méfions* de nos défauts. Le génie *crée*, l'esprit arrange. Les dents *broient* les aliments. Ce riant vallon *récrée* la vue. Persévérez et vos prières seront *agréées*. Ces messieurs *grasseyent* d'une façon ridicule. Pourquoi *criiez*-vous si fort, pendant que nous dormions ? On n'*effraye* pas des gens comme nous. Si vous *oubliez* nos torts, nous ne songerions plus aux vôtres. Vous vous *ennuyiez*, il est vrai, l'autre jour, à cette fête ; mais vous auriez dû, au moins, garder le silence. Ces pauvres gens *s'appuient* sur des roseaux fragiles. Jadis vous me *confiez* tout ; aujourd'hui, vous êtes plus circonspect, je veux dire plus défiant.

Une maison patriarcale (suite).

59^e DICTÉE.—C'était une femme singulièrement intelligente, maîtresse d'elle même et sûre de ses forces ; *douée* d'une grande activité et d'une grande chaleur d'âme, elle ne ressentait jamais cet affaissement moral que l'on peut appeler l'abandonnement de soi-même. Sa haute piété n'empêchait pas la grâce de percer dans tout ce qu'elle disait. Elle avait un grand *fonds de lecture* ; son style comme sa conversation *étaient énergiques*, mais son cœur l'était bien plus encore.

Aux prises, parfois, avec d'inextricables difficultés, on la trouvait toujours souriante. « Je suis comme ce pauvre Arabe, écrivait-elle un jour à une *amie*, qui lui demandait le secret de son admirable sérénité ; ce pauvre Arabe n'avait point de *souliers* et manquait d'argent

pour en acheter ; il alla à la mosquée de Damas et vit un homme qui n'avait point de *jambes* ; le pauvre Arabe loua Dieu et ne se plaignit plus de manquer de *souliers*. De même, comment me *plaindrais-je*, alors que tant de gens sont plus à plaindre que moi ? Je recouche les plumes *hérissées*, et c'est pour cela que Dieu m'a *placée* au milieu de tant de pauvres gens. »

SUPPLÉMENT.—(Verbes dont le participe présent est *yant* ou *iant*.—Verbes ayant un *e* muet à l'avant-dernière syllabe.—Verbes en *éter*). Cette mère *choie* trop ses enfants. Trop souvent on se *crée* des besoins. Si nous *liions* ces fagots, on les aurait bientôt déliés. Nous *renvoyons* aujourd'hui même ce domestique. Il convient que vous vous *défiiez* de cet étranger. On *sème* et Dieu fait croître. *Récrée-toi* honnêtement. Si l'on *paye* comptant, accepte les conditions. Si nous nous *glorifions*, nous serions dignes de blâme. Jadis nous *rayions* et *pliions* ces rames avant de les envoyer. On s'*ennuie* presque toujours avec ceux qui s'*ennuient*. Ce que nous *voyions* hier, au-delà de cette montagne, était merveilleux. Crois-tu que nous *ayons* des ressources égales aux tiennes ? Le sage *règne* sur ses passions.

Un nid de mésange.

60^e DICTÉE.—Ce matin, en faisant une promenade sur les bords de l'étang, j'ai *joui* d'un spectacle qui m'a *confondue* d'admiration et que je vais tâcher de raconter. Je m'étais *appuyée* contre un saule pour me reposer un instant, lorsque *tout à coup* un charmant petit oiseau sembla jaillir de l'écorce même de l'arbre ; je voulus me rendre compte de ce phénomène, et voici ce que je vis, en y regardant de très près. A environ quatre pieds de terre, j'aperçois, *collé* contre le tronc du saule, une sorte de gros cocon à base *élargie*, et affectant la forme d'une petite bouteille, ou plutôt d'une pomme de *pin*. Les *parois extérieures* de ce cocon étaient entièrement *garnies* d'un *lichen argenté* et *moussu*, recueilli

sur l'arbre même et ajusté avec un art si merveilleux, qu'on aurait pu passer vingt fois devant l'arbre sans croire à autre chose qu'à une rugosité de l'écorce. Je *m'approchai* avec précaution, et, par une petite ouverture ménagée dans l'édifice, à environ un pouce du sommet, j'aperçus, *ô merveille ! ô prodige ! ô spectacle incomparable !* j'aperçus vingt petites têtes et vingt petits corps rangés avec la plus parfaite symétrie dans ce petit réduit, qui n'était guère plus grand que le creux de la main.

SUPPLÉMENT.—(Verbes en *cer*, en *ger*, en *eler* et en *eter*). *Commençons* à nous corriger de nos défauts et *songeons* moins à ceux des autres. Eve *mangea* du fruit défendu et en présenta à son mari. Mon oncle *voyageait* et je restais au magasin. Nous *traçâmes* d'abord une ligne de démarcation. Comme cette huile *se fîgeait*, nous *jugeâmes* que ce n'était pas de l'huile d'olive pure. On *appelle* l'histoire la conseillère des peuples et des rois. Nous nous *vengeons* en faisant mieux. Si je *projetais* un voyage, je *commençais* par m'assurer un toit hospitalier. Ce général défend qu'on *achète* la paix à prix d'argent ; il *rappelle* le courage de ses soldats et se *jette* avec impétuosité sur l'ennemi.

Un nid de mésange (suite).

61^e DICTÉE.—C'était un nid de *mésange* que j'avais sous les yeux, un nid de *mésange* si *jolie*, si *gracieuse*, qui est, je crois, la plus modeste de son espèce, et qui certainement, n'est pas plus grosse qu'un roitelet. Quand on songe à toute la peine que ce pauvre petit oiseau a dû prendre pour construire un pareil édifice, sans autre instrument que son bec et ses deux petites pattes ; quand on pense à l'activité incessante qu'il est *obligé* de déployer pour nourrir une si nombreuse famille, on est *partagé* entre l'admiration et l'attendrissement. Et dire qu'il y a des gens assez stupides pour oser porter la main sur un pareil chef-d'œuvre, assez

cruel pour jeter la désolation dans une si charmante famille Je m'empressai de méloigner, et, m'arrêtant à *quelque distance*, j'eus l'indicible bonheur de voir la mère regagner courageusement son nid, et distribuer à sa jeune famille deux belles chenilles vertes

SUPPLÉMENT.—(Verbes en *cer*, en *ger*, en *eler* et en *eter*). Un affreux serpent se *plâça* sur notre passage. *Obligeons* non-seulement nos amis, mais encore nos ennemis. *Recommencez* plus tôt votre journée. *Rappelez*-vous que la lumière a sur toutes les couleurs une action très sensible. Marchez droit ; on se *modèlera* sur vous. Nous *partageons* alors tous ces morceaux et nous les *plaçons* en évidence. Cet ouvrier *excellait* dans sa profession. Sa conscience le *bourrêla*. Que de trésors la mer *recèle* dans son sein ! Cet animal *rongeait* le pied des arbres. Il *partagea* nos travaux et nos bénéfices. Nous nous *berçâmes* longtemps d'un fol espoir. Sa candeur se *révèle* dans son regard Si tu lui *rappela*is cet incident, tu *renouvellerai* sa douleur.

Un drame d'hirondelles.

62^e DICTÉE.—Les hirondelles sont enfin *revenues*. Après avoir *apparu* dans nos parages, il y a un mois, *voire* même deux, elles étaient *reparties* pour aller on ne sait où. Nous avions *craint* qu'elles n'eussent *émigré* sous un ciel plus clément ; mais depuis *quelque* vingt jours elles ont *reparu* dans nos maisons.

Le retour de ces intelligents passereaux a été *marqué* par un drame intime fort émouvant. Une jeune hirondelle, de l'espèce la plus commune, de *celles* qu'on *appelle* hirondelles de *cheminée*, *voltigeait* allègrement au-dessus du Rhône et jouait avec une de ses amies. Eut-elle soif, vit-elle un insecte à fleur d'eau ? On l'ignore. Toujours est-il qu'elle s'est *abaissée* jusqu'au lit du fleuve et a *trempé* son bec dans l'eau. Mais, ayant mal *calculé* son élan, soudain on l'a *entendue* pousser un cri terrible... Elle venait de s'embarrasser les ailes dans

l'eau et de tomber dans le fleuve. Elle s'est *débattue* aussitôt avec frénésie, mais le courant l'a *emportée* en dépit de ses efforts, et ses ailes, de plus en plus mouillées, ont pu de moins en moins la soutenir à la surface.

SUPPLÉMENT.—(Verbes en *éer* et participe passé du verbe *bénir*). Ta proposition ne saurait être *agréée*. La qualité *supplée* à la quantité. En toi, dit Dieu à Abraham, toutes les nations seront *bénies*. Vous vous *créerez* là de grandes difficultés. Il *agréé* vos respects. Sa démission a été *agréée*. Je veux que tu te *récrées* un peu. *Bénies* soient les mères qui élèvent si bien leurs enfants ! Le pain *bénit* est distribué aux fidèles. Nos drapeaux sont *bénits*. Dieu a *béni* nos armes. J'ai appendu à la muraille un rameau *bénit*. Je doute que l'on *dégée* ce vaisseau. Les talents ne *suppléent* pas aux qualités du cœur. Il faut des jeux qui *récréent*. Que *bénie* soit ta présence en ce lieu !

Un drame d'hirondelles (suite).

63^e DICTÉE.—A la vue du malheur, les petites hirondelles, ses compagnes, ont *poussé* aussi un cri de détresse, et, organisant le sauvetage de leur *amie*, elles sont *venues* tour à tour plonger dans le fleuve et essayer de retirer, avec le bec, leur malheureuse compagne. *Efforts inutiles !* le flot a *emporté* l'infortunée dont les cris étouffés ressemblaient à des râles. Cette scène attendrissante a *duré* cinq minutes, au moins, pendant lesquelles on a *vu* la pauvre hirondelle promener autour d'elle ses yeux *injectés* de sang, et ses *amies* faire tous les efforts *possibles* pour la sauver. Enfin, un vieux martinet qui passait par là, un martinet noir, à la gorge blanc-cendré et aux ailes changeant en *vert*, s'est *aperçu* du malheur de l'hirondelle, et malgré lui, il a *laissé* tomber une larme sur sa moustache grise. Plonger à son tour dans l'eau, c'était bien froid, et le martinet est si frileux ! n'importe. il s'agissait de sauver la vie à une camarade, il n'a pas *hésité*, et, d'un *bond*, il s'est *jeté* au secours de l'hirondelle. Il l'a *saisie* par les plumes,

et il commençait déjà à l'enlever hors de l'eau, lorsque soudain ses forces l'ont *trahi* et le flot impétueux l'a *emporté*, lui aussi. Le martinet a compris aussitôt qu'il était *perdu*. Alors, sans *cris*, sans *débats*, sans effroi même, il a *tendu* son bec à l'hirondelle, et s'est *laissé* entraîner par le courant.

Une heure après, les cadavres inanimés des deux pauvres *volatiles* venaient échouer sur un banc de gravier. Les hirondelles les avaient *suivis* jusque là ; elles sont *venues* tour à tour voltiger sur le corps de *leurs amis* et ont *paru* leur adresser un adieu suprême. Après quoi, elles sont *revenues*, en chantant, à *leurs nids*.

SUPPLÉMENT.—(Participes passé *dû* et *redû*.—Verbes en *indre* et *soudre*). Je *crains* Dieu d'abord, puis celui qui ne le *crain*t pas. Quel argent vous est-il *dû* ? Chose promise, chose *due*, dit le proverbe. Je me *résous* enfin, mais le sacrifice est grand. Jules *peint* mieux qu'Adolphe. Je *restreins* mes dépenses et je paye ainsi mes dettes : imite-moi. Il *feint* d'être indisposé pour n'avoir pas à travailler. Le compte réglé, je lui ai *redû* encore trente francs. *Eteins* la chandelle. Sais-tu ce qui m'est *dû* ? Rends aux vieillards les honneurs qui leur sont *dus*. Une récompense vous est *due*. *Résous*-toi de bon cœur à ce que tu ne peux éviter. Tu t'*astreins*, ce semble, à une rude besogne.

—

Tout est bien équilibré dans la nature.

64^e DICTÉE.—Un équilibre parfait règne dans la nature ; rien n'y peut être détruit. L'insecte imperceptible a *reçu* des moyens de défense, et peut combattre ou éviter son ennemi. Le lion *caché* dans les broussailles, où il *guette* la timide gazelle, est-il mieux *partagé* que l'araignée qui tend des filets, va à la chasse et revient *chargée* de sa proie. Quels animaux échappent mieux à *leurs ennemis* que les grillons et les sauterelles qui s'élancent avec tant d'agilité ? Un *scarabée*, un hanne-

ton, sont, *eu* égard à leur grosseur, six fois plus robustes qu'un cheval, et Linné a dit que si l'éléphant était aussi fort, à proportion qu'un cerf-volant, il serait capable de déraciner les plus grands arbres et de culbuter les montagnes.

Jetons un coup d'œil sur les eaux des fleuves et de l'Océan. Là, les torpilles électriques, qui semblent faibles et *abandonnées*, sont *armées* d'une pile galvanique, et se délivrent de *leurs ennemis voraces*, en les frappant d'un coup de foudre. Ici, les légers *argonautes* élèvent *leurs coquilles élégantes* sur les ondes, et voguent par *petites flottes* dans les solitudes de l'Océan. Craignent-ils l'approche de l'orage ? ils se submergent volontairement, tombent au fond de la mer, et ne reparaisent qu'avec le beau temps.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Plus la raison *acquiert* de perfection, plus l'homme *devient* responsable de ses actions. L'air qu'on *veut* se donner ne *vaut* pas celui qu'on *peut* acquérir. J'*aperçois* un arbre et je m'*assieds* dessous. Quand tu te *résous* à mal faire, tu me *contrains* à user de rigueur envers toi. La flatterie me *déplaît*. Le bois qu'on brûle se *résout* en cendre et en fumée. Les bons ou les mauvais succès nous *enflent* ou nous *inquiètent*. L'amour-propre est comme l'instrument tranchant qui *sert* et *nuit* tout à la fois. Il ne *court* pas, aussi on l'*atteint* bientôt. Il *sort*, à peine nous a-t-il ouï. A peine *eus-je* *appris* sa déconfiture, que j'*allai* à son secours. *Parlais-je* d'argent, il me *tournait* le dos. *Chanté-je*, quand tu *écris* ? *réponds*. Il *étend* les bras, ferme les yeux et *meurt*.

Reconnaissance envers Dieu.

65^e DICTÉE.—Les hommes de génie, c'est-à-dire ceux à qui il a été *donné* de découvrir *quelques lois nouvelles* de la nature, ont tous été profondément religieux. Pascal, après avoir *connu* les sciences humaines, les crut indignes de sa pensée, et ses méditations se tour-

nèrent vers le Ciel ; Newton s'éleva à Dieu par la science des mondes ; Fénelon, par l'amour ; Bossuet, par l'étude des peuples et la contemplation de la mort. Tous, en suivant des routes si *opposées*, arrivèrent au même but, et proclamèrent cette vérité que la mission de l'homme est une mission de reconnaissance. Le soleil, malgré sa splendeur, n'a point de voix ; les étoiles sont muettes. Les mugissements de la mer, les bruits de la tempête, sont les terribles expressions d'une force sans intelligence ; les animaux *mêmes*, qui jouissent de la lumière, parcourent les prairies et les forêts sans écouter l'oiseau qui chante, sans admirer la fleur qui vient d'éclore ; *leurs cris n'apportent* aucune pensée vers le ciel ; l'homme seul anime la nature par la prière et par l'amour.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Je ne *fuis* pas, même en face d'une mort certaine. J'ai *failli* tomber. On m'a *accueilli* froidement. Ne *fais* pas à autrui ce que tu ne *voudrais* pas qu'on te *fit*. Le soleil a *lui* enfin pour nous, ainsi que tu l'avais *pré-*
dit. La servante a *trait* les vaches. Ce jardin est *clos*. Que *crois-tu* que l'on *conclue* ? Rien. Je *veux* retourner en arrière, mais je ne *puis*. Voilà un homme, qui *prévoit* le danger. *Démens* ce bruit, car il est faux. La calomnie, du reste, ne l'*atteint* pas, son âme est plus haut qu'elle. Il n'est pas de corps d'armée où une telle manœuvre ne *jetât* le désordre et ne *valût* une défaite complète. Il a *fui*, mais on l'a eu bientôt *atteint*. *Fais* qu'il obéisse ou *soustrais-le* à mes regards. *Es-tu* témoin d'une belle action ? *apprécies-en* le mérite.

—
Les oiseaux.

66^e DICTÉE.—Les oiseaux ne sont pas seulement *habitants* de l'air, ils embellissent tous les climats et tous les *sites* : il y en a de terrestres, d'aquatiques, d'aériens. Les uns sont *faits* pour la nuit, les autres pour le jour, et leur *troupe* *volage* semble s'être *partagé* la nature dont

l'homme s'est *fait* le roi. Le rossignol suit le printemps autour de la terre, les *mouettes* suivent les tempêtes autour de l'*Océan*. Ceux-ci vivent tristes et solitaires, comme l'aigle, le vautour et l'épervier ; ceux-là se réunissent en *société*, organisent des gouvernements, comme les pélicans et les hérons. Les cigognes, les grues, les flamants se forment en *phalanges guerrières*, posent des sentinelles, obéissent à des chefs, tandis que la bergeronnette mène une vite pastorale, suit le berger dans la prairie et semble garder ses troupeaux. Il est des oiseaux pour toutes les hauteurs de l'air, depuis l'aigle qui plane dans les cieux jusqu'à l'autruche qui ne se sert de ses ailes que pour courir sur la terre. La nature en a *formé* pour les eaux tranquilles et pour les eaux *agitées*, depuis le cygne qui sillonne majestueusement *leur surface* jusqu'au cincle qui plonge dans les cataractes, disparaît à travers *leurs tourbillons*, arrive au fond de l'abîme, s'y joue comme dans l'atmosphère et y trouve une proie que sa prévoyance lui a *indiquée* et que la nature a *mise* là pour lui.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Si vous *atteignez* le but le premier, vous *serez* proclamé vainqueur. Le temps a *détruit* de grands empires. Quand nous *atteignons* le but, nous avons une récompense. L'un de ces orateurs *convainc*, l'autre *persuade*. Le coquelicot *croît* dans les blés. Tu *nourris* un fol espoir. *Croît-il* qu'on lui *confiera* ce secret ? Tous les obstacles maintenant *s'aplanissent*. On *confit* ces fruits dans l'eau-de-vie. Je *joins* la douceur à la fermeté. Ils ont *enfreint* le règlement. Je *couds* des rideaux. A la récolte prochaine, je *confirai* des cerises. Je *souscris* à tout ce que vous *dites*. *Veux-tu* que j'*encoure* son ressentiment ? Il *dit*, *disparaît* et *court* encore. Je *meurs* d'impatience. Vous *croyez* peut être que je *bats* la campagne.

Les oiseaux (suite), ✓

67^e DICTÉE.—Le merle d'eau, moins audacieux, se promène au fond des rivières. Tout resplendissant d'une

bulle d'air qui l'*environne*, il apparaît comme le plongeur sous sa cloche de verre, jouit de la fraîcheur, poursuit sa chasse et revient sans être *mouillé*. C'est sur les gouffres de l'*Océan* que les oiseaux donnent des spectacles inouis : il semble que la Providence ait voulu peupler les orages. Au milieu du bouleversement des vagues, à la lueur des éclairs, on voit l'oiseau des tempêtes déployer ses ailes blanchâtres : il se glisse entre les lames de la mer, qui roule sur lui avec une épouvantable rapidité. Son abri est la vague même qui menace de l'engloutir ; il la frappe de ses pieds, l'*effleure* de ses ailes, et court dans les sillons mobiles des flots, comme l'alouette dans les sillons qu'a *tracés* la charrue. Ce que la nature a *accordé* aux solitudes de l'*Océan*, elle ne l'a point *refusé* aux solitudes de la terre. Le pélican et le chameau ont la propriété de conserver dans leur sein une onde fraîche et pure. La même puissance qui a *placé* le palmier dans les sables arides a *préparé* comme une fontaine vivante dans le sein du pélican. Ainsi, un arbre, un quadrupède et un oiseau ont été *faits* pour le désert et portent chacun une source qui semble *destinée* aux besoins du voyageur.

SUPPLÉMENT. — (Exercices d'orthographe sur certains verbes). Il me *demande* d'où je *viens*, où je *vais* et ce que je *veux*. Je lui *réponds* article par article. La vapeur a *ouvert* des voies nouvelles à l'industrie. A la nouvelle du danger, *accourt* aussitôt la garnison voisine. Il a *souffert* sans se plaindre. Il *faut* qu'il ait plus de confiance en lui-même. Les œufs sont *éclos*. Il *clôt* sa lettre et *part*. Sans notre appui, vous *mendieriez* encore des secours et vous vous *associeriez* aux proscripteurs. Nous nous *méfierions* de lui, lors même qu'il ne nous *avertirait* pas. Je *conclus* qu'il faut qu'on le *fuie*. En procédant ainsi, tu *échoueras* infailliblement. *Assieds-toi* et *réponds*. *Crois* en science ; mais *acquiers* surtout les connaissances utiles. Pourquoi n'*avoues-tu* pas que tu lui *dois* la gloire de ton plus beau poème ?

La villa Pamphili.

68^e DICTÉE.—Les pins de la villa Pamphili sont célèbres dans le monde. Tous les voyageurs les ont *admirés*, tous les narrateurs les ont *racontés*. Ils s'étalent en *triomphants panaches* dans les descriptions de Châteaubriand. Les beaux arbres ! et que leur ombre est douce ! Le casino de la villa, très simple d'apparence, contient une rare collection d'*antiques*. Plusieurs statues de la villa Pamphili seraient mieux *placées* dans les salons d'un banquier. *Quant* à la nature, elle est d'une beauté indestructible. *Quels gazons* semés de fleurs ! quelles eaux joyeuses de refléter l'azur ! quelles grandes herbes *balancées* par la gaieté sereine du vent ! En janvier, nous y avons *cueilli* des violettes. *O parfum immortel ! ô jours d'or* que l'on s'étonne d'avoir *vécu* ! Et la voûte des chênes verts ! Ces vieux troncs étendent horizontalement la *mêlée* de leurs *bras noueux* et *noirs* formant des candélabres de la plus merveilleuse fantaisie. Là-dessus se plantent des branches nouvelles, *élancées* et *lisses* comme des cierges. Le soleil éclaire cette verdure sombre et fait en plein jour une nuit étoilée.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Il n'est rien qui *sée* mieux à une jeune fille que la modestie. Nous *voyons* les effets sans que nous *voyions* les causes. Pourquoi *m'inquièterais-je* de cette affaire ? Tout présente Dieu aux hommes, et beaucoup ne le *voient* nulle part. Le premier paiement *écherra* mardi prochain. *Aie* de l'ordre, et ta fortune est à moitié faite. Dieu veut que nous *secourions* nos frères. *Viens*, nous *secouons* ensemble ce tapis. *Mets* tout de suite la main à l'œuvre. Tu *thésaurises*, n'est-ce pas ? Quand j'eus *ouï* sa voix, je me *dirigeai* vers lui. *Cours* autant que tu *pourras*, je *courrai* plus longtemps que toi. Celui qui *parcourt* beaucoup de pays, n'en *revient* guère plus instruit. Demeure à ton poste jusqu'à ce que les ennemis *fuiant*. Nous *mourons* insensiblement tous les jours. Je *mourrai*, et toi aussi. Tout ne *meurt* pas avec le corps.

Le chant du cygne.

69^e DICTÉE.—On a beaucoup écrit sur le chant du cygne, et c'est à tort qu'on a *relégué* parmi les fables tout ce que les anciens en ont dit. Souvent dans les plaines *glacées* de l'Islande, pendant les nuits obscures de l'hiver, des troupes de *cygnes* parcourent les campagnes, et les font retentir d'accents harmonieux, semblables *aux murmures* d'une lyre. L'ordre le plus parfait règne dans ce concert qu'ils semblent donner à la nature. Le plus habile commence le chant, un second le suit, puis un troisième, et enfin la troupe entière remplit le ciel de sa voix ravissante. Ils se parlent, ils se répondent, et l'air doucement *agité* retentit au loin de *leurs célestes modulations*. *Retirés* dans *leurs cabanes* couvertes de frimas, les tristes habitants de ces contrées se réveillent *au bruit* de cette harmonie aérienne; ils prêtent l'oreille et se réjouissent, car ces chants leur annoncent la fin de l'hiver; et pendant qu'ils écoutent, le vent se tait, l'orage s'enfuit et le printemps renaît.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). J'ai *atteint* ma trentième année. *Sais-tu* si notre cousin *excelle* dans cette partie? Il *fait* et néanmoins il nous *tient* toujours en haleine. Le méchant *peint* toujours la vertu sous une fâcheuse image. Vous *pliez* ces étoffes et vous les *resserrerez*. L'été *s'est enfui*. L'année a *fourni* sa course. Il ne *faudrait* pas que tu *choisisses* les arbustes trop vieux, car tu *courrais* risque de les voir dépérir bientôt. Cet auteur *s'est peint* dans ses ouvrages. Cela dit, maître loup *s'enfuit* et *court* encore. Nous *assoignons* cette société sur des bases solides. Ce billet *écherra* dans quinze jours. La modestie *sied* à tout le monde. Quel bruit *entends-tu*? il *semble* que ce *soient* les gémissements d'un mourant. Il faut que nous *continuions* ce travail. Nous *priions*, Dieu nous *exauçait*.

L

Les oiseaux voyageurs.

70^e DICTÉE.—Les poètes n'ont vu dans les oiseaux voyageurs que le désir de vivre au sein d'un printemps éternel. Ils viennent, disent ils, avec le mois des fleurs, et, paisibles habitants des bocages, ils disparaissent avec la verdure. Tel n'est pas le but de la nature, l'harmonie et la beauté *admirables* de ses œuvres. Elle fait venir tous les ans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, des armées d'*oiseaux insectivores* et *granivores*, justement à l'époque où la terre semble implorer *leurs* secours ; car, par un instinct aussi merveilleux que *leur voyage même*, si l'hiver se prolonge, les oiseaux arrivent plus tard, tandis qu'ils hâtent leur retour lorsque le printemps hâte lui-même son entrée dans les champs qu'il vient embellir. Lorsque ces oiseaux nous deviennent inutiles, par suite de cette même loi, ils passent en d'autres climats, où la nature attend d'eux les mêmes concerts et les mêmes services.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). *J'échouerais* dans mon projet, *fussé-je* dix fois plus fort et dix fois plus habile. Mon bonheur est ici ; qu'*irais-je* faire ailleurs ? Ne *trouvé-je* point dans cet ami l'homme qui *sait* comprendre les souffrances du corps et les peines de l'âme ; aussi je *veux* le garder. Le fer incandescent *est* déjà *ramolli*. Il *interrompt* son travail, et je ne *sais* pourquoi. Son malheureux frère *est* atteint d'hydrophobie. Je vous *suivrai* et *prierai* pour vous. Il *s'est enquis* de notre manière de vivre. Il *joua* si bien des coudes, qu'il *fallut*, bon gré mal gré, qu'on le *laissât* passer. Son succès l'*enorgueillit*. Je *voudrais* que tu *vinsses* tout de suite. Que tu *aies fini* ou non, *accours* à mon aide. *Teins* ces étoffes en noir. Je *mouls* du café. Je doute qu'il *croie* lui-même ce qu'il nous raconte.

Les oiseaux voyageurs (suite).

71^e DICTÉE.—Mais, tandis que ces oiseaux *fuiant* nos campagnes *désolées*, d'autres oiseaux arrivent pour

les remplacer. Nos marais, nos terres humides sont jonchés de débris et de cadavres ; une foule d'insectes et de reptiles surpris par l'hiver restent engourdis sous les feuilles desséchées des forêts ; c'est alors que les airs se remplissent de grives, de pluviers, de vanneaux, de bécasses ; que de longs triangles de grues, de cigognes, de sarcelles et de canards viennent s'abattre dans les champs inondés et couverts de frimas ; des bataillons de corbeaux se joignent à ces hordes vagabondes, et tous ensemble, ils se hâtent de nettoyer les bois, en frappant l'air de leurs clameurs.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Il faut que nous habituions nos enfants à ne rien perdre, et que nous ne gaspillions rien nous-mêmes. Je m'assiérai ou dormirai pendant que tu es-sayeras de prendre des poissons. Un tel bonheur m'écherra-t-il un jour ? Il parcourt la campagne et rôde autour des habitations. Ces voleurs fuient et recèlent dans une caverne le fruit de leurs rapines. Je vis de peu, et je ne maudis pas mon sort. J'acquiers beaucoup de relations : j'envoie un de mes employés au port, j'assieds l'autre à mon bureau, et je me meus moi-même en tous sens. Ceins tes reins et marche devant Dieu avec courage et confiance. Chaque jour tu fais un pas dans la voie qui conduit à la vertu. Si tu te conduisais, mon enfant, tu n'aurais garde de te complaire. Ce vase corrompt l'eau qu'il contient. Tu comptes sans ton hôte ; tu compteras deux fois.

L'ancienne physique.

72^e DICTÉE.—L'ancienne physique était moins la science de la nature que celle des opinions des philosophes. On n'observait pas ; mais on fabriquait des systèmes qui expliquaient tout. Thalès créait le monde avec l'eau ; un autre employait le feu ; un peu d'air suffisait à Anaximène, et Zénon se servait des quatre éléments réunis. Embarrassés pour peupler ce monde, d'autres savants venaient ensuite allumer de grands

feux souterrains, pouvant produire les métaux, les pierres, les plantes, voire même les hommes. Si des miracles aussi singuliers vous donnent *quelque confiance* aux lumières de ces physiciens, interrogez-les sur les astres qui brillent dans le ciel, et apprêtez-vous à rire de *leurs réponses* ! Le soleil, que Cassini a trouvé un million de fois plus grand que la terre, n'avait, pour Héraclite, qu'un pied de diamètre. Cet astre superbe n'est, selon Thalès et Xénophon, qu'un nuage enflammé ; selon Anaxagone et Démocrite, qu'un rocher de feu ; un autre soutenait que les étoiles sont autant de miroirs *suspendus* aux cieux, afin de nous renvoyer la lumière du soleil.

C'est seulement depuis *quelque* trois siècles que la physique est devenue une science de *faits*. Les *Galillée* et les *Torricelli*, en pesant l'air, et les *Bacon*, en indiquant presque toutes les découvertes modernes, préparèrent la *voie* que devaient suivre les *Newton* et les *Lavoisiers*.

SUPPLÉMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Les nuages *fuient* et le ciel *reprend* sa sérénité. Nous *confirons* une grande quantité de cornichons. Il faut que nous *pourvoyions* aux nécessités les plus pressantes. Il faut souffrir patiemment les maux que Dieu *envoie*. *Acquiers* des vertus et tu ne mourras pas tout entier. Je te *confie* cet enfant ; *aies-en-soin*. Ces hommes ne chantent pas, ils *braient*. Que rien ne vous *distraine* de vos occupations. Conviens que tu t'*es laissé* emporter trop loin par la colère. La persévérance *vainc* tous les obstacles. Cette fenêtre ne *clôt* pas bien. Lorsqu'il parut, j'avais *clos* à peine les yeux. Cette couleur trop voyante *messied* à votre âge. Si j'*acquérais* cette propriété, qu'en penses tu ? Quand tu l'*acquerrais*, en serais-tu plus heureux ? Nous *distribuions* les récompenses, quand monsieur le Maire arriva.

Intelligence des animaux.

73^e DICTÉE.—Ce n'est pas assez pour la Providence de donner des ruses et des armes aux animaux,

elle voulut assurer leur conservation par le sentiment le plus doux et le plus touchant de la nature : l'amour maternel. L'intelligence des animaux augmente à mesure que les espèces se rapprochent de l'homme ; mais l'amour maternel a la même force dans tous les êtres. L'aigle cruel, le vautour impitoyable sont *attachés* à leurs petits, comme la fauvette et le loriot ; l'insecte perdu dans la poussière prévoit tout pour *ses* larves insensibles, comme l'éléphant immense pour sa jeune famille. *Leur* *prévoyance* se joint à celle de la nature. Voyez cette multitude d'insectes et d'animaux qui circulent sous ses voûtes de verdure. Les uns s'établissent sur les bords des ruisseaux, les autres trouvent un monde dans *quelques brins* de gazon ; tous exercent une industrie et des talents différents : *armés* de longues tarières, de scies, de rapés, de tenailles ils animent leurs travaux par de petites symphonies,

SUPPLEMENT.—(Exercices d'orthographe sur certains verbes). Dieu *humiliera* et *détruira* l'orgueil des superbes. Je vous *absous* de votre négligence. Je *crains* de trouver mes marchandises toutes sens dessus dessous. Vous *avoueriez* vos torts, si vous aviez moins d'amour-propre. Il *pourvoit* aujourd'hui à ses besoins, demain il faudra qu'il *pourvoie* à ceux de sa sœur. Nous ne *prévoyions* pas que cela *dût* arriver ainsi.

L'homme naît, croît et meurt. Cette lettre n'est tissée que de mensonges. La lecture est un plaisir qui revient très cher aux jeunes gens qui lisent de mauvais livres. Je veux que tu vois à quels pénibles travaux nous nous livrons. Les navires *échoueront* sur la plage. Je vous *conviai* l'année dernière à cette fête et vous ne vîntes pas. Je *désirerais* vivement que tu *obtinsses* la permission demandée.

Intelligence des animaux.

74^e DICTÉE.—L'araignée-loup entoure ses œufs d'un voile de soie très délicat, et les emporte partout avec elle. La chenille hideuse que sa mère semblait avoir abandonnée, s'avance en dévorant les feuilles et les

fleurs ; mais bientôt *arrêtée* au milieu de sa course, elle s'ensevelit toute vivante. Cependant un grand mystère s'accomplit : tout à coup le tombeau se déchire, et de ses débris s'élance un papillon superbe : ses dents ont *disparu* ; la rosée et le miel *seuls* seront sa nourriture ; et, comme si la nature eût *prévu* ses nouvelles destinées, elle l'a *armé* d'une trompe qu'il plonge dans le calice des fleurs. Les animaux les plus faibles et les plus timides deviennent courageux en certaines circonstances : la poule attend hardiment l'oiseau de proie qui se précipite sur ses poussins ; la biche craintive frappe avec fureur l'ennemi qui s'approche du taillis où elle a déposé ses petits. Les sarigues ont sous le ventre une poche membraneuse où se réfugie leur famille, et *chargées* de ce précieux fardeau, elles *fui*ent au fond des fossés. Les écureuils placent *leurs nids* dans les troncs d'*arbres* chaudement *tapissés* de mousse. Les femelles des singes portent *leurs petits* dans les bras, les allaitent, les caressent, les embrassent, jouent avec eux, et les corrigent même lorsqu'elles en sont mécontentes. Enfin, les loriots s'élancent contre ceux qui enlèvent *leurs nichées*, et l'on a *vu* la mère, prise avec le nid, continuer de couvrir en cage, et mourir sur ses œufs.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). *Une* coupe de pièces de vingt francs me serait *une aide* salutaire. *Une aigle* surmontait la hampe de nos drapeaux. Je suis bien aise que vous ayez *cet automne*, *un couple* de beaux-frères. Voilà *un couple* vraiment rare. Jamais *couple* ne fut mieux assorti que ces deux nouveaux mariés. L'*amour insensé* n'est, au fond, que de l'égoïsme. Les tableaux, les médailles, les livres sont vos *amours* les plus chères. De *telles gens* sont à plaindre. Ce sont les *meilleures gens* que j'aie jamais *vus*. J'ai vu *un autre aigle* disputant une proie à celui-ci. L'*orge mondé* sert à faire des bouillies. Voilà *un horrible couple* d'assassins. Les questionneurs les plus impitoyables sont les *gens vains* et *désœuvrés*. Quel *foudre* de guerre nous est *annoncé* ! un moucheron. *Un hymne* universel monte au ciel chaque jour.

Intelligence des animaux (suite).

75^e DICTÉE.—Tant de *soins*, de *tendresse* et de *peines* sans *récompense* ; le dévouement sublime de toutes ces mères, que la crainte de la mort ne peut arrêter ; *leurs sollicitudes* si *vives* et si *constantes*, qui ne doivent être suivies d'aucun dédommagement, puisque les petits sont destinés à quitter *leurs mères*, annoncent la volonté d'un Dieu qui voulait que la même loi, qui régit tous les êtres, *servît* à les conserver.

Mais, parmi tant de *merveilles*, rien n'est plus admirable que l'industrie *déployée* par les oiseaux dans la construction de *leurs nids*. Lorsque le *zéphyr* ranime le printemps, qu'un doux soleil fait renaître le feuillage, des troupes d'oiseaux voyageurs reviennent dans nos climats et commencent à chanter. Un instinct secret les avertit de la naissance de leurs petits. Les habitations offrent ainsi bien des curiosités. Ceux qui vivent au milieu des joncs humides, garnissent le fond de *leurs nids* avec le duvet de *leur poitrine* ; d'autres, comme le martin-pêcheur, placent leurs œufs dans une espèce de terrier ; un autre roule le sien en spirale et le suspend à une branche sur une eau dormante, pour le mettre *hors* de l'atteinte des reptiles, un autre a l'adresse de coudre une feuille *détachée* de sa tige à une autre feuille *placée* à l'extrémité d'une branche, et forme ainsi une espèce de *hotte*, où il dépose sa tendre couvée.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Ma tante a, dans sa fille, une *aide assurée*, et, dans son fils, un *aide* bien peu sûr. Cet enfant criait comme un *aigle*. Un automne trop *pluvieux* est une calamité. Les *gens maniérés* sont presque toujours *froids* et *faux*. On chante encore dans nos églises plusieurs *hymnes* qui furent composées par le roi Robert. Quand on sait bien les quatre règles, disait Mirabeau, on est un *aigle* en finances. Cette infirmière est une *aide intelligente*. Nous aurons un cuisinier, un *aide* de cuisine et un marmiton. On vous confond avec une secte de *gens obscurs*. Les *vrais gens* de lettres, dit La Harpe, sont *liés* entre eux

par un commerce d'estime et de lumière. Voyez un peu *quelles gens* on vous cite ! *Quelles délives* ne fait pas goûter la vertu ! O véritable religion, tes *délices* sont goûtées de toutes les âmes pures. O foudre de mon Dieu, tu éclairais seule cette nuit profonde.

Les plantes.

76^e DICTÉE.—Ne croyez pas que le vent jette au hasard les plantes qu'il emporte sur ses ailes ; non, il s'en sert comme d'un bienfait. Dans le Nord, les arbres sont revêtus de mousse et de lichens épais et soyeux ; c'est une espèce de fourrure destinée à les préserver des atteintes des frimas. Sous la zone torride, au contraire, des lianes parfumées courent légèrement d'arbre en arbre, les couvrent de guirlandes, les protègent de leur ombre, en opposant leurs feuillages aux premières ardeurs du soleil. C'est ainsi que les bignonias enlacent leurs tiges d'un vert frais et léger jusqu'à la cime des palmiers et des acajous, et les couronnes de ses fleurs pourprées qui servent de nid à l'oiseau-mouche. Souvent des lianes sont tendues, comme des filets, d'un arbre à l'autre, et forment un dôme de fleurs où les chats-tigres, les singes et les perroquets grimpent, se balancent et courent avec agilité. D'autres plantes sont placées comme de larges éventails, et protègent de jeunes arbrisseaux. Telle est la destination des fougères arborescentes. Ces fougères, semblables à celles d'Europe, élèvent jusqu'à de grandes hauteurs leurs feuillages dentelés, et les prairies fleurissent à l'abri de ses longues avenues, qui offrent un aspect aussi extraordinaire que magnifique.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Quelle vive couleur de rose éclate sur tes joues ! Jupiter a pour attribut un aigle tenant un foudre dans ses serres. Mon voisin a récolté de très belle orge. Les orgues de Notre-Dame sont admirées. Je ne connais pas de meilleures gens, des gens plus disposés à rendre service. Savez-vous

où conduisent ces *amours insensées* ? aux petites maisons. L'*orgue* de notre cathédrale est très *estimé*. Le *Télémaque* est une *œuvre* de génie. Les *œuvres* de Racine sont toujours *estimées* et bien *vendues*. Certains *gens* d'affaires s'occupent trop des affaires d'autrui. En six jours fut *achevée* l'*œuvre* de la création. Mon cher ami, vos *périodes* sont trop *arrondies*. Toute maladie présente deux *périodes* bien *marquées*. Le premier chant de l'homme fut un *hymne* de reconnaissance. Il voulut remplacer *cet orgue* par des *orgues* telles que jamais prince n'en avait vu de *pareilles*.

Les plantes (suite).

77^e DICTÉE.—Les végétaux, il est vrai, n'ont pas la faculté de se mouvoir ; mais ils peuvent envoyer de petites colonies d'un champ à l'autre, parcourir les vallons et visiter les bocages. Les arbres des montagnes, comme les ormes, les bouleaux, les frênes, les érables, ont des semences *ailées* qui sont *emportées* par le vent. Ces forêts à *venir* traversent les airs et descendent dans les campagnes, où elles doivent un jour former des ombrages délicieux. Cependant les plantes qui fleurissent sur les bords des eaux portent des graines semblables à des coquilles, à des pirogues, à des bateaux. Le noyer, le coudrier et l'olivier, qui se sont toujours *plu* sur les rives *fleuries*, ont des fruits *façonnés* comme de petits tonneaux ; presque toutes les graines des plantes aquatiques sont semblables à de légères gondoles. Souvent on voit ces flottes charmantes, déployant *leurs voiles*, voguer sur des fleuves, s'arrêter sur des rivages étrangers, et les recouvrir de pelouses et de fleurs, au-dessus desquelles la nature prend plaisir à incliner mollement les branches d'un saule pleureur.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). *Quelque chose* qu'on lui ait *lue*, il a paru ne rien comprendre. Marie est une *enfant* sage autant que modeste. Dieu ayant créé Adam, dit : Donnons-lui une *aide*. *Quelle* *per*...

ridicules et en même temps *quelles sottes gens !* Mélanie, *cette enfant* si précoce, est une élève de Mademoiselle Augustine. *Heureux*, sont les *gens instruits* des saintes vérités de la religion ! Toutes les fièvres intermittentes ont leurs *périodes réglées*. Vos trois *pendules* maintenant sont *arrêtées* ; cela provient des *pendules* ou balanciers dont la longueur est démesurée. Son exemple sera *suivi*, vous pouvez y compter. On appelle *foudres lancés* par le pape les bulles d'excommunication. La vie de Turenne est un *hymne* à la louange de l'humanité. L'éloquence de cet orateur a *quelque chose* de sublime qui ne sera jamais trop *admiré*.

La pluie.

78^e DICTÉE.—Il ne pleut jamais en Egypte ; mais lorsque à la naissance du printemps, ce climat est déjà sous la puissance du soleil dévorant, que la terre soupire après une eau bienfaisante, que la verdure se dessèche et que les fleurs se penchent sur *leurs tiges* tout à coup il s'élève des vents qui balayent l'atmosphère et portent, pendant un mois, tous les nuages sur les montagnes de la Nubie et de l'Abyssinie ; là, ces nuées ne tombent point comme une pluie légère ; elles crèvent avec fracas et versent une énorme quantité d'eau dans les lacs et les rivières qui vont grossir le Nil. Alors ce fleuve se répand sur toutes les terres d'Egypte, tandis qu'à *quelque distance* de sa source, où ses inondations seraient inutiles, il coule tranquillement dans son lit, à travers les bois et les prairies.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi l'Egypte a été *secourue* par des moyens si extraordinaires, lorsqu'il était si simple de l'aroser comme les autres climats de l'univers ? C'est ainsi, sans doute, que nos philosophes auraient *arrangé* le monde, tant il est vrai que les pensées des hommes sont chancelantes et *leur prévoyance* incertaine.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Le terrain s'abaisse et ouvre un *abîme*. Les gens de *cet acabit*

sont baptisés par toi d'un nom trop doux. L'impiété se creuse à elle-même *un abîme* sans fond. A travers les mers, il leur envoie *une accolade fraternelle*. Elle a acheté *une agrafe* montée en diamants. Il a composé deux ou trois *acrostiches* assez bien réussis. Le restaurateur d'une nation corrompue est un architecte qui se propose de bâtir sur *une aire* encombrée de ruines. L'*aire* de l'aigle est sans cesse remplie de vivres. Son *agrafe* est retrouvée. Il préfère *une accolade* à un coup d'épée, et, certes, j'aurais fait comme lui. Je viens de lui adresser un *acrostiche*. Voyez *cette aire suspendue* sur un *abîme*. Ce sont des personnes d'un *acabit* pareil. Connaissez-vous d'autres gens de *cet acabit* ?

La pluie (suite).

79^e DICTÉE.—Comment l'homme aurait-il *prévu* que les pluies feraient élever de ces terres brûlantes une immense quantité d'exhalaisons mortelles, tandis que ces exhalaisons devraient être *englouties* et *neutralisées* par les eaux puissantes d'un grand fleuve ? Cette observation est *fondée* sur l'expérience ; car si, par une cause extraordinaire, il vient à pleuvoir sur quelques-unes des contrées de l'Egypte, les eaux font naître, à l'instant, des maladies épidémiques, des fièvres et des contagions. Au contraire la peste qui ravage quelquefois le Caire et la Basse-Egypte, disparaît aussitôt que le Nil a *commencé* à se répandre dans les terres. Les changements *opérés* dans l'air sont si rapides que la mort cesse *ses ravages* à mesure que les eaux s'élèvent et que tout rentre enfin dans l'ordre. Il fallait donc que l'Egypte *fût* sans *pluie*, et que les vents fussent *instruits* à guider les vapeurs et les nuages vers les montagnes de la Nubie et de l'Abyssinie.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). L'habitude ne se forme que par des *actes réitérés* et presque *habituels*. Dans *une alcôve* l'air se vicie promptement. Il a pris la ville sans brûler *une amorce*. Cette société offre un étrange *amalgame* de tous les rangs. Quel amal-

game faites-vous là ? Cet acte est revêtu de la forme prescrite. Connais-tu cet adage : L'homme propose et Dieu dispose ? Cet albâtre paraît inférieur à l'autre. Voilà des alvéoles bien conditionnés. Il est là, dans le réduit obscur de cette alcôve. Le roi accorda une amnistie. J'ai mis une amorce à l'hameçon. Que venez-vous de faire ? Un acte de justice. Voici un adage bien connu : L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. En certains pays, l'albâtre est formé en tuyaux cylindriques. Voyez cet alvéole où se retire l'abeille : c'est sa petite cellule. Une amnistie générale fut accordée.

L'air.

80^e DICTÉE.—Les plus brillants spectacles de la nature sont dus à l'air. C'est dans l'air que se forment les nuages ; c'est là que s'allume la foudre et que l'aurore fait son entrée triomphante. L'air est le champ des frimas ; mais il est aussi celui des rosées et de la lumière. Les pluies tombent, les rosées s'élèvent, et les fleuves sont portés à leurs sources sur les ailes des vents. Presque tout l'ordre de l'univers vient du fluide invisible qui entoure le globe et suit ses mouvements dans le ciel. Sans lui, la campagne serait triste et immobile ; il l'anime, il l'embellit et lui donne la vie ; tantôt, zéphyr léger, il joue sur le gazon, caresse les fleurs et soupire dans les bocages ; tantôt, vent impétueux, il combat dans le ciel, agite la cime des forêts, et mêle sa voix sublime au fracas de la foudre et au chant des oiseaux.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Au moyen des lettres que contiennent les mots *Révolution française*, on a fait cette anagramme : *Un Corse la finira. L'antichambre est vide et nue. L'amidon est fabriqué surtout dans cette ville. Tu commets un insigne anachronisme. Quelle apostrophe magnifique ! L'apothéose de l'homme fut abolie par la religion chrétienne. Comment trouvez-vous cette anagramme ? L'ancre est jetée : nous*

attendons le salut. Leurs *antichambres* sont aujourd'hui abandonnées. Quel *amiant* est plus estimé ? Quel pays en produit plus que la Corse ? L'*anc*re est fixée au port. Quel *anachronisme* fais-tu là ? Il ne s'attendait pas à cette apostrophe. Virgile s'est permis un *anachronisme* en supposant Enée contemporain de Didon. Sur les grands bâtiments, les *ancres* sont multipliées. On trouve l'*ambre gris* au sein des mers. A cette époque, l'*apothéose* était poussée jusqu'aux limites de l'extravagance et de la folie.

Origine du chapiteau corinthien.

81^e DICTÉE.—L'acanthé est une plante *herbacée* remarquable par la beauté de son port et par l'élégance de ses feuilles. Deux espèces d'*acanthé* croissent naturellement dans le midi de l'Europe : l'acanthé épineuse et l'acanthé molle. Cette dernière a donné naissance au chapiteau corinthien.

Vitruve raconte à ce sujet qu'une jeune fille de Corinthe étant venue à mourir, sa nourrice recueillit les objets qui avaient servi à son amusement et les mit dans une corbeille qu'elle alla placer sur sa tombe. Pour les préserver des intempéries de l'atmosphère, elle eut soin de couvrir la corbeille d'une grande toile qui en dépassait les bords. Une racine d'acanthé se trouvait par hasard dans ce lieu. Au printemps, elle poussa des feuilles qui entourèrent la corbeille, mais qui, rencontrant la toile, furent obligées de se recourber et conformèrent des enroulements plus forts aux quatre angles, ce qui déterminait quatre grandes *volutes*. Le sculpteur Callimaque ayant aperçu ce singulier jeu de la nature, s'en empara pour orner les chapiteaux d'un temple qu'il construisait à Corinthe.

Les chapiteaux du Panthéon, de la Bourse, de la Madeleine, à Paris, appartiennent à l'ordre corinthien. Dans ce dernier monument, les chapiteaux ont coûté chacun sept mille francs, savoir : pour la pierre d'un seul bloc, trois mille deux cents ; pour la taille et la sculpture, trois mille huit cents.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Ignorez-vous les *anathèmes* lancés contre lui ? C'est avec des *anchois saumurés* que l'on composait le *garum*, sauce si estimée des Grecs et des Romains. De *telles arabesques* mériteront toujours l'admiration. *Cette argile* est très ordinaire. C'est dans *cette armoire* que j'ai enfermé toutes mes hardes.

Quels anathèmes n'a pas entendus cette ville coupable ! *Quels anchois* nous apportez-vous ? Ces *arabesques* sont admirées de tous les voyageurs. L'*argile* ordinaire est vulgairement appelée terre glaise. Tous mes livres sont dans *une armoire vitrée*. Peut-on compter les *anchois* qu'il a mangés ? De *quelle argile* êtes-vous donc formé ? *Un anévrisme* a mis fin aux jours de votre oncle. *Un angle* est l'espace plus ou moins grand compris entre deux lignes qui se coupent.

Migration des oiseaux.

82^e DICTÉE.—Cette inquiétude qui agite, tourmente les oiseaux et les force de passer de *climats* en *climats* a beaucoup occupé les physiciens. Quelques-uns ont nié ces voyages, ne pouvant les expliquer ; d'autres ont avancé que les hirondelles passaient l'hiver avec les poissons, *endormies* au fond des lacs et des rivières. Tout ces systèmes sont les fruits de l'imagination, et ils ont été détruits par l'expérience ; il est peu de voyageurs qui, dans *leurs* courses lointaines, n'aient rencontré ces oiseaux au milieu des mers et dans les champs de l'étranger ; on les a observés dans les îles de la Grèce, de l'Egypte et de la Syrie. Le temps de leur départ, l'époque de leur arrivée, *varient* avec les vents. Par un phénomène inconcevable, cette époque est toujours d'accord avec la maturité de ce dont chaque espèce se nourrit. Ainsi le geai et les tourterelles arrivent en Grèce au moment où les fruits qu'ils aiment peuvent leur offrir une nourriture délicieuse ; les *pies-grièches* et les *gobe-mouches* descendent dans les îles du Levant

à l'époque où les insectes, *devenus* trop nombreux, menacent de détruire les moissons.

SUPPLÉMENT. — (Genre de certains noms). Vos arrhes *sont perdues* si vous vous désistez. Ce poison affreux a-t-il un *antidote*? Cet *antre* me parut très enfoncé. Les soucis, les souffrances, la misère : voilà *quel* est l'*apanage* de notre pauvre humanité. Le sentiment de la vertu a été mis dans le cœur de l'homme comme un *antidote* contre les poisons affreux dont il devait être dévoré. Une *artère* s'est rompue, et il est mort. Les *arrhes* ne m'ont pas encore été *données*. Toutes les nations ont conservé de *glorieux anniversaires*. Je ne sais nullement comment on sort de cet *antre*. Il a constitué une rente pour qu'on lui fit un *anniversaire*. Où se trouvent les *vrais antipodes* de Paris, si ce n'est au sud-est de la Nouvelle-Zélande? L'*apanage* assuré de la vieillesse, ce sont les maladies.

Migration des oiseaux (suite).

83^e DICTÉE. — Qui a instruit les loriots, *égarés* dans nos bois, que les figues des îles méridionales de l'Archipel allaient atteindre leur maturité? Qui leur a appris à avancer ou à retarder *leur* voyage, de manière à n'arriver qu'à l'époque juste de cette maturité? Comment devinent ils les vicissitudes de l'air, les accidents des saisons? Qui leur a appris, quand ils ont *recueilli* les moissons de la Grèce, que d'autres moissons commencent à mûrir sur les côtes de la Basse-Egypte. On les voit toujours se diriger d'île en île, de récolte en récolte; lever partout un tribut sur les travaux de l'homme, et passer leur vie avec le printemps. L'univers est leur patrie, mais l'Europe a *leur* préférence; c'est là qu'ils construisent *leurs nids*, c'est là que, pour la première fois, ils invitent *leur* jeune famille à les suivre dans *leurs* courses lointaines. Ainsi les airs ne sont pas seulement *peuplés* de volatiles, fidèles à *leurs* forêts et à *leurs* bocages; mais ils sont encore *traversés*

par des hordes vagabondes d'*oiseaux*, qui, semblables aux Arabes du désert, s'arrêtent dans les vallons, recueillent les moissons et, voyageurs insoucians, prennent *leur* volée pour chercher d'autres moissons, d'autres fleurs et d'autres bocages.

SUPPLÉMENT.— (Genre de certains noms). Est-ce donc là *cet apogée* où vous deviez parvenir ? Hâtez-vous de sortir de *cette atmosphère* de vice et de corruption. L'*avant-scène* est enfin terminée. On a arrêté les bases d'un armistice. Quel *apologue* avez-vous là ? Un *artifice infini* entre dans la formation des insectes. Savez-vous quel est l'*apogée* du soleil ? C'est le point où il est le plus éloignée de la terre. Il respire enfin loin de l'*atmosphère empoisonnée* des cachots. L'*armistice* est rompu. Quel *arrosoir* avez-vous fait réparer ? Ces deux *dindes* étaient mal préparées. Que pensez-vous de *cette avant-scène* ? Cet *apologue* est admirable. Cette machine est faite avec un *artifice* remarquable. Cet *arrosoir* est incommode. Les *dindes truffées* ont un goût exquis.



Migration des oiseaux (suite.)

84^e DICTÉE.—Cependant ces nombreuses migrations ont un but qu'il est surtout bien important de connaître. Je vais donc essayer de vous dévoiler le dessein secret de la Providence dans les migrations des oiseaux. Au retour du printemps, lorsque le soleil ranime la terre qui se couvre de *fleurs*, les insectes renaissent, les reptiles se dégourdissent, les papillons brisent *leurs* tombes et folâtrant avec le zéphyr ; une foule de rats, de mulots, de taupes, de serpents *même* sortent de terre et jouent sur l'herbe fleurie ; des chenilles, *enveloppées* de légers voiles, dévorent les feuilles et les bourgeons ; les moucherons brillent dans l'*atmosphère*, et des *scarabées* de mille couleurs, de mille formes, rampent, volent et marchent au milieu de la verdure naissante ; tous ces petits animaux semblent travailler à la destruction de la nature ; les uns, mineurs habiles, attaquent les racines des arbres, les

autres rongent et flétrissent le feuillage ; leurs nombreux bataillons ne connaissent point le repos ; armés de râpes, de scies, de tenailles, de marteaux, de dents, ils attaquent hardiment les plus grands végétaux ; le chêne immense tombera sous l'effort d'un vil insecte, et les fruits de l'automne seront dévorés par des mouches imperceptibles.

SUPPLÉMENT. — (Genre de certains noms). Les *entr'actes* sont remplis par des chants. L'*épilogue* de ce discours est mal rendu. Ceci n'est pas une raison, c'est une *échappatoire*. Arrache-moi cette *écharde*. Les *épices* nous sont venues de l'Orient. Il a composé un *épithalame* pour ce mariage. Cette *épigraphe* me paraît ridicule. Les *entr'actes* sont trop multipliés. L'*épiderme* de l'éléphant est très dur. L'une et l'autre de ces *échappatoires* ne te réussiront pas. Quels *entre-côtes* m'avez-vous envoyés ? Tout *épisode* doit être lié à l'action principale. J'essaye, mais en vain, d'arracher cette *écharde*. Les *entre-côtes* ont été remplacés par des *cervelles*. Ce n'est point un poème, c'est un *épisode*. Les *épices* trop multipliées sont nuisibles à la santé. Quelle est l'*épigraphe* mise en tête de son livre ?

Migration des oiseaux (suite).

85^e DICTÉE. — La terre restera-t-elle abandonnée et languissante ? D'où lui viendra le secours qu'elle semble désirer ? Fiez-vous à la Providence Elle va éveiller un vent léger sur les côtes de l'Asie et de l'Afrique ; elle fera souffler un doux zéphyr sur les îles enchantées de l'Océan : soudain des bataillons d'oiseaux, attentifs à ce signal mystérieux, se sont rassemblés sur les ruines de Thèbes et de Memphis, et, formés en phalanges guerrières, ou en longs triangles pour traverser plus facilement les plaines de l'air, ils se mettent en voyage. Les sables arides de l'Afrique nous envoient leurs cailles succulentes, tandis que les hirondelles, les coucous, les pies, les becfiges, les gobe-mouches.

l'alouette au joli corsage, la fauvette mignonne s'élèvent dans l'atmosphère aux accords de leur douce mélodie. Cependant le rossignol, égaré dans les bouquets de roses de l'Orient, se confie solitaire au vent qu'il reconnaît, et toutes ces légères familles traversent les mers pour venir au secours de nos climats. Bientôt la terre est délivrée des insectes qui la dévoraient.

SUPPLÉMENT.— (Genre de certains noms). Trois cuillers ont été perdues en deux jours. Son prénom était suivi d'un astérisque. Les signes qui paraissaient du côté droit étaient de mauvais augures. L'homme sans religion est un automate qui marche vers le bonheur, et se brise avant d'y arriver. Cette ébène est payée trop cher, il me semble. Quelle cuiller m'apportez-vous là ? Trouva-t-il les drachmes perdues ? Quels imperceptibles atomes sont rassemblés ici ! Le retour des cigognes est partout d'un agréable augure. Un automate de Vaucanson représentait un Faune jouant de la flûte. Dans les fouilles, on a découvert plusieurs drachmes un peu rouillées. Toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air. Quel astérisque faites-vous-là ? Sous quels auspices le placez vous ?

Les physiciens.

86^e DICTÉE.—Voyez les physiciens environnés d'une multitude d'instruments dont ils se sont servis pour peser les mondes. Voyez leurs fourneaux allumés ; l'or s'y change en une poussière fulminante qui, sans le secours du feu, s'enflamme avec un bruit horrible ; mille gaz invisibles s'en sont échappés et se sont élevés à la fois dans des globes de cristal ; l'un éteint la flamme, le gaz acide carbonique ; l'autre produit l'eau, le gaz hydrogène uni à l'oxygène ; le simple contact du troisième donne la mort, le gaz hydrogène sulfuré. Voyez les savants avec leur baguette magique diriger la foudre et lui dire : tu tomberas. Donnez moi un levier et un point d'appui, disait Archimède, et je remuerai l'univers. Donnez moi

de la matière et du mouvement, disait Descartes, et je vais faire un monde. Faut-il, à présent, que le physicien évoque les ombres, qu'il s'entoure de fantômes et de spectres, et qu'il s'élève dans les cieux avec cette pâle assemblée de morts ? Je l'ai *vu*, dans les ténèbres de la nuit, tracer en *lettres* de feu, à l'aide du phosphore, sur les ruines des vieux monuments, les arrêts terribles du destin.

SUPPLÉMENT. — (Genre de certains noms). Les *écailles* ne sont pas encore *tombées* de vos yeux, paraît-il. Cette *écarlate* est d'un rouge trop vif. Combien de *concombres* avez-vous *achetés* ? Cette *enclume* résonne depuis quatre heures du matin. La vie est une *énigme*, dont la mort donne le mot. Cette *écaille* n'est autre chose qu'une carapace de tortue. Les *cloportes* sont toujours *trouvés* dans les lieux humides. Les *concombres* ont été diversement *appréciés*. Tout maréchal-ferrant doit avoir une *enclume*. Que de *décombres* entassés en ce lieu ? Cette *églogue* est préférable à l'autre. Les *décombres* ont été *enlevés* ce matin. Le sphinx proposait une *énigme* aux passants. Les *crabes* sont *confondus* par lui avec les écrevisses ; cependant les crabes ont le corps rond et non allongé.

Les physiciens (suite).

87^e DICTÉE. — Je *pourrais* vous donner encore mille exemples de la véritable science. L'homme, sur un monde de *poussière* qui tourne et l'emporte avec rapidité, a *mesuré* l'immensité des cieux. Il vous dira la grandeur des astres, leur vitesse et leur *distance* : interrogez-le sur l'atome qui est près de lui, il gardera le silence. Mais je le vois assis dans la solitude : il joue avec des aiguilles d'acier qui s'attirent et se repoussent. Est-ce qu'il prétend encore occuper l'univers de ces jeux d'*enfants* ? Il tient la *clé* d'un nouveau monde, et rien n'aura eu tant d'influence sur le bonheur des nations que la découverte de l'aimant.

L'homme, cet être si faible, *jeté*, comme dit la Bruyère,

quelque part sur cet atome, a pu calculer la distance des astres, *peser* les soleils et *deviner* les lois du mouvement. Quelques grains de sable *vitifiés* lui font découvrir des milliers d'habitants dans une goutte d'eau, et compter des milliers de soleils dans les profondeurs des cieux. L'Océan n'a plus de *bords inconnus* pour ses navigateurs : une aiguille le guide et le voilà roi d'un nouveau monde.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Une *épithète* est un terme accessoire, qui sert à l'élégance et à l'agrément, et n'ajoute rien au sens. J'ai reçu de lui non une lettre mais une *épître*. L'*équinoxe* d'automne est *arrivé* enfin. Son mal n'est rien moins qu'un *érésipèle*. Que d'*épithètes* ridicules sont *accumulées* dans ces vers ! Comment trouvez-vous *cette épopée* ? *Quel espace* demandez-vous ? Avez-vous lu *cet évangile* ? Je viens d'acheter une *équerre*. *Cet espace* me suffit. *Cette équivoque* a fait le désespoir des plus habiles. Lisez *cette épopée* ; je n'en connais par de plus achevée. Gardez-vous bien de recommencer un autre *esclandre*. Rendez lui *cette équerre*. L'intérêt et les passions nous ont fait un *évangile* que Jésus-Christ ne connaît plus.

Le génie de l'homme.

88^e DICTÉE.—Son génie *crée* les arts mécaniques, qui servent *aux besoins* de son corps, et les sciences abstraites qui étendent son intelligence et servent *aux besoins* de son âme. Enfin, cet être si faible *s'est armé* de toutes les forces de la nature ; il a *marché* environné de sa puissance, et c'est avec des chiffres des lignes, des cercles, des triangles qu'il a *opéré* et opère tous les jours tant de prodiges. Je vous parle de *ces* merveilles, mais que de découvertes précieuses nous serons *forcés* de passer sous silence ! Que de spectacles sublimes il ne nous sera pas *donné* de contempler ! Les sciences et les arts se sont toujours *tenus* par la main : l'optique,

par exemple, nous aura conduits à la peinture, invention charmante qui reproduit les beautés de l'univers ; de la contemplation d'un ruisseau, nous nous serons élevés par degrés au spectacle imposant des fleuves qui jaillissent des montagnes, des nuages qui les apportent, et de la mer qui est leur source éternelle. Enfin, que de choses merveilleuses à dire d'une créature qui, jetée sur la terre sans vêtements, sans asile, sans soutien, a su, par la seule force de sa pensée, créer les arts et les sciences, bâtir des villes magnifiques, se couvrir de pourpre, de soie et d'or, et qui, au milieu de ces richesses et de cette pompe, élève vers Dieu une voix humble et reconnaissante !

SUPPLÉMENT. — (Genre de certains noms). Cette esquisse me paraît remarquable. Ces estampes sont grossièrement exécutées. L'héliotrope est semé ici de tous côtés, un peu trop, je crois. De telles esquisses valent de magnifiques tableaux. Quel magnifique exorde ! Ces deux hémistiches ne sont pas achevés. Il a traversé l'un et l'autre hémisphère. Quelle estime peut-on avoir pour de telles gens ? Je viens d'acheter une estampe. Tel exorde que je connais vaut tout le reste du discours. Quel émistiche est-ce donc ? Dans quel émisphère se trouve-t-il ? Il ne lui restait que votre estime, et il l'a enfin perdue.

Les pluies étranges.

89^e DICTÉE. — Les vents violents et les trombes, qui balayent la surface de la terre, emportent quelquefois, à de grandes distances, des substances diverses qu'ils abandonnent plus tard, et qui retombent ensuite, tantôt seules, tantôt avec la pluie. De là ces pluies extraordinaires de cendres, de soufre, de graines, de feuilles, de grenouilles, de crapauds, etc., qui, de loin en loin, excitent la curiosité, mais qui, autrefois, frappaient d'épouvante les populations. Les pluies de cendres sont uniquement dues à des éruptions volcaniques. Les pluies de soufre n'ont absolument rien de réel. Après de très fortes averses, on a vu quelquefois la surface de la

terre ou celle des eaux couvertes d'une poussière jaunâtre, et comme elle s'enflammait aisément, on en a conclu, à la légère, que c'était du soufre ; mais un examen attentif a fait immédiatement reconnaître qu'elle n'était autre chose que le *pollen* de certains végétaux, pollen balayé par les vents et précipité par la pluie.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Il est souvent un intervalle immense entre la gloire et le succès. Sans la science, la vie est presque une image de la mort. Ces immondices ont été enlevées. Quelle admirable nacre environne ces perles ! Salut, mânes sacrés de mes concitoyens ! Voilà une image magnifique. De quelles immondices parlez-vous ? Il franchira aisément cet intervalle. Tous ces objets sont en ivoire, et quel ivoire ! A Siam, les éléphants blancs sont considérés comme les mânes vénérés des empereurs. L'avare a une idole : l'argent. Cet isthme aura le même sort que l'isthme de Suez. Cet ivoire ressemble fort à un os ; qu'en pensez-vous ? Quel incroyable et funeste leurre est la loterie pour certaines gens ! J'ai mis en pièce cette idole.

Les pluies étranges (suite).

90^e DICTÉE.—Les pluies de feuilles d'arbres et de graines s'expliquent très facilement par l'action des vents et des trombes ; il nous suffira donc de les indiquer. Il faut en dire autant des pluies de chenilles et d'autres insectes qu'ont signalées plusieurs auteurs. Quant aux pluies de grenouilles et de crapauds, que certaines personnes regardent comme n'ayant jamais existé, des témoignages, aussi nombreux que respectables, prouvent qu'elles sont bien réelles. On conçoit, en effet, que les trombes, qui élèvent fréquemment toute l'eau des mares et des étangs, doivent, en même temps, enlever les grenouilles et les crapauds qui s'y trouvent, soit à l'état de têtard, soit à l'état parfait. (On sait que les crapauds et les grenouilles naissent avec des formes tout à fait différentes de celles qu'ils auront à l'état adulte.

Quand ils sont jeunes, ils semblent uniquement composés d'une grosse tête et d'une queue, et c'est à cette circonstance qu'ils doivent le nom de *tétards*).

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Jésus est né dans *une étable*. Cette parade est *un indice* irréfragable de sa culpabilité. *Que d'interlignes* j'ai remarqués dans cette page ! Je procède tous les jours à *cet inventaire*. Il combat *une hydre* qui renaît sans cesse. *Quels indices* avez-vous de sa culpabilité ? Je viens d'acheter *une horloge*. *Cette huile* me paraît achetée trop cher. On a étouffé *cet incendie*. Voilà *une étable* bien conditionnée. *Cette huile* est d'excellente qualité. J'ai servi de témoin à *cet hyménée*. *Cet incendie* a pris des proportions effrayantes. C'est moi qui suis chargé de régler *cette horloge*. J'ai consenti *cette hypothèque*. Pourquoi *cet interligne* ? Les *interstices* sont partout remplis d'eau.

Les Parisiens d'autrefois.

91^e DICTÉE.—On plaisantait encore, sous la Restauration, des naturels de la rue Saint-Denis, à Paris, qui pensaient que le blé fleurit sur des arbres. Ces illusions sont *devenues* rares ; cependant on me signalait, il y a peu d'années, dans la petite bourgeoisie, des gens qui n'avaient jamais franchi les barrières. Au printemps dernier, dans un jardin de Paris, un homme assez *distingué*, *frappé* de l'odeur d'une baguette d'acacia, qu'il écorchait, me demanda fort sérieusement si ce n'était pas de ce bois qu'était *tirée* la réglisse. L'avant-veille, la maîtresse de ce logis, en ordonnant à son jardinier d'habiller de vigne vierge un pan de mur trop *dénudé*, lui avait recommandé de n'en planter que de la rouge... L'an *passé*, une dame me faisait part de son intention d'acquérir un domaine où elle aurait des violettes toute l'année. Ces casaniers de Paris ancien ont *commencé* à prendre la volée ; les chemins de fer ont *rendu* les excursions si faciles et si promptes ! Il faut noter aussi que, depuis quelques saisons, la campagne a *envahi*, pimpante et parée, l'enceinte de la

grande ville : les eaux jaillissantes, les massifs d'arbres, en venant séduire les Parisiens jusqu'au cœur de leurs labyrinthes de pierres, les invitent à se hasarder dans les solitudes de la nature.

SUPPLÉMENT.—(Genre de certains noms). Entrons dans cette oasis. Il a vécu longtemps dans cet opprobre. Ne craignez rien maintenant de sa part : ses ongles sont rognés. Ne connaissez-vous pas l'orbite qu'a parcourue cette planète ? Mes omoplates se sont longtemps ressenties de tes coups. Les obsèques de sa tante sont terminées. Quelles offres a-t-on pu vous faire ? Il a les ongles crochus. Enfin, une oasis s'offre à nos regards. Vous ne pouviez accepter de telles offres. Un obélisque est un monument quadrangulaire en forme d'aiguille et ordinairement d'une seule pierre. Les vivres sont fort chers, et le vin est hors de prix.

Paris nouveau

92^e DICTÉE.—La tour Saint-Jacques, enfouie pendant trois siècles dans un dédale de ruelles immondes, projette son ombre, festonnée de branches, sur l'herbe d'un pré. On a improvisé, dans le quartier Saint-Martin, des jardins séculaires, où s'élevait jadis le donjon du Temple entouré de cloaques ; l'eau reflète les étoiles et le rossignol vient y chanter. Partout, dans la cité transfigurée et assainie, les arbres se glissent en éclaireurs, des squares coquets rompent la monotonie des quartiers neufs ou régénérés. C'est là l'œuvre la plus incontestablement belle de cette édilité hardie, qui laissera après elle des monuments uniformes et un impérissable souvenir.

Du reste, l'intelligente impulsion qui a dirigé vers la passion inoffensive des jardins, la fébrile activité du pays, procède de plus haut. Si, dans les taillis du bois de Vincennes, on a su créer des points de vue et composer des tableaux, révélés en quelque sorte à une nature impuissante, on n'a fait que suivre les leçons données au bois de Boulogne par le paysagiste qui a amoncelé

des collines, *changé* les plateaux en *vallées ombreuses*, *creusé* des grottes, *lancé* des torrents, *tracé* des rivières et *rassemblé* leurs eaux dans des lacs où sont *venus* se mirer, *étonnés* et dociles, des chênes séculaires.

SUPPLÉMENT. — (Genre de certains noms). *Quelle ouïe exercée* vous possédez ! Votre *parafe* a été *remarqué*, et il est remarquable, en effet. Les *pétales* de cette fleur sont déjà *arrachés*. On appelle *sentinelle perdue* un soldat placé dans un poste avancé et périlleux. *Telle* est son *ouïe* : votre frère entend tout ce que vous dites. Les *pédales* du piano sont *brisées*. Quoi ! tout l'*orchestre* est *plein* et les balcons aussi ! *Cet*, *ulcère* n'a pas été *soigné*. *Cette outre* est-elle enfin *remplie* ? Les deux *prémises* de ce syllogisme sont un peu *forcées*. Les *parois* de cette chambre sont *glacées*, très humides. Savez-vous *quel* est l'*organe* du beau ? c'est le goût. L'eau est sortie par *cet étroit orifice*. Les *parois* de ce vase sont grossièrement *rayées*.

Un voyage.

93^e DICTÉE. — Les grandes lignes, les fortes couleurs manquent à la Champagne ; mais les contours sinueux, les nuances légères, toutes les grâces fuyantes viennent amuser sans exalter ni accabler. Si vous entrez plus avant dans le pays, *ces* sources de *poésie* s'appauvrissent : la vigne, triste plante bossue, *tord* ses pieds entre les cailloux : les plaines *crayeuses* sous *leurs* moissons *maigres* s'étalent *bariolées* et ternes comme un manteau de roulier. Ça et là une ligne d'*arbres* marque sur la campagne la *traînée* d'un ruisseau blanchâtre. On aime pourtant le joli soleil qui luit doucement entre les ormes, le *thym* qui parfume les côtes sèches, les abeilles qui bourdonnent au-dessus du *sarrasin en fleur* : *beautés légères* qu'une race sobre et fine peut seule goûter.

SUPPLÉMENT. — (Du nombre des noms propres, des noms étrangers et des noms composés). Aujourd'hui, les *Bilboquets* sont plus assurés de faire fortune

que les *Parmentiers* et les *Papins*. Les *entresols* sont souvent malsains. De ma chambre, j'entendais vos *flicflacs* étourdissants. Laissez ici vos *havresacs*. On a vendu des *Titien* et des *Murillo*, qui ont atteint des prix fabuleux. Ces *œils-de-bœuf* sont garnis de brillants vitraux, qui ne laissent pénétrer qu'une faible lumière, chargée de mille *arcs-en-ciel*. Boileau fut ami des *Condé*, des *La Rochefoucault*, des *Lamoignon*, des *d'Aguesseau*, en un mot, de tous les personnages célèbres de son temps. Les *Néron*, les *Caligula*, les *Domitien* vécurent comme des brutes, et se firent adorer comme des dieux.

Les mystères de la nature

94^e DICTÉE.—La foudre gronde ; l'homme l'attend, la dirige, l'imite même ; mais qu'est-ce que la foudre ? Le vent souffle, sa vitesse est *mesurée* ; il a beau être invisible, ses éléments sont *trouvés* ; sa force même ne peut résister à notre génie ; il enfile nos voiles sur les abîmes de l'Océan, et cependant sa cause reste encore ignorée. Au milieu de cette foule de phénomènes, à peine *quelques conjectures* viennent-elles au secours des savants. *Eh !* comment l'esprit de l'homme devinerait-il ces mystères, lorsqu'il se perd dans les choses les plus simples ?

Science des Bonnet, des Plin, des Buffon,
 Apprends-moi par quel art un insecte admirable
 Ourdit en un moment sa toile inimitable,
 Tend des pièges adroits, se file une maison.
 Tu ne me réponds rien, pauvre science humaine !
 Un fil t'arrête, hélas ! comme le moucheron
 Du bon Jean La Fontaine.

Ne cherchons donc point à découvrir ce que la main du créateur a *caché* avec tant de *soin*, sans quoi il nous arriverait comme à ce physicien, qui ne pouvant expliquer les vents *alizés*, prétendit qu'ils étaient *produits* par l'agitation d'une plante qui *croît* en abondance sous les tropiques.

SUPPLÉMENT.—(Du nombre des noms propres, des noms étrangers et des noms composés). Les *chats-huants* sont des espèces d'oiseaux nocturnes. Les *braves* frénétiques des *dilettanti* ont salué cette cantatrice. Les *rouges gorges* semblent rechercher la compagnie de l'homme. Si le barreau a ses *L'Hôpitals*, la chaire a ses *Bossuets*. Les *perce-neige* et les *primevères* sont des plantes fort printanières. On a caché vos *havre-sacs*. Les *vers-à-soie* sont originaires de la Chine. On nomme *vers-luisants* des vers qui brillent pendant la nuit. Les *pieds-d'alouette*, les *pieds-de-poule*, les *pieds-de-griffon*, les *pieds d'oiseau*, tirent leurs noms de la disposition de leurs racines ou de leurs feuilles. On compte à peine trois *Newtons* depuis l'origine des temps historiques, tandis qu'on trouve plusieurs *Alexandres* et plusieurs *Césars*. Ces *gardes-côtes* étaient autrefois des *gagne-petit*.

Une observation.

95^e DICTÉE.—Mon père m'a souvent raconté une observation qu'il fit dans un voyage en Languedoc. La petite ville de N... s'élève au milieu d'une vallée fertile et couverte d'oliviers. Une rivière et plusieurs ruisseaux traversent cette vallée et y répandent la vie et la fraîcheur. La nature semble avoir opposé leur douce influence aux rayons du soleil, qui, trop concentrés dans cet espace étroit, menacent sans cesse d'en dévorer les moissons. Mais ce n'est point assez ; elle a placé au sommet de la montagne une grotte d'où s'échappe une brise fraîche et légère qui féconde les champs et tempère la chaleur du jour. Dans ces temps de licence qui ont été signalés par tous les genres de folie, les habitants de N... s'avisèrent de murer cette grotte ; ils prétendaient corriger la nature, et la nature les punit de leur ingratitude. Les oliviers se flétrirent et les moissons furent anéanties ; il fallut redemander à la grotte ses brises fécondes ; le mur fut donc démoli, et aussitôt la vallée se couronna de verdure et reparut dans toute sa fertilité.

SUPPLÉMENT.—(Du nombre des noms propres, des noms étrangers et des noms composés). Les *chauves-souris* sont des animaux insectivores. Les *faux-fuyants* auxquels a recours l'erreur ne servent qu'à la faire découvrir plus facilement. La famille des *Guises* fut très puissante sous les Valois. Ils ont porté des *toasts* à tout le monde. Les *lumbagos* sont des rhumatismes dans les reins. Nos aïeux portaient des *hauts-de-chrusses*. La société secrète des *carbonari* est originaire d'Italie.

Les *cheval légers* étaient les cavaliers d'un corps de troupes qui faisait partie de la maison du roi. Tous les historiens ne sont ni des *Tacites* ni des *Rollins*. Les *arrières-gardes* sont fort exposées quand les armées battent en retraite. Tous ces *lazzis* ne sont pas de mon goût.

Du rôle des vents.

96^e DICTÉE.—Les vents jouent un rôle important dans les phénomènes de l'univers. *Chargés* de s'emparer des eaux de l'Océan, de les réduire en *vapeurs*, ils traversent les cieux, *chargés* de nuées qu'ils répandent sur nos campagnes ; ils sont, pour ainsi dire, les pourvoyeurs de la nature. A peine soufflent-ils, que la terre fleurit et se couvre de moissons. Des chaleurs étouffantes menacent-elles les champs de la zone torride, aussitôt la Providence y fait souffler des brises délicieuses ; les frimas désolent-ils les champs de la Calédonie, le bruit de la tempête, le murmure de la bise dans les bruyères de la colline, consolent les bardes assis sur les tombeaux de *leurs pères*.

On ne peut trop admirer l'égalité avec laquelle le vent distribue les nuages, les rosées et les pluies. Il mesure les eaux pour chaque climat, chaque champ, chaque jardin. Une loi suprême l'instruit des lieux qui attendent son secours. Jamais il ne conduit de *nuages* sur les déserts sablonneux, il ne faut pas qu'une seule goutte de pluie soit *perdue* ; ce n'est que sur la verdure

et les fleurs que viennent tomber les douces ondées qui les fécondent.

SUPPLÉMENT.—(Du nombre des noms propres, des noms étrangers et des noms composés). Pour quelques *Marc-Aurèles*, combien d'*Héliogabales* ! Faire des *impromptus* ne prouve pas qu'on est poète. Les *lazzaroni* sont des mandiants qui pullulent à Naples. Nous devons au latin les *ave*, les *credo*, les *pater*, les *fac-simile*, les *opéras*, les *duos*, les *octavos*, les *quolibets*, etc. ; l'hébreu nous a enrichis de ses *alleluia* et de ses *hosanna* ; nous devons aux Anglais les *tilburys*, les *tunnels*, les *wagons*, les *rails*. On appelle *pies-grièches* des pies qui sont très criardes. Les rois trouvent difficilement pour ministres des *Mécènes*, des *Sullys* et des *Colberts*. Les *quiproquos* ont souvent amené des querelles. Le *porte-montres* de cet horloger est bien garni. Les *albums* que nous avons achetés ne méritent pas vos *quolibets*.

Fleuves et rivières.

97^e DICTÉE.—Il est peu d'objets dont l'étude soit plus intéressante que celle des cours d'eau. En raison des services qu'ils rendent aux hommes, les anciens avaient *cru* devoir les diviniser ; aujourd'hui même, les habitants de l'Inde ont une vénération profonde pour le Gange, dont ils regardent les eaux comme *sacrées*. C'est, en effet, aux fleuves et aux rivières que sont *dues* la vie et la fécondité des plaines et des vallées. Partout où ils coulent, les plantes sont toujours *nées*, la végétation a *prospéré* et les animaux s'y sont *établis*, sûrs d'y trouver des abris et une nourriture *suffisante*. Enfin, l'homme construit sa demeure et se sert de leurs eaux pour développer ses arts et en échanger au loin les produits. L'influence que les fleuves et les rivières ont toujours *exercée* sur les progrès de la civilisation a été *reconnue* dès les temps les plus anciens. Les grands écrivains de la Grèce et de Rome avaient déjà *observé*

combien notre pays est bien *partagé* sous ce rapport, Quelques fleuves sortent de *petites élévations situées* au milieu des plaines ; mais, le plus souvent, ils ont *leur source* dans les hautes chaînes de *montagnes* couvertes de *glaces* et de *neiges éternelles*.

SUPPLÉMENT.—(Du nombre des noms propres, des noms étrangers et des noms composés).—Les *avant-gardes* et les *arrière-gardes* ont souvent à soutenir des combats très meurtriers. Les *reines-claude* confites avec des *eaux-de-vie* choisies, sont recherchées. Dieu ne suscite des *Charlemagnes* que de mille ans en mille ans. Les *martins pêcheurs* ne sont par rares en France. Nous avons acheté deux ou trois *entrecôtes*. Ces *passespoils* me conviennent ; ils sont, je crois, de bon goût. Tous ces *faux-fuyants* étaient prévus. Ils ont acheté deux *chars-à-bancs*. Le serpent à sonnette et les *oiseaux-mouches* sont indigènes de l'Amérique. Après bien des marches et des *contremarches*, on en vint aux mains. Combien d'hommes seraient devenus des *Alexandres* si la fortune les avait favorisés ! Tous les lits avaient de magnifiques *courtepointes*.

TROISIÈME PARTIE

Dictées données aux examens.

POUR LES CERTIFICATS D'ÉTUDES PRIMAIRES, CONCOURS
CANTONAUX, VOLONTARIAT, ETC.

Le blé.

X
98^e DICTÉE.—Lorsque la terre a été bien fumée et bien remuée, on y jette des grains de blé ; ensuite on les recouvre en faisant passer sur les sillons la herse, ou en labourant de nouveau avec de petites charrues. Il se passe alors une merveille qui est l'ouvrage de Dieu tout seul ! et que les savants ne comprennent pas mieux que nous autres ignorants. Par l'effet de la chaleur et de l'humidité, ce grain, enfoui dans la terre, ne tarde pas à se gonfler et à se ramollir. A mesure qu'il se ramollit ; il se transforme en un suc qui est le lait de la jeune plante. Les pluies et le soleil du printemps la font grandir vite. A mesure que la chaleur augmente, l'herbe grandit et chaque brin produit un épi qui devient d'une belle couleur dorée. C'est ainsi que la providence de Dieu pourvoit à notre subsistance. N'y aurait-il pas de l'ingratitude à ne pas prier et remercier ce bon père qui veille sur nos moissons ? Vous avez vu, l'année dernière, comme les moissonneurs étaient joyeux, quand ils faisaient tomber les épis sous leurs faucilles.

(Certificat d'études primaires, canton d'Ouzouer-sur-Loire, Loiret).

La France.

99^e DICTÉE.—Ce vaste territoire qui s'étend des Alpes aux Pyrénées et de la Méditerranée à la mer du Nord ; ce mélange de plaines, de coteaux et de montagnes, que découpent dans tous les sens les bassins de

cinq grands fleuves, et qu'arrosent des centaines de rivières et des milliers de ruisseaux, comme les veines arrosent le corps humain ; ces immenses herbages de la côte occidentale, ces forêts séculaires des montagnes de l'Est, ces verts pâturages du Centre, ces riches vignobles de la Bourgogne et du Languedoc, ces oliviers et ces orangers de la Provence, ces moissons dorées qui flottent de tous côtés et qui portent la plus grande récolte de blé qu'il y ait au monde ; cette réunion, sous les mêmes lois, de tous les climats et de tous les peuples, ce résumé des Pays-Bas et de l'Espagne, de l'Angleterre et de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie, cet assemblage vivant de toutes les diversités, c'est notre beau et cher pays, c'est la France.

(Certificat d'études primaires, canton de Cadillac, Gironde).

La chute du Rhin à Schaffouse.

100^e DICTÉE.—Du pied même du château de Laufen part une rampe très raide et taillée dans le roc, par où l'on descend au bord du fleuve. Rien encore ne vous annonce sa présence ; seulement, aux frémissements de l'air, aux vagues secousses de la montagne ébranlée, et surtout à cette agitation intérieure qu'excite en vous l'attente d'un grand phénomène, vous pressentez quelque mouvement extraordinaire. Votre émotion redouble à chaque pas qui vous entraîne dans l'atmosphère du fleuve. Vous arrivez au dernier degré, et déjà, livré au trouble le plus violent, vous ne pouvez plus rien voir ni rien entendre : la cataracte entière est devant vous ! Un échafaudage ou balcon en bois a été suspendu contre le rocher, et au-dessus de l'endroit où la plus grande masse des eaux se précipite, on court s'y placer : heureux quand on peut s'y trouver seul pour s'abandonner sans réserve au délire des sensations tumultueuses dont on est de toutes parts assailli, comme de ces ondes mêmes, de toutes parts déchaînées autour de vous. Figurez-vous un fleuve immense qui, tout à coup tombé de soixante pieds de haut, entre d'énormes rocs fracassés, tonne,

éclate, tourbillonne avec un bruit, avec une fougue inexprimables. Mais d'abord, absorbé, comme le fleuve lui-même, dans le choc imprévu de tant d'émotions violentes, couvert, en un moment, de l'écume de mille cascades qui jaillissent contre les rochers, enveloppé dans les tourbillons du vent affreux qui s'en élève, on reste éperdu, bouleversé, anéanti ; et les exclamations mêmes, par lesquelles l'âme voudrait alléger le poids des émotions qui l'oppressent, expirent sur vos lèvres et se perdent dans l'effroyable bruit des cataractes.

(Concours départemental, Jura).

L'alouette.

101^e DICTÉE.—Le moindre rayon de lumière suffit pour lui rendre son chant. C'est la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, et porte au ciel l'hymne de joie. Sainte poésie, fraîche comme l'aube, pure et gaie comme un cœur d'enfant ! Cette voix sonore et puissante donne le signal aux laboureurs.

Aucun gosier n'est capable de lutter avec celui de l'alouette pour la richesse et la variété du chant, l'ampleur et le velouté du timbre, la tenue et la portée du son, la souplesse infatigable des cordes de la voix. L'alouette chante une heure d'affilée, sans s'interrompre d'une demi-seconde, s'élevant verticalement dans les airs jusqu'à des hauteurs de mille mètres, et courant des bordées dans les nues pour gagner plus haut, sans qu'une seule de ses notes se perde dans ce trajet immense. Quel rossignol pourrait en faire autant ?

(Certificat d'études primaires, garçons, canton d'Attigny, Ardennes).

102^e DICTÉE.—Quelle sagesse a marqué à chaque espèce d'oiseaux une manière particulière de construire

les nids où toutes les proportions fussent observées, mais en mille façons différentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme et de choisir sa maison, pour y édifier son nid, à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, et paraissant, au contraire, l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle, conservez-lui toutes ses connaissances en ne lui laissant que le bec, et voyez s'il aura la même adresse et le même succès.

(Concours cantonal, Eure-et-Loire, filles et garçons).

Nous avons besoin les uns les autres.

103^e DICTÉE.—La nature entière nous avertit de l'indispensable besoin que tous ont les uns des autres ; le précepte divin du secours mutuel, du dévouement et de l'amour nous est à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous.

Lorsque le temps est venu pour elle d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent ; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautonniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles ? pas une n'échapperait aux périls de la route ; réunies, elles résistent aux vents ; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes abritées par leurs aînées, atteignent, sous leurs garde, le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites par-dessus les mers, rêvent le nid natal et ses premières joies, ces joies mys-

térieures, ineffables, que Dieu a mises pour tous les êtres à l'entrée de la vie.

(Certificat d'études primaires, Lot.).

Les fourmis.

104^e DICTÉE.—C'est avec raison que cet insecte est cité comme un modèle d'activité et d'économie. Une fourmilière est une petite république bien organisée. La paix, l'union, la bonne intelligence, les secours mutuels, toutes les vertus morales s'y retrouvent. La plus grande police règne dans les travaux. Chacune a son emploi et ne mange que quand sa tâche est remplie. Le logement que les fourmis se construisent à l'intérieur de la terre est fait de bois, de racines et de feuilles ; l'heure du repas, comme celle des divers travaux, est fixée. Lorsqu'elles doivent prendre de la nourriture, on les voit sortir toutes ensemble et aller à la provision ; elles reviennent chargées et mangent en commun.

(Certificat d'études primaires, canton de Badonvilliers, Meurthe-et-Moselle).

La pensée de la mort.

105^e DICTÉE.—L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse ; tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité, ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit toute l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse ; nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons comme s'il devait hâter pour

nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas qu'on nous parle de personnes chères que la mort nous a ravies ; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever ; que dirai-je ? Nous craignons les récits lugubres, nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions, nous croyons voir partout des présages de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules ; nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

(Concours entre les élèves des écoles de garçons du canton de Douvaine, Haute-Savoie).

L'amour fraternel.

106^e DICTÉE.—Pour bien pratiquer envers tous les hommes cette science divine de la charité, il en faut faire l'apprentissage en famille. Quelle douceur ineffable n'y a-t-il pas dans cette pensée : « Nous sommes les enfants d'une même mère ! » Avoir trouvé, à peine venus en ce monde, les mêmes objets à vénérer et à chérir entre tous, quelle douceur encore ! Cette conformité de sang et un grand nombre d'habitudes entre frères et sœurs produisent naturellement une puissante sympathie, qui ne saurait être anéantie que par un épouvantable égoïsme.

Si vous voulez être bon frère, défendez-vous de l'égoïsme ; proposez-vous chaque jour d'être généreux dans les relations fraternelles. Que chacun de vos frères, que chacune de vos sœurs, voie que ses intérêts vous sont chers autant que les vôtres. Si l'un d'eux commet une faute, soyez indulgent pour le coupable, non pas seulement comme vous le seriez à l'égard d'un autre, mais plus encore. Réjouissez-vous de leurs vertus, imitez-les, et, à votre tour, excitez-les par votre exem

ple ; faites qu'ils aient à bénir la Providence de vous avoir pour frère.

(Concours scolaire du département de la Nièvre).

Les souvenirs de la vieillesse.

107^e DICTÉE.—Le plus doux privilège que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de ressaisir avec une extrême facilité les impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour refléter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile, les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Demain, le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau.

Ch. NODIER.

(Certificat d'études primaires, canton de Gy, Haute-Saône).

Aspect de la Gaule.

108^e DICTÉE.—Il faut se figurer la Gaule entière et toutes les contrées voisines, toute la France actuelle, la Suisse, la Belgique et les deux rives du Rhin, c'est-à-dire les contrées les plus riches et les plus populeu-

ses de l'Europe moderne, couvertes de ces forêts comme on en voit encore à peine en Amérique, et comme il n'en reste plus le moindre vestige dans l'ancien monde.

Il faut se présenter ces masses de bois, sombres, impénétrables, couvrant monts et vallées, les hauts plateaux comme les fonds marécageux ; descendant jusqu'au bord des grands fleuves et de la mer même ; creusées çà et là par des cours d'eau qui se frayent avec peine un chemin à travers les racines et les troncs renversés ; sans cesse entrecoupées par des marais et des tourbières, où s'engloutissaient les bêtes et les hommes assez mal avisés pour s'y risquer ; peuplées enfin par d'innombrables bêtes fauves, dont la féroce n'était guère habituée à reculer devant l'homme, et dont plusieurs espèces ont depuis presque complètement disparu de nos contrées.

(Certificat d'études primaires, canton de Mirebeau-sur-Bèze, Côte-d'Or).

Les insectes nuisibles.

109^e DICTÉE.—Des milliards d'insectes menacent nos récoltes.

Les uns dévorent les semences dans le sein de la terre ; les autres s'attaquent aux jeunes plantes. Ceux-ci sucent la sève, rongent l'écorce et les feuilles ; ceux-là poursuivent nos céréales jusque dans nos granges et dans nos greniers.

L'homme est impuissant contre de tels ravages ; les oiseaux seuls peuvent arrêter l'effrayante propagation des insectes nuisibles.

Ils en détruisent, pour se nourrir, un nombre prodigieux, et rendent par là d'immenses services dans nos campagnes.

Aussi, dans plusieurs communes, sous la direction de leur maître, les bons écoliers se sont réunis et forment de petites sociétés destinées à protéger ces oiseaux si utiles, que les sots et les méchants se plaisent à détruire sans raison.

Cet exemple ne saurait être trop imité, dans l'intérêt de l'humanité, comme de la culture.

(Concours cantonal, département de l'Oise).

Le pain.

110^e DICTÉE.—Il a fallu bien du temps avant que les hommes eussent l'idée d'amasser des grains de blé, de les écrasser, de les réduire en farine et de séparer le son. Cela fait, on n'avait pas encore produit le pain. On eut tout de suite l'idée d'imbiber d'eau la farine, afin d'en faire une bouillie ; car on n'eût pu la consommer en poudre ; mais c'est au hasard qu'on doit la découverte du levain. Quelque ménagère, ne voulant pas perdre la pâte qu'elle avait laissé aigrir, aura mélangé cette pâte d'un goût détestable à la pâte fraîche, et le résultat de ce mélange a produit un pain léger, savoureux et de facile digestion.

Le pain doit cette porosité qui le fait ressembler à une éponge, au gaz que développe la fermentation ; en s'échappant, ce gaz soulève la pâte et laisse des vides qui s'emplissent d'air. La levûre est la pâte qu'on a laissé aigrir, ou de la levûre de bière.

Le pain est blanc ou bis. Le pain blanc se fait avec la fleur de la farine de froment ; le pain bis, avec des farines de qualité inférieure ; le son n'en est pas extrait avec le même soin que pour la fleur de farine, c'est ce qui lui donne une couleur jaunâtre.

(Concours entre les filles âgées de moins de douze ans, Charente).

Les mésanges.

111^e DICTÉE.—Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence, parce qu'ils sont très petits ; mais ils sont en même temps vifs, agissants et courageux. On les voit sans cesse en mouvement, sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre ; ils sautent de branche en branche ; ils grimpent sur l'écorce ; ils gravissent con-

tré les murailles ; ils s'accrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent même la tête en bas, afin de pouvoir fouiller dans toutes les fentes et y chercher les vers, les insectes ou leurs œufs.

La plupart des mésanges d'Europe se trouvent dans nos climats en toute saison, mais jamais en aussi grand nombre que sur la fin de l'automne, temps où celles qui se tiennent dans les bois ou sur les montagnes, en sont chassées par le froid, les neiges, et sont forcées de venir chercher leur subsistance dans les plaines cultivées et à portée des lieux habités.

BUFFON.

(Certificat d'études primaires, Yonne).

Le papillon.

112^e DICTÉE.—« Papillon, papillon du soir, joli petit papillon aux ailes veloutées, plus léger qu'un pétale de rose, plus léger que la plume emportée par le vent, petite âme capricieuse et vagabonde, voltige à la brune, bois aux gouttes de rosée sur les feuilles, rase l'eau des étangs, frôle de l'aide le bord des toits, pose-toi sur les fleurs du jardin ou sur les murs blancs que la lune éclaire. Va, viens, libre comme l'oiseau ; erre, danse, tournoie, mais défie-toi de la chouette aux yeux brillants, de ces flammes traîtresses qui nous éclairent le soir. »

Un soir, la fenêtre était ouverte, la chandelle allumée posée sur la table. Le papillon, de dehors, l'aperçut ; il entra dans la chambre.

« Prends garde, petit téméraire, qui joues avec le danger, qui aimes tout ce qui flatte, qui voles à tout ce qui brille.

« Prends garde aussi, enfant, qui ressembles souvent au papillon. »

Il voltige autour de la chandelle, il passe et repasse, s'éloigne et revient ; puis effaré, ébloui, attiré par la flamme, il brûle le bout de son aile. Un tour, deux tours encore, et il se précipite au milieu de la flamme. On

aperçoit un petit éclat subit, un frémissement, un peu de fumée... c'est fini.

Hélas ! hélas ! pauvre petit papillon !

(Concours cantonal, Bressuire, Deux-Sèvres).

Le travail.

113^e DICTÉE.—C'est un préjugé très répandu de considérer le repos comme le plus grand bien du monde, comme le but de tous nos désirs et de tous nos efforts. Ce stupide préjugé est une trace de cette erreur commune de l'antiquité et du moyen âge, que le travail était bon pour les esclaves, et que l'homme libre devait jouir de l'oisiveté. La vérité est précisément tout le contraire. Au lieu d'être un signe de servitude, le travail est notre seul et vrai moyen d'affranchissement ; en effet, il préserve du plus rude esclavage, celui de la misère ; par conséquent le travail est la vraie source de la liberté, et l'homme mérite d'être honoré en proportion de ce qu'il travaille : un homme oisif n'est digne d'aucune considération ; c'est dans une machine un rouage inutile.

Le travail est l'emploi intelligent et utile de toutes les forces de l'esprit du corps. Travailler est la condition essentielle de la vie ; l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, et c'est à bon droit qu'il a été dit de l'homme qui ne travaille pas : « L'arbre qui ne porte point de fruits sera coupé à la racine et jeté au feu », plante stérile et parasite, dont la place pourrait être mieux remplie.

(Char nte, concours entre les garçons âgés de moins de douze ans).

Les abeilles.

114^e DICTÉE.—Le corps des abeilles se compose de trois parties : la tête, le corselet et l'abdomen.

La tête, presque triangulaire et plus ou moins com-

primée, porte deux antennes de douze ou treize articles, siège principal du toucher. C'est par cet organe que les abeilles se communiquent leurs sensations. Dès qu'elles se rencontrent, elles font jouer leurs antennes, se palpent et s'explorent mutuellement, et semblent échanger entre elles un mot d'ordre ou de ralliement ; sont-elles privées de leurs antennes, elles perdent leurs facultés instinctives, ne travaillent plus et ne peuvent même plus se diriger dans l'intérieur de leur habitation. Aux côtés de la tête sont placés deux grands yeux ovalaires, présentant chacun plus de trois mille facettes hexagonales ; le front est, en outre, pourvu de trois yeux lisses, triangulaires, qui permettent à l'abeille de distinguer les objets éloignés, tandis que les autres l'aident à voir de près : grâce à cette disposition, l'abeille se trouve à la fois presbyte et myope.

Le corselet, uni à la tête par un corps très petit, donne attache aux ailes dont chaque paire, par un mécanisme particulier, ne forme qu'une seule pièce dans l'action du vol ; il porte aussi trois paires de pattes d'inégale longueur et terminées par des griffes.

L'abdomen est suspendu au corselet. Il est cuirassé de douze lames écailleuses se recouvrant comme les tuiles d'un toit, et renferme deux estomacs placés à la suite l'un de l'autre : le premier n'est qu'un simple magasin où l'abeille dépose le miel qu'elle a butiné ; le second, ou estomac proprement dit, est le laboratoire où se fait la digestion ; il aboutit aux intestins.

(Certificat d'études primaires, canton de Chénérailles, Creuse).

Les glaciers.

115^e DICTÉE.—On appelle glaciers, dans les montagnes, de grands espaces couverts de glaces amoncelées. Ces glaciers, semblables à des mers que le froid aurait tout d'un coup saisies et immobilisées au milieu de leur plus grande agitation, sont coupés çà et là par de larges crevasses souvent très profondes,

quelquefois cachées sous la neige fraîchement tombée, et où le moindre faux pas fait glisser le voyageur.

Chaque année, dans les Alpes et les Pyrénées, des voyageurs disparaissent ainsi, et leurs corps, ensevelis sous la glace, conservés par le froid, sont parfois retrouvés dans le glacier au bout de plusieurs années.

(Certificat d'études primaires, canton de Baccarat, Meurthe-et-Moselle).

La modération.

116^e DICTÉE.—La modération est un flambeau qui éclaire ; elle est aussi une force aimable qui attire. On fuit les gens querelleurs ; on recherche, on fête les gens pacifiques, non par défaut d'énergie, mais par raison.

Les hommes modérés sont des arbitres naturels que l'opinion va chercher dans leur discrète demeure. Une discussion d'intérêt s'est engagée ; les paroles s'enveniment entre les deux adversaires ; on s'échauffe ; on est près d'en venir aux mains. Une voix prononce le nom d'un vieillard à qui l'on n'a jamais connu de querelle, et qui, du pas de sa porte, a réconcilié deux voisins. A ce nom respecté, les injures cessent ; les champions suspendent l'escarmouche ; on va chercher le sage, et on soumet la question à sa prudence. Il se recueille, il réfléchit, il prend avec calme un milieu entre les prétentions excessives et, s'il ne renvoie pas les deux adversaires contents, il réduit du moins celui qu'il condamne à ne plus se plaindre tout haut.

(Certificat d'études primaires, département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saint-Jean-d'Angély).

Le bocage vendéen.

117^e DICTÉE.—Le bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres. On y voit peu de grandes forêts, mais chaque prairie est entourée d'une haie vive qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. Ils n'ont point un tronc élevé ni de vastes

rameaux. Tous les cinq ans on en coupe les branches, et on laisse nue une tige de douze ou quinze pieds. Le terrain est fort divisé ; il est peu fertile. Souvent des champs assez étendus restent longtemps incultes.

Ils se couvrent alors d'arbustes épineux. Toutes les vallées sont couvertes de prairies. Vue d'un point élevé, la contrée paraît toute verte. Quelquefois les arbres laissent voir un toit couvert de tuiles rouges ou la pointe d'un clocher. Dans la partie du bocage qui est située en Anjou, la vue est plus riante, les cultures plus variées, les villages plus rapprochés

BARANTE.

(Composition faite à Paris et dans le département de la Seine, le 13 mars 1878, en vue de l'Exposition universelle, école de garçons, cours supérieur).

La politesse.

118^e DICTÉE.—Il faut que le monde attache une bien grande importance à la politesse, puisqu'il applique aux personnes qui en manquent un arrêt sévère et les déclare sans éducation. Une jeune fille impolie est, aux yeux de tous, une jeune fille mal élevée. C'est qu'en effet rien ne frappe plus vivement rien ne saisit d'une manière plus importune que des signes extérieurs contraires aux idées communes et aux conventions qui régissent dans la société. Manquer de politesse, c'est nous donner le droit de croire qu'on nous méprise.

Les dehors semblent devoir être en harmonie avec les sentiments mêmes. Comment croire d'abord à la bienveillance, à la douceur d'une personne qui n'a ni des manières douces ni un langage bienveillant ? On se trompe quelquefois, sans doute ; une jeune fille sans politesse peut valoir mieux qu'elle ne semble, mais on est excusable d'en douter. Les plus belles, les plus pures qualités pourraient être méconnues, importunes même si ceux qui les possèdent, confiants dans l'excellence du fond, négligent la forme. Il n'est pas permis de parler sèchement en disant des choses justes, de faire du bien avec des manières blessantes

Une jeune fille surtout qui, de bonne heure, a besoin de se concilier l'opinion, et de qui l'on attend des preuves extérieures des sentiments doux et bienveillants qu'on lui attribue, doit s'efforcer de conserver ce vernis précieux que le monde exige, et qu'il a nommé la politesse. La vraie politesse ne consiste pas simplement dans un attachement strict aux formules cérémonieuses ; elle consiste dans l'observation délicate des sentiments d'autrui, et dans les égards soigneusement accordés à ces sentiments.

(Certificat d'études primaires, écoles de filles, département de la Somme).

Nécessité de la science.

119^e DICTÉE.—Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie ; la science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume : elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement ; il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident ; et joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps, comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'a fait vivre longtemps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont agi pour lui, ou plutôt il a vécu avec eux ; il a entendu leurs leçons, il a été témoin de leurs grands exemples, plus attentif encore à exprimer leurs mœurs, qu'à admirer leurs lumières ; quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit ? quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur ?

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu. Une noble

émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire.

(Concours cantonal, section de Cagnes, arrondissement de Grasse, Alpes-maritimes.)

On doit honorer l'agriculture.

120^e DICTÉE — Avouons-le de bonne foi, le mépris que nous avons pour le travail de la campagne n'est fondé sur aucune raison solide, puisque ce travail s'accorde parfaitement avec le courage, avec toutes les vertus de la guerre et de la paix, et même avec la véritable politesse. Mais d'où vient ce mépris ? Il faut en découvrir la véritable origine. Il ne vient que de la coutume et des anciennes mœurs de notre nation. Les Francs et les autres peuples germaniques vivaient dans des pays couverts de bois, où ils n'avaient ni blé, ni vin, ni bons fruits ; ainsi il fallait vivre de chasse, comme font encore dans l'Amérique les sauvages des pays froids. Après avoir passé le Rhin et s'être établis dans de meilleures terres, ils voulurent bien profiter des commodités de l'agriculture, des arts et du commerce ; mais ils ne voulurent pas s'y appliquer ; ils laissèrent ses occupations aux Romains qu'ils s'étaient soumis, et demeurèrent dans leur ancienne ignorance. Mais, autant ils ont abaissé l'agriculture, autant ont ils relevé la chasse, dont les anciens faisaient beaucoup moins de cas. Cependant, à regarder les choses en elles-mêmes, le travail qui tend à la culture des terres et à la nourriture des animaux domestiques, vaut bien celui qui ne tend qu'à prendre des bêtes sauvages, souvent aux dépens des terres cultivées

(FLEURY, *Mœurs des Israélites*).

(Certificat d'études primaires, Académie de Besançon, canton de Fontaine).

La Providence dans la reproduction des végétaux.

121^e DICTÉE. — Tout se fait, dit-on, à propos dans les animaux ; mais tout se fait peut-être plus à propos

dans les plantes. Leurs fleurs tendres et délicates, et, durant l'hiver, enveloppées comme dans un petit cocon, se déploie dans la saison la plus longue ; les feuilles les environnent comme pour les garder ; elles se tournent en fruits dans leur saison, et ses fruits servent d'enveloppe aux grains, d'où doivent sortir de nouvelles plantes. Chaque arbre porte des semences propres à engendrer son semblable, en sorte que d'un orme il vient toujours un orme et d'un chêne toujours un chêne. La nature agit en cela comme sûre de son effet. Ces semences, tant qu'elles sont vertes et crues, demeurent attachées dans l'arbre pour prendre leur maturité ; elles se détachent d'elles-mêmes quand elles sont mûres ; elles tombent au pied de leurs arbres, et les feuilles tombent dessus. Les pluies viennent, les feuilles pourrissent et se mêlent avec la terre, qui, ramollie par les eaux, ouvre son sein aux semences que la chaleur du soleil, jointe à l'humidité, fera germer en son temps. Certains arbres, comme les ormeaux et une infinité d'autres, renferment leurs semences dans des matières légères que le vent emporte ; la race s'étend bien loin par ce moyen et peuple les montagnes voisines. Il ne faut donc plus s'étonner si tout se fait à propos dans les animaux : cela est commun à toute la nature.

BOSSUET.

(Certificat d'études primaires, canton de Rougemont).

Le petit oiseau.

122^e DICTÉE.—Voici le printemps revenu, et, avec lui, les oiseaux charmants, qui en sont les chantres et l'un des gracieux ornements. Qu'ils soient les bienvenus parmi nous et qu'ils y trouvent cette protection, depuis si longtemps réclamée en leur faveur par les plus intelligents administrateurs des œuvres de Dieu. Lorsque la Providence eut créé le petit oiseau, elle en fit présent à l'homme. C'était un ami dévoué, sûr et fidèle qu'elle lui donnait ; c'était un protecteur

de ses récoltes, un chancre pour sa solitude. Il devait l'apprécier pour les services qu'il en recevait, le protéger contre ses ennemis, l'attirer auprès de lui, pour détruire les insectes et défendre ses arbres et ses plantes contre les animaux qui les attaquent. Mais l'homme, l'être intelligent, méconnut ses vrais intérêts ; il devint le plus cruel ennemi, le plus grand destructeur de l'auxiliaire utile que Dieu lui avait donné. Il le poursuivit, lui tendit des pièges, imagina des engins nombreux pour le prendre, comme si c'eût été une bête malfaisante. L'oiseau détruit, l'insecte pullule, se répand partout, envahit nos prés, nos champs, nos bois, nos jardins, et ravage la plus grande partie de nos récoltes.

(Concours scolaires du département de l'Aisne. — Garçons et filles).

Les animaux domestiques.

123^e DICTÉE. — Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle, pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourures, dans les pays les plus éloignés du

soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leur besoin, et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés.

FÉNELON.

(Concours cantonal et départemental du département de la Creuse).

Industrie des oiseaux.

124^e DICTÉE.—Quelle sagesse a marqué à chaque espèce d'oiseau une manière particulière de construire les nids, où toutes les précautions fussent observées, mais de mille façons différentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme et de choisir sa maison pour y édifier son nid et sous ses yeux, sans crainte de l'avoir pour témoin, et paraissant, ou contraire, l'inviter à considérer son travail ?

Ce n'est point, comme les autres, avec de petites branches et du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle, conservez-lui toutes ses connaissances en ne lui laissant que le bec, et voyez s'il aura la même adresse et le même succès.

ROLLIN.

(Concours scolaires du département d'Eure-et-Loir, garçons et filles).

L'écureuil.

125^e DICTÉE.—L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné. Sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du

gland ; il est propre, vif, très alerte, très éveillé, très industriel ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos ; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque pardessus sa tête et sous laquelle il se met à l'ombre. Il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille des graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas pendant l'hiver ; il est en tout temps très éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre ou se cache à l'abri d'une branche.

Il est trop léger pour marcher ; il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

BUFFON.

(Certificat d'études primaires, concours cantonal de Saint Chély-d'Apcher, Lozère).

Le sommeil.

126^e DICTÉE. — Viens, sommeil réparateur, interrompre les travaux, fermer les paupières, suspendre les fatigues et les soucis.

Tu es un des dons faits aux hommes par Dieu. Tu parais arrêter le cours de la vie, et tu mets plus de fraîcheur dans le sang, de souplesse dans les membres,

de calme dans la pensée. Le sommeil, cependant, n'a pas des douceurs pour tous les hommes ; il faut être digne de les goûter.

Ce qu'il apporte au méchant, ce n'est pas la paix ; mais des craintes, des remords, de sombres visions.

Mais le juste repose sur le sein de Dieu, à l'ombre de ses ailes, sous le souffle pur et vivifiant de sa providence.

La paix et la sérénité de son âme se reflètent sur son visage.

Enfants, aimez Dieu et aimez-vous les uns les autres ; obéissez à vos parents ; soyez dociles aux leçons de vos maîtres : lorsque sera arrivé le moment du repos, les bénédictions des auteurs de vos jours descendront sur vous, et votre sommeil sera calme.

(Département du Jura, concours communal).

Rien ici-bas ne peut remplir le cœur de l'homme.

127^e DICTÉE.— Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie et que ce soit ici notre patrie, notre origine et la seule félicité que nous puissions nous permettre, pourquoi ne sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours dans notre cœur un fond (1) d'ennui et de tristesse ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle : sans souci et sans inquiétude, sans dégoût, dans la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? D'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela

(1) La Copie porte *fond*, mais nous pensons qu'il est aussi correct d'écrire *fonds* ; ce mot pouvant s'entendre ici de deux manières.

ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les animaux rampent dans la campagne, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux. Les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent ; seul il ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

(Certificat d'études primaires, canton du Bois-d'Oingt).

L'amour de la patrie.

128^e DICTÉE.—L'amour de la patrie est aussi énergique, aussi vivace dans le cœur de l'homme que l'amour de la famille, et tous les cœurs bien nés se sont toujours plu à les associer. Nous aimons la terre qui nous a vus naître, à laquelle se rattachent nos premières affections et nos premiers souvenirs, où nous avons été élevés, soutenus, protégés pendant notre enfance, comme nous aimons notre mère et notre nourrice. Ce n'est pas seulement à cause de nous-mêmes que nous l'aimons, mais aussi à cause de nos frères et de nos ancêtres : à cause de nos frères, parce que ce sont les descendants d'une même famille, les rejetons d'une même souche, qui forment la population d'un même pays ; à cause de nos ancêtres, parce que le nom de la patrie se confond avec leurs noms, parce que la patrie est la terre où ils sont nés, où ils ont souffert comme nous, qu'ils ont arrosée de leurs sueurs, défendue au prix de leur sang, et dans le sein de laquelle reposent leurs cendres. Héritiers de leurs idées, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs souvenirs et de leurs espérances, nous le sommes aussi des biens qu'ils nous ont légués, de la puissance qu'ils ont créée par un travail séculaire et à laquelle nous ne saurions renoncer

sans déchoir et nous trouver en quelque sorte nus et désarmés. Voilà pourquoi, quand le sol de la patrie se dérobe sous nos pieds, quand nous en avons été arrachés sans espoir de retour par une force supérieure à notre volonté, il nous semble que c'est la vie elle-même qui nous abandonne, et nous sommes prêts à nous écrier comme les filles d'Israël :

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

(Concours cantonal de Seine-et-Oise).

Faiblesse naturelle de l'homme.

129^e DICTÉE.—Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après notre naissance. Incapable de faire encore usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce ; c'est une image de misère et de douleur ; il est dans les premiers temps plus faible qu'aucun des animaux ; sa vie, incertaine et chancelante, paraît devoir finir à chaque instant ; il ne peut ni se soutenir ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister et pour annoncer par ses gémissements les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les peines.

(Concours cantonal).

Saint Louis rendant la justice.

130^e DICTÉE.—Saint Louis examinait lui-même par son équité les différends de son peuple. Il n'y avait point de barrière entre le roi et ses sujets ; on n'avait pas be-

soin d'autre crédit que celui de la justice. C'était un titre suffisant pour être introduit auprès du prince, que d'avoir besoin de sa protection. Que j'aime à me le représenter, ce bon roi, comme l'histoire le représente dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant au milieu de ses divertissements innocents, pour écouter les plaintes et recevoir les requêtes de ses sujets. Grands et petits, riches et pauvres, tous pénétraient jusqu'à lui indifféremment, dans le temps le plus agréable de sa promenade.

Il n'y avait point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation ; son tribunal le suivait partout où il allait, sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous les lambris dorés de son palais et sur son lit de justice ; sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendait, sans délai, ses jugements et ses oracles, avec autorité, avec équité, avec tendresse, roi, père et juge tout ensemble.

FLÉCHIER.

(Certificat d'études primaires, canton de Marle, Aisne).

Mort de Saint Louis.

131^e DICTÉE.—Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

On n'a vu qu'une fois et on ne verra jamais un pareil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montrait à l'horizon ; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures.

Au milieu des débris de Carthage, le champ des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisait entendre ; les soldats moribonds sortaient des hôpitaux et se traînaient à travers les ruines pour s'approcher de leur roi expirant. Louis était entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses expirantes.....

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre saint temple ; » et son âme s'envola dans le saint temple, qu'elle était digne d'habiter.

(Concours cantonal, Eure-et-Loir, garçons et filles).

Les deux nids.

132^e DICTÉE.—Sur un arbre fruitier, dont les bourgeons et les feuilles commençaient à se montrer, deux nids étaient cachés. L'un, construit par deux gentilles mésanges, était préparé à recevoir la jeune famille. L'autre était un nid d'affreuses chenilles, dont quelques-unes, au premier rayon du soleil qui venait les réchauffer, tentaient déjà des excursions sur les branches des environs ; mal leur en prenait, car les deux mésanges en faisaient aussitôt leur repas. Tout allait bien pour les oiseaux et les fruits à venir, quand deux marmots, rôdant par là, aperçurent la demeure des oiseaux. Aussitôt on complota de s'en emparer ; le plus grand grimpe, monte de branche en branche et atteint le nid dans lequel il trouve des œufs fraîchement éclos. La mère effrayée s'envole, revient tourner autour du nid ; mais, malgré ses cris, le drôle s'en empare et descend tout joyeux. Restait celui des chenilles. Se voyant délivrées de leurs ennemis, car les pauvres parents s'étaient envolés pour ne plus revenir, elles se répandirent hardiment sur l'arbre et mangèrent les jeunes pousses, si bien que l'arbre, au lieu de se couvrir de fruits, comme il l'avait promis, ne put montrer qu'un reste de feuillage amaigri, sans utilité et sans beauté.

(Certificat d'études primaires, circonscription de Varenne-sur-Allier, Allier).

Conseils.

133^e DICTÉE.—Enfants, croyez moi, travaillez et instruisez vous dans votre jeunesse, vous serez un jour

récompensés de vos efforts. L'avenir appartient à Dieu seul, et il ne me p'aît pas de l'engager par d'impuisantes promesses. Je vous le dirai cependant avec l'accent d'une conviction profonde : à celui qui n'aura pas dédaigné les conseils de notre expérience, qui aura fidèlement suivi l'école où ses parents l'ont placé, qui se sera montré docile, studieux, appliqué ; qui, après avoir quitté l'école n'aura pas jeté là ses livres, mais aura continué de s'instruire, de cultiver son esprit, d'élargir le cercle de ses connaissances, réglé d'ailleurs dans ses mœurs et dans sa vie, attaché à tous ses devoirs ; à celui-là, quelque humble que soit sa condition, quelque durs, quelque amers qu'aient été pour lui les commencements de l'existence, plein de confiance dans la justice de Dieu et dans celle des hommes, je promets, au nom de cette société, oui, je promets, non pas l'opulence, qui est le privilège de quelques-uns, mais une carrière honorée et l'aisance qui suffit au bonheur.

(Certificat d'études primaires, canton du Nouvion, Aisne).

Conseils de l'Américain Franklin.

134^e DICTÉE.—Je veux vous enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infaillible pour remplir vos bourses vides et la manière de les garder toujours pleines.

Deux simples règles bien observées en feront l'affaire.

Voici la première : que la probité et le travail soient vos compagnes assidues.

Et la seconde : dépensez un sous de moins que votre bénéfice net.

Par là, votre poche si plate commencera à s'enfler et n'aura plus à crier que son ventre est vide ; vous ne serez pas assailli par les créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, transi par l'humidité.

Hâtez vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux.

Que le travail marche avec vous dès le matin ; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées.

(Certificat d'études primaires, canton de Seurre, Côte-d'Or).

Les chevaux sauvages.

135^e DICTÉE. — La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole et qui vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme ; ils dédaignent ses soins ; ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans les prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau ; sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons ; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux, que la plupart des chevaux domestiques.

(Certificat d'études primaires à Menat, Puy-de-Dôme).

Descartes.

136^e DICTÉE. — Descartes, né en Tourraine en mil cinq cent quatre-vingt-seize, s'annonça de bonne heure comme un homme supérieur. Après avoir achevé ses classes, il servit comme volontaire au siège de La Rochelle. A vingt et un ans, il fut envoyé en Hollande. Un jour, dans une des rues de Bréda, il vit une affiche qui attirait tous les regards. C'était un problème de

géométrie qu'un individu donnait à résoudre. L'affiche était écrite en flamand, et le jeune officier ne connaissait pas cette langue ; il en demanda l'explication à un promeneur. Celui-ci, grave professeur de mathématiques, trouva plaisant de mettre une condition à la traduction du problème ; c'était que le jeune homme s'engageât à le résoudre. Descartes accepta le défi, et le lendemain le problème était résolu, au grand étonnement du mathématicien, qui en avait lui-même vainement cherché la solution.

(Concours pour l'obtention du certificat d'études primaires, Paris).

La poule.

137^e DICTÉE.— Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, ne se refroidit pas lorsque les poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ses petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse. Sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle renferme dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle, quand ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer, de toute autre poule, une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et traînantes, soit au son enroué de sa voix.

(Examen pour le certificat d'études primaires, canton de Coraus, Aveyron).

La propreté.

138^e DICTÉE.— On a dit de la propreté qu'elle est une demi-virtu. La définition est bonne ; seulement il est à regretter que cette demi-virtu ne soit pas ob-

servée. La malpropreté, on ne saurait trop le redire, engendre des maladies graves, et il serait à désirer que cette vérité fût bien comprise dans tous les ménages villageois. En Flandre, ce n'est pas seulement la maison du riche qui vous séduit par un luxe de propreté, c'est aussi la maison du pauvre. S'il n'a qu'une mauvaise mesure qui tremble sous le vent d'hiver ; s'il n'a que deux ou trois chaises dépaillées, un lit séculaire, un chétif dressoir et une table vermoulue, du moins le carrelage de cette maison est deux fois par jour lavé à grandes eaux, puis saupoudré de sable fin ou rongi avec de la brique pilée ; du moins les charpentes de ces chaises, ce lit, ce dressoir et cette table sont cirés, frottés et miroitent comme autant de glaces ; vous ne trouverez pas un clou, pas une fiche, pas une poignée de cuivre ou d'acier, pas une poêle qui ne reluise. Allez au foyer : la pelle, les pincettes sont étincelantes comme de l'acier poli.

(Certificat d'études primaires et concours cantonal, ville du Havre, Seine-Inférieure).

Les idées des petites filles et les idées des mamans.

139^e DICTÉE.—Les petites filles croient que leurs papas et leurs mamans, leurs grands-parents, leurs frères, leurs sœurs ont été placés sur la terre uniquement pour donner de jolies robes, de beaux chapeaux et de nombreux bijoux, pour leur raconter des histoires, les promener et les amuser, et que leurs volontés, leurs goûts et leurs désirs doivent servir de règle à la maison entière.

Les mamans, au contraire, trouvent que ce n'est pas du tout aux petites filles qu'appartient la première place dans la maison, qu'elles doivent apprendre à se servir elles-mêmes, faire les commissions des grandes personnes et se rendre agréables et utiles à tout le monde.

Qui a raison ? les petites filles ou les mamans ? Regardez bien attentivement au fond de vos cœurs. Quelle réponse trouvez-vous ?

(Certificat d'études primaires, canton du Château-Porcien, Ardennes, filles).

Le lion et le tigre.

140^e DICTÉE.—Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité ; tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force : le premier qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci oublie souvent qu'il est roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble être toujours altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisie et déchir une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme.

(Concours cantonal, canton de Vence, arrondissement de Grasse, Alpes-Maritimes).

Contentement passe richesse.

141^e DICTÉE.—Se contenter d'une fortune médiocre est la meilleure preuve de philosophie ; toutes les autres me semblent douteuses.

Celui qui sait vivre de peu donne seul une garantie de la probité et du courage qu'il saurait conserver dans les situations difficiles : celui-là seul a mis, autant qu'il est possible, sa vertu, son repos, son honneur à

l'abri des vicissitudes du sort et des caprices de ses semblables. Il est des instants où le désir des richesses pénètre dans la retraite du sage, non avec le périlleux et dangereux projet d'éblouir les hommes, mais avec la séduisante espérance de leur être utile. Quand l'imagination crée de riantes chimères, on pense quelquefois aux richesses ; et l'emploi qu'on en fait dans ses rêves les rend dignes d'envie.

Qu'un rêve séduisant ne nous laisse cependant, au réveil, aucun désir ambitieux. C'est dans la sphère où l'on est placé par le sort qu'il faut chercher les moyens d'être utile ; et s'il en est qui n'appartiennent qu'à l'opulence, il en est aussi que la médiocrité fait mieux découvrir. Peut-être en nous donnant des richesses ne réaliserait-on que la moitié du songe.

DROZ.

(Certificat d'études primaires, canton de Gy (Haute-Saône).

Le coucher du soleil dans les Florides.

142^e DICTÉE.—Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine ; à mesure qu'il descendait, les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau ; là, un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie, et brillait comme une escarboucle dans le feuillage sombre ; ici, la lumière divergeait entre les troncs et les branches et projetait sur les zones des colonnes croissantes et des treillages mobiles. Dans les cieux, c'étaient des nuages de toutes les couleurs, les uns fixes, imitant de gros promontoires ou de vieilles tours près d'un torrent, les autres flottant en fumées roses ou en flocons de soie blanche. Un moment suffisait pour changer la scène aérienne ; on voyait alors des gueules de four enflammées, de grands tas de braise, des rivières de louis, des paysages ardents. Les mêmes teintes se répétaient sans se confondre : le feu se détachait du feu, le jaune pâle du jaune pâle, le violet du violet ; tout était éclatant, tout était enveloppé, pénétré de lumière. A notre

droite, étaient les ruines indiennes ; à notre gauche, notre camp de chasseurs ; l'île déroulait devant nous ses paysages graves ou modelés dans les ondes.

CHATEAUBRIAND.

(Certificat d'études primaires, canton de Château-Thierry, Aisne).

Les perdrix.

143^e DICTÉE. — Les perdrix se distinguent par un bec assez fort, le corps arrondi, les jambes courtes, la tête petite, la queue courte et pendante. Ce sont des oiseaux de moyenne grosseur, qui courent plus vite qu'ils ne volent, ils s'élèvent avec effort, et font, en fendant l'air, un bruit bien connu des chasseurs. Ils nichent à terre ; leur ponte se compose de douze à vingt œufs d'un gris jaunâtre. Leur nourriture, à laquelle pourvoient le père et la mère, est composée d'abord d'œufs de fourmi ; plus tard, ils mangent comme leurs parents, des graines, du blé, des insectes. Les perdrix vivent en compagnies ou volées, dans le canton où elles sont nées, parcourant les sentiers battus, les terres labourées, les champs de chaume. Ces oiseaux, d'un naturel timide et doux, sont défiants et s'effrayent facilement. Leur chair est un gibier excellent et très recherché ; aussi les chasseurs leur font-ils une guerre acharnée.

(Certificat d'études primaires et concours cantonal, ville du Havre).

Le prix du temps.

144^e DICTÉE. — User le temps, c'est user la vie, car d'après une vieille et sage maxime, que plus d'une fois, sans doute, vous avez entendu proclamer, le temps est l'étoffe dont la vie est faite. Une chose tout aussi vraie, c'est qu'il est le trésor de l'étude, et la source de toute science. Un philosophe de l'antiquité se plaignait qu'une si longue vie ait été accordée aux corneilles qui n'en ont que faire, lorsque les hommes n'en ont reçu qu'une si courte, eux à qui la plus longue existence eût à peine

suffi pour toutes les choses qui leur sont données à apprendre. Cependant, quelque justes que fussent ses plaintes, quelques légitimes regrets que d'autres, après lui, aient fait entendre sur la brièveté de l'existence humaine, il est certain que si nous employions bien le peu de moments que la nature nous a accordés, il y aurait peu de sciences, du moins essentielles, qu'il ne nous fut donné d'acquérir. Mais de ces précieux moments, combien peu sont bien employés par la plupart des hommes, par ceux même à qui la prétendue insuffisance de la vie a arraché le plus de plaintes.

(Concours entre les élèves des écoles communales de la ville de Brest).

La ferme des Berteaux.

145^e DICTÉE.—C'était une ferme de bonne apparence. On voyait dans les écuries, par le dessus des portes, de gros chevaux de labour qui mangeaient tranquillement dans des râteliers neufs. Le long des bâtiments s'étendait un large fumier ; de la buée s'en élevait, et, parmi les poules et les dindons, picoraient dessus cinq ou six paons, luxe des basses-cours cachoises. La bergerie était longue, la grange était haute, à murs lisses comme la main. Il y avait sous le hangar deux grandes charrettes et quatre charrues, avec leurs fouets, leurs colliers, leurs équipages complets, dont les toisons de laine bleue se salissaient à la poussière fine qui tombait des greniers. La cour allait en montant, plantée d'arbres symétriquement espacés, et le bruit gai d'un troupeau d'oies retentissait près de la mare.

G. F...

(Concours cantonal, Ardennes).

Les fourmis fauves.

146^e DICTÉE.—L'habitation de ces fourmis est composée de brins de chaume, de fragments ligneux, de cailloux, de coquillages à demi-brisés, et de tous les objets d'un transport facile dont elles peuvent s'empa-

rer. Elles ramassent même, comme matériaux à bâtir, des grains de blé, d'orge et d'avoine ; ce qui a fait croire qu'elles emmagasinaient des provisions d'hiver. Leurs architectes sont fort habiles, et donnent à la cité commune la forme d'un monticule ou d'un dôme appuyé au sol, afin de faciliter l'écoulement des eaux pluviales, et de les empêcher de causer des dégâts souvent irréparables. Nos insectes sont prévoyants et veulent se mettre à l'abri des variations trop brusques de l'atmosphère. La portion la plus considérable du nid est cachée, et s'étend plus ou moins profondément sous terre. Des avenues, en forme d'entonnoirs assez irréguliers, conduisent du sommet de l'édifice dans son intérieur. Leur nombre est proportionné à la population de la colonie, et leur ouverture est plus ou moins large. Parfois une grande rue, artère centrale, traverse le monticule dans toute sa longueur. Souvent on y découvre plusieurs voies à peu près égales et autour desquelles sont placés circulairement d'étroits passages, conduisant aux différents quartiers de la cité.

(Concours entre les écoles publiques de filles et les écoles mixtes de Cambrai, Nord).

Aspect de la Méditerranée.

147^e DICTÉE.—J'avais devant moi un magnifique spectacle. Des voiles blanches venaient de tous les points de l'horizon, quelques-unes vues tout entières, d'autres vues de moitié, d'autres apparaissant à l'horizon comme des points blancs ou comme de petits nuages pâles, montant d'un ciel dans un autre. J'étais debout sur un rocher ruiné par l'eau dont la crête s'avance de plusieurs pieds dans la mer. Le bruit de la vague qui s'engouffrait sous cette roche, et qui la ronge incessamment était plein de grandeur. Il n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer, c'est ceci :

Tu n'iras pas plus loin. Rien ne donne mieux ni plus complètement la double idée de force et d'impuissance.

Ces flots infatigables qui reviennent sans cesse battre le rivage, et qui, sans cesse refoulés, sans cesse reviennent à la charge avec des efforts inégaux, comme s'ils se lassaient quelquefois, qui, à vingt pas de la rive, vous briseraient comme un verre, et qui se brisent eux-mêmes en écume à vos pieds, si vous n'allez pas vous-même plus loin qu'il ne vous est permis. Tout cela n'a été bien exprimé que par la Bible dans ce mot : *Tu n'iras pas plus loin !...* On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort que tout dans la limite qui lui a été tracée ; on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer, on ne le dit que quand on est Dieu !

NISARD.

(Certificat d'études primaires, Paris).

Nécessité de l'aumône.

148^e DICTÉE. — Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable qu'il est souvent volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

BOURDALOUE.

(Concours cantonaux, Sarthe).

L'Hôtel-Dieu.

149^e DICTÉE.—Il y a dans presque toutes les villes une maison où sont reçus, pour y être soignés, les malades pauvres. Cette maison porte le nom d'hôpital, d'un mot latin qui exprime l'idée d'asile et d'hospitalité. Elle était établie, dans l'origine, à côté des églises et des monastères, d'où le nom d'Hôtel-Dieu. Touchante application pratique de cette parole de l'Evangile : « Celui qui donnera un verre d'eau à un pauvre me le donnera à moi-même. »

L'Hôtel-Dieu le plus célèbre est celui de Paris, dont on fait remonter la fondation à l'an 651. Son principal bienfaiteur fut saint Louis, qui fonda et dota au même temps l'Hôtel-Dieu de Pontoise, celui de Vernon et celui de Compiègne.

Les militaires ont aussi des hôpitaux spécialement réservés à leur usage. Ils sont au nombre de quarante-six, dont quatre pour la marine. Paris a, de plus, l'Hôtel des Invalides. Le premier hôpital militaire a été établi par Henri IV, sous le titre de maison de charité pour les soldats estropiés. L'Hôtel des Invalides est une fondation de Louis XIV.

(Certificat d'études primaires, Paris).

L'eau.

150^e DICTÉE.—Vous êtes-vous jamais demandé d'où venait l'eau que vous buvez ? Elle a fait bien des voyages avant d'arriver dans votre verre. Tour à tour vapeur, rosée, neige, glace, nuage ou pluie.

Elle s'est élevée dans les airs, sortant du sein des mers, et ballottée par les vents, est venue au-dessus des continents. C'était par un beau jour d'été. Libre dans l'air qui lui ouvrait des abris dans ses milliers de pores, elle courait et se jouait en le traversant.

La chaleur ayant dilaté les pores de l'air, elle trou-

vait d'autant plus de place pour s'y loger ; aussi l'évaporation était elle active.

A mesure qu'elle s'élevait, la goutte trouvait plus de place. l'air étant plus léger, plus rare, les vides plus grands.

Le froid de la nuit est venu, elle a été saisie en touchant la terre, et, tantôt sur les fleurs, tantôt sur l'herbe du chemin, elle s'est déposée en gouttelettes, véritables perles de la plus belle eau. C'est la rosée.

(Certificat d'études, Ardèche).

Les conseils d'une aiguille.

151^e DICTÉE.—Marie vient d'enfiler sa première aiguille. Elle serre l'une contre l'autre ses lèvres roses, tant elle est attentive à ce nouveau travail. Tout à coup une petite voix se fait entendre ; elle parle à Marie :

« Ecoute, enfant, les conseils de ton aiguille. Je suis pour toi une nouvelle amie ; mais notre amitié doit être longue, et, pendant des années, nous ne nous quitterons plus. C'est moi qui commence à te montrer ton rôle de femme ; car du moment où tu as commencé à te servir de moi, tu as commencé en même temps à devenir utile. Je suis pour toi l'emblème du travail. Le travail, c'est la vie, c'est l'activité, c'est le bonheur. Tout travaille autour de toi. Pour me placer dans tes petites mains, des milliers d'hommes ont creusé la terre ; ils en ont extrait le métal grossier, ils l'ont fondu, purifié, et m'ont enfin produite telle que tu me vois, brillante, fine et légère. Tous ont travaillé pour toi ; selon tes forces, travaille à ton tour pour tous. Sois la gaieté de la maison, sois l'ange du foyer ; donne de la joie à ton père quand il rentre au logis, fatigué de son travail du dehors ; donne de la joie à ta mère, pour lui rendre sa tâche plus douce. »

(Certificat d'études primaires, Paris).

Utilité des oiseaux.

152^e DICTÉE.—Les oiseaux sont les meilleurs auxiliaires de l'homme dans sa lutte contre la création : les oiseaux de proie nous débarrassent de ces immondes de la mort qui, sans eux, empesteraient la terre ; les petits oiseaux nous débarrassent de cette vermine qui, sans leurs secours, rongerait toute récolte et rendrait impossible toute végétation. Dieu a donné aux oiseaux des organes, dont la puissance est hors de proportion avec leur volume, qui leur permettent de voir de loin leur proie et de la dévorer sans jamais être rassasiés. On peut dire que leur œuvre de réparation est incessante.

Quand on pense que l'hirondelle, par exemple, a besoin pour sa nourriture quotidienne d'autant d'insectes qu'il en faut pour faire un poids égal à son corps, on est émerveillé, non pas seulement qu'elle puisse les absorber, mais qu'elle puisse surtout les trouver.

Il est vrai que la plupart des oiseaux insectivores ne nous donnent pas leur secours pour rien ; il faut les payer comme on ferait d'une armée auxiliaire. Si je vous abandonne la pie, qui dévore les nids, je vous demande grâce pour le corbeau. On n'a qu'à le voir sur les terres fraîchement labourées, actif à la destruction des vers blancs, pour lui faire grâce de ses déprédations. Quant au moineau, il a des états de service si éclatants et si authentiques, que je croirais lui faire injure en plaidant sa cause. Pour les autres espèces d'insectivores, il n'y a pas de doute que leurs services nous payent amplement de leurs dégâts. Aussi faut-il les épargner et les préserver à tout prix.

(Certificat d'études primaires, Meuse).

L'éducation et l'instruction.

153^e DICTÉE.—L'éducation se compose des moyens employés pour former un cœur et un caractère : c'est elle qui fait l'homme moral. L'instruction n'est qu'une de ses

parties; elle ne se rapporte qu'à l'esprit, tandis que l'éducation comporte la direction de toutes nos facultés. Avec de l'instruction, on sait beaucoup; avec de l'éducation, on se conduit bien; c'est là qu'est l'immense différence. Rien n'est plus dangereux qu'un homme instruit, s'il est vicieux, car tous ses talents servent à ses vices. Exercer par l'instruction, l'esprit d'un homme qui peut mal employer ses connaissances, c'est lui donner la facilité de faire le mal. Cette pensée devrait préoccuper sans cesse ceux qui se chargent d'élever des enfants. Il ne suffit pas de les instruire pour les rendre capable de tenir leur place dans le monde; il faut encore qu'en développant en eux, par une bonne éducation, les sentiments généreux, on les rende dignes d'occuper cette place. Instruits, ils réussiront; bien élevés, ils seront heureux.

ED. CHARTON.

(Certificat d'études primaires, canton de Marnay, Haute-Saône).

L'oiseau des champs par excellence.

154^e DICTÉE.—L'oiseau des champs par excellence l'oiseau du laboureur, c'est l'alouette, sa compagne assidue, qu'il retrouve partout dans son sillon pénible, pour l'encourager, le soutenir, lui chanter l'espérance. Espoir, c'est la vieille devise de nos Gaulois, et c'est pour cela qu'ils avaient pris, comme oiseau national, cet humble oiseau, si pauvrement vêtu, mais si riche de cœur et de chant.

Quelle vie précaire, aventurée, au moment où elle couve! Que de soucis, d'inquiétudes! A peine une motte de gazon dérobe au chien, au milan, au faucon, le doux trésor de cette mère. Elle couve à la hâte, elle élève à la hâte sa tremblante couvée. Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin, le lièvre?

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaieté et d'oubli facile, de légèreté, si l'ont veut, et d'insouciance française: l'oiseau national, à peine hors

de danger, retrouve toute sa sérénité, son chant, son indomptable joie. Autre merveille : ses petits, sa vie précaire, ses épreuves cruelles n'endurcissent pas son cœur ; elle reste bonne autant que gaie, sociale et confiante, offrant un modèle assez rare, parmi les oiseaux, d'amour fraternel. L'alouette, comme l'hirondelle, au besoin, nourrira ses sœurs.

(Certificat d'études primaires, garçons, cantons de Monthois, Baucourt, Rumigny, Omont, Chaumont-Porcien).

L'école buissonnière.

155^e DICTÉE.—Au seizième siècle, il y eut en France des querelles et bientôt des guerres religieuses. Deux réformateurs, Luther et Calvin, se séparèrent du catholicisme et établirent la religion protestante. Un des principaux soins des réformés fut de soustraire leurs enfants à l'influence des maîtres catholiques, qui dirigeaient les écoles primaires. Ils formèrent des écoles clandestines, qui se tenaient derrière les bois, dans les champs, et se cachaient dans les buissons. Le parlement rendit un arrêt pour interdire ces écoles, qui se multiplièrent cependant, et qu'on appela par dérision écoles buissonnières.

Aujourd'hui, cette expression a changé de sens. On dit qu'un enfant fait l'école buissonnière, quand il ne va pas à l'école, et que, par paresse, il manque la classe ou bien y arrive trop tard. Les buissons ne sont plus pour rien dans l'affaire ; ce qui reste, c'est un manquement très grave au devoir d'un bon écolier.

(Certificat d'études primaires, Charente).

La taupe.

156^e DICTÉE.—Partout la taupe est haïe, traquée ; sa tête est mise à prix, et il y a une classe d'hommes qui vivent de la guerre qu'ils lui font. Est-ce justice ? Nous ne nions pas qu'il soit désagréable de voir ses plates-

bandes, hier bien unies, bouleversées aujourd'hui, hérissées de taupinières énormes, et ses jeunes salades enfouies, perdues dans ces buttes de terre. Il n'est pas impossible non plus qu'en ouvrant leurs galeries, les taupes attaquent les racines des arbres fruitiers, les coupent et qu'il en résulte quelque trouble dans leur végétation, peut-être quelques feuilles jaunies. Nous savons aussi que, dans les champs de blé, elles ne se font pas faute de jeunes tiges pour garnir leur lit, et que dans le matelas d'un seul gîte, on en a compté deux cent quatre-vingt-quatorze. On dit encore, et nous le croyons, qu'elles peuvent miner la digue d'un étang, la berge d'un canal et causer ainsi des dégâts considérables. Il est donc incontestable que le jardinier, le cultivateur, le propriétaire, ont le droit de se débarrasser des taupes qui les gênent. Nous n'avons pas la prétention de les faire absoudre par tout le monde ; mais nous oserons soutenir que dans certain cas, elles sont utiles et méritent d'être épargnées. Si les taupes fouillent la terre dans nos champs et dans nos jardins, c'est pour détruire les larves d'insectes qui ne se nourrissent que de racines, massacrent nos légumes et quelquefois déciment nos espaliers. Dans les prairies, ne redoutez pas leur présence ; contentez-vous d'étaler les taupinières ; les faucheurs n'en seront pas incommodés, et l'herbe engraisnée poussera plus drue. Mais dans les pâturages, réjouissez-vous de voir se multiplier leurs travaux ; tous ces monticules se couvriront de thym, de plantes excellentes pour les troupeaux ; les moutons y seront plus gras et plus vigoureux qu'ailleurs.

(Certificat d'études primaires, garçons).

L'oiseau.

157^e DICTÉE.—L'oiseau n'a pas été uniquement créé pour égayer de ses chants nos bois et nos prairies ; il a une mission providentielle bien autrement importante à remplir. Consommateur né de l'insecte, il est le protecteur des biens de la terre, comme celui-ci en est le rava-

geur. Par la guerre, sans trêve ni merci, qu'il lui fait, il sauve de la destruction nos plantes et nos fruits ; aussi n'est-ce pas sans raison qu'on l'a surnommé l'ange gardien de l'épi de blé, de ces beaux épis de blé qui nous donne notre pain quotidien. Mais l'oiseau ne nous délivre pas seulement des insectes, il étend encore ses services à la destruction de plusieurs espèces de petits animaux : rats, souris, mulots, contre lesquels nos efforts sont presque toujours impuissants. Sans l'oiseau, aucune agriculture, aucune végétation même ne serait possible. En détruisant les insectes, il fait un travail que des millions de mains d'hommes ne feraient pas de moitié aussi bien et aussi complètement.

(Certificat d'études primaires, filles, cantons de Rumigny, Raucourt, Monthois).

L'air.

158^e DICTÉE.—Il est indispensable de renouveler souvent l'air des chambres qu'on habite, d'autant plus souvent qu'il y aura plus de monde et de poussière ; que la chaleur y sera plus élevée par les poêles réchauds etc., ou qu'on y sera obligé d'y avoir plus de lumières, lampes ou chandelles qui, en brûlant, forment de l'acide carbonique.

Le bois, le charbon, la braise donnent lieu en brûlant à un dégagement considérable de vapeurs et de gaz, dans lesquels il y a surtout de l'acide carbonique. Si ces gaz sont repoussés en dehors en même temps que la fumée par un courant d'air vif, il n'y a point de danger à craindre ; si, au contraire, ces gaz se répandent peu à peu dans l'air et y séjournent, ils ne tardent pas à faire connaître leur présence, d'abord par des maux de tête, ensuite par une sorte d'engourdissement, enfin par un commencement d'asphyxie, bientôt suivi de la mort, si l'on reste dans cette atmosphère empoisonnée.

Ces accidents d'asphyxie et de demi-asphyxie sont très fréquents à Paris, surtout dans les cuisines trop

petites où l'on brûle du charbon de bois. Chez les blanchisseuses, ils sont plus fréquents encore et plus dangereux pendant la nuit.

(Certificat d'études primaires, garçons, cantons de Plize, Château-Porcien, Monthois).

Le Cygne.

159^e DICTÉE.—Le cygne est entièrement blanc, pèse près de dix kilogrammes et peut vivre un siècle. Les plumes recouvrent un duvet moelleux, épais et fort recherché à cause de son utilité et de son agrément. Le cygne est le plus silencieux des oiseaux. Quand il est provoqué, il ne pousse qu'un faible sifflement. Il se nourrit de pain, de plantes aquatiques, de raisins et de grains. On ne s'approche pas impunément d'un nid de cygne. On a vu de ces oiseaux tenir en respect un renard et le forcer à se retirer. Un vieux cygne a assez de force pour casser d'un coup de son aile la jambe d'un homme. Quand le danger est pressant et la résistance difficile, le cygne se sauve emportant un de ses petits sur son dos. Sur la terre, ses mouvements sont gênés ; son cou tendu lui donne un air stupide ; mais lorsqu'il glisse doucement sur l'eau, il prend mille attitudes et déploie à chaque instant de nouvelles beautés.

(Certificat d'études primaires, canton de Saint-Chély-d'Apecher, Lozère.)

La discipline.

160^e DICTÉE.—La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de tous les instants ; que les ordres soient exécutés, littéralement, sans hésitation ni murmure : l'autorité qui les donne en est responsable, et la réclamation n'est permise à l'inférieur que lorsqu'il a obéi.

Si l'intérêt du service veut que la discipline soit

ferme, il veut en même temps qu'elle soit paternelle : toute rigueur qui n'est pas déterminée par le règlement, ou que ferait prononcer un sentiment autre que celui du devoir ; tout acte, tout geste, tout propos outrageant, d'un supérieur envers son subordonné, sont sévèrement interdits. Les membres de la hiérarchie militaire, à quelque degré qu'ils soient placés, doivent traiter leurs inférieurs avec bonté, être pour eux des guides bienveillants, leur porter tout l'intérêt et avoir envers eux tous les égards dus à des hommes, dont la valeur et le dévouement procurent leur succès et préparent leur gloire.

La subordination doit avoir lieu rigoureusement de grade en grade ; l'exacte observation des règles qui la garantissent, en écartant l'arbitraire, doit maintenir chacun dans ses devoirs.

(Examen pour le volontariat, Laon, Aisne).

De l'étude de la langue française.

161^e DICTÉE.—Les Romains nous ont appris, par l'application qu'ils donnaient à l'étude de leur langue, ce que nous devrions faire pour nous instruire de la nôtre. Chez eux, les enfants, dès le berceau, étaient formés à la pureté du langage. Ce soin était regardé comme le premier et le plus essentiel après celui des mœurs. Il était particulièrement recommandé aux mères, même aux nourrices et aux domestiques. On les avertissait de veiller, autant qu'il était possible, à ce qu'il ne leur échappât jamais d'expression ou de prononciation vicieuse en présence des enfants, de peur que ces premières impressions ne devinssent en eux une seconde nature, qu'il serait presque impossible de changer dans la suite. Il s'en faut bien que nous apportions le même soin pour nous perfectionner dans la langue française. Il y a peu de personnes qui la sachent par principes : on croit que l'usage seul suffit pour s'y rendre habile. Il est rare qu'on s'applique à en approfondir le génie et à en étudier toutes les délicatesses. Souvent on ignore

jusqu'aux règles les plus communes, ce qui paraît quelquefois dans les lettres même des plus habiles gens.

ROLLIN.

(Examen des aspirants au cours normal d'institutrices de Laon, Aisne).

La cloche.

162^e DICTÉE.—C'est surtout au village, à l'habitant des campagnes, que la cloche est précieuse. Sans elle, il perdrait avec ses goûts simples et sa foi naïve, les seules jouissances véritables qu'il lui est donné de goûter, et qui peuvent adoucir les rigueurs de ses privations ; car la cloche est tout pour l'habitant des campagnes : elle est sa règle, son moniteur et son guide ; elle veille, prévoit, agit pour lui : toute la vie des champs se gouverne par elle. C'est elle qui marque la division du temps, qui règle les heures de la réflexion et du sommeil, du travail et du repos. Trois fois le jour, au lever du soleil, à son midi, à son coucher elle annonce la gloire, invite à louer le mom de Dieu, dont cet astre éclatant n'est qu'un pâle rayon. Messagère de l'aurore, elle salut le moment où l'homme se lève pour aller à son œuvre et reprendre sa tâche, et, quand la nuit est descendue avec tous ses voiles, elle sonne le couvre feu. Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur et de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse des cris de détresse pour appeler toutes les forces sur le point menacé. Dès qu'elle s'ébranle pour célébrer un deuil ou un triomphe, une même pensée occupe, un même sentiment anime, un même mouvement emporte le peuple : c'est l'étincelle électri-

que dont la commotion se fait sentir en même temps à tous les anneaux de la chaîne.

(Certificat d'études primaires, filles, canton de Saint-Etienne-de-Mont-Luc, Loire-Inférieure).

Etre utile.

163^e DICTÉE.—Oh ! la grande et la belle destinée des hommes qui peuvent se dire à leur lit de mort : ma vie n'a pas été inutile ; je n'ai pas été un oisif sur la terre. Poète, j'ai consolé les hommes par mes vers ; homme d'Etat, j'ai servi ma patrie par mes paroles et par mes actes ; soldat, je l'ai défendue par mes armes. Moins que cela, heureux celui qui peut se dire : j'ai donné à mes concitoyens un bon métier pour filer le chanvre ; je leur ai enseigné le moyen de conserver le poisson en le faisant sécher à la fumée

Il n'y a pas de petits services rendus à la cause de l'humanité. La Hollande a élevé une statue de bronze au matelot qui lui enseigna à sécher le hareng.

Bienheureux ceux qui ont été utiles à leurs semblables !

(Certificat d'études primaires, canton de Vélignes, arrondissement de Bergerac, Dordogne).

Deux causes de la perte de Rome.

164^e DICTÉE.—Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen ; chaque consul avait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait ; le nombre des troupes n'était pas excessif, on faisait attention de ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le Sénat voyait la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir. Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser, pendant

plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyen, et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leurs forces et ne purent plus obéir. Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances et à voir de plus loin la ville.

(Certificat d'études primaires, filles, concours de Menat, Puy-de-Dôme).

Les épingles.

165^e DICTÉE.—L'invention des épingles de laiton date du milieu du seizième siècle. Les premières fabriques furent établies à Paris en mil cinq cent quarante, et à Londres, trois ans après. Il est peu d'opérations plus compliquées et dont les produits soient à meilleur marché. Le fil de laiton doit être d'abord rendu net et brillant par un nettoyage au tartre ; ensuite il est tiré en fils, puis coupé en tronçons de la longueur des deux épingles bout à bout ; ces tronçons sont empointés aux deux bouts à la meule, puis coupé en deux. Chacun des morceaux est garni d'une tête formée d'un fil plat de laiton roulé. Les épingles, une fois faites, sont étamées puis polies par le vinaigre, et enfin piquées sur des papiers.

La fabrication des aiguilles, lesquelles sont en acier trempé, est pour le moins aussi compliquée. Les Anglais nous sont supérieurs dans cette industrie.

(Ville du Havre, canton du Nord, concours).

Jérusalem.

166^e DICTÉE.—Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toute part par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie.

Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups de bélier, et fortifié par des tours qui tombent, ou aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures, pareilles à des sépulcres blanchis recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Les aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles ; le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là ; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; et l'on dirait qu'ils n'ont osé rompre le silence depuis qu'ils ont entendu la voix de l'éternel.

CHATEAUBRIAND.

(Certificat d'études primaires, Cherbourg, Manche).

Origine de la houille.

167^e DICTÉE.—La houille, appelée aussi charbon de terre, parce qu'on la retire, à de grandes profondeurs, des entrailles mêmes du sol, provient de végétaux, tout comme le charbon ordinaire. Vous expliquer en détail cette curieuse origine de la houille, nous prendrait trop de temps ; je peux du moins vous en donner une idée.

Supposiez de grandes forêts bien touffues, où l'homme ne pénètre jamais pour y porter la destruction. Les arbres qui tombent de vétusté pourrissent au pied des autres, et forment une mince couche de matières à

de mi-consumées par le temps. Les générations se succèdent, et, après des siècles et des siècles, la couche de débris a acquis une épaisseur d'un mètre et plus.

Figurez-vous maintenant que des tremblements de terre bouleversent la surface du sol, soulèvent les plaines en montagnes et affaissent les montagnes en plaines basses ; figurez-vous que la mer se déplace à la suite de ces changements de niveau, et abandonne en totalité ou en partie son ancien lit, pour en prendre un nouveau ; imaginez-vous cette nouvelle mer couvrant les débris des forêts de sa vase, de ses sables, à la longue durcis et convertis en épaisses couches de roc ; supposez enfin que, par de nouvelles commotions du sol, la mer laisse à sec son lit actuel, qui devient un continent, et vous aurez tout ce qu'il faut pour comprendre la présence du charbon dans l'intérieur de la terre.

Henri FABRE, *l'industrie.*

(Certificat d'études, canton de Loriol, Drôme).

Harmonie terrestre des animaux.

168^e DICTÉE.—Les cornes des animaux, supportées par des os intérieurs, comme celles de la tête des bœufs, des chèvres, et les ergots de leurs pieds paraissent être par écailles. Celles des pieds des animaux recroissent sans cesse, quoique usées sans cesse par le frottement et comprimées par leurs poids. Dans le cheval, la corne est d'une seule pièce, circulaire par son plan, et un peu creusée en dessous, pour enfoncer moins dans le sol ; mais elle est taillée en biseau dans son bord antérieur, pour prendre un point d'appui dans les pentes des montagnes. Il est d'usage, dans presque toute l'Europe, d'en revêtir le contour intérieur d'une bande de fer demi-circulaire, attachée avec des clous à grosse tête. On prétend que cette espèce de semelle empêche la corne du cheval de s'user, et rend son pied plus sûr. Il n'est pas étonnant que dans le pays où les hommes sont chaussés, quelques animaux le soient aussi ; cependant je doute que le marcher des uns et

des autres en tire un grand avantage. On ne ferre point les chevaux à l'île de Bourbon; je les ai vus courir comme des chèvres dans les rochers dont cette île est couverte : leur corne y devient d'une dureté extrême. Les nègres, qui y vont nu-pieds comme eux, ont bien de la peine à les attraper, lorsqu'ils veulent les brider ou les seller ; cependant, ils gravissent mieux dans les montagnes qu'aucun Européen.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(Examen d'admission au cours normal d'institutrices, Rodez).

Travail et économie.

169^e DICTÉE.—Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux ? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir. Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette ; car la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer. Les commissaires et les huissiers n'y entreront pas non plus ; car le travail paye les dettes et le désespoir les augmente. Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parents vous fassent leur légataires. L'activité est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail.

Mais, indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins ; il faut voir ses affaires avec ses propres yeux et ne pas trop s'en rapporter aux autres ; il faut de plus de l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des taxes et des charges de vos maisons.

(Certificat d'études primaires, les deux sexes, Caen, Calvados).

Charmes de la vie champêtre.

170^e DICTÉE.—Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartements la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure ? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous venons de cueillir de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos aliments des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver et dans les chaleurs de l'été, dont il est si doux de se délasser ; tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyr, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine ; auprès de ma femme et de mes enfants, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si ce bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi d'un repos et l'intérêt toujours accompagné du calme !

BARTHÉLEMY.

(Certificat d'études primaires, filles, Angoulême, Barbezieux, Cognac, Chabonais, Ruffec).

171^e DICTÉE.—On remarque souvent, chez un enfant, un ouvrier, un homme d'Etat, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque ; mais qu'on appelle l'intelligence, parce que celui qui en paraît doué, saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi-mot, comprend, s'il est enfant, ce qu'on lui enseigne ; s'il est ouvrier, l'œuvre qu'on lui donne à exécuter ; s'il est homme d'Etat, les événements, leurs causes, leurs conséquences ; devine leurs caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui

s'appelle l'intelligence ; et bientôt, à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons d'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est, après tout, que l'intelligence elle-même, avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

(Volontariat d'un an).

172^e DICTÉE.—En latitude, les zones de la France se marquent aisément par leurs produits. Au nord, les grasses et basses plaines de Belgique et de la Flandre, avec leurs champs de lin et de colza, et le houblon, vigne amère du Nord. De Reims à la Moselle commence la vraie vigne et le vin ; tout esprit en Champagne, bon et chaud en Bourgogne, il se charge, s'alourdit en Languedoc pour se réveiller à Bordeaux. Le mûrier et l'olivier paraissent à Montauban ; mais ces enfants délicats du Midi risquent toujours sous le ciel inégal de la France.

En longitude, les zones ne sont pas moins marquées. Nous verrons les rapports intimes qui unissent, comme en une longue bande, les provinces frontières des Ardennes, de Lorraine, de Franche Comté et du Dauphiné. La ceinture océanique composée, d'une part, de Flandre, Picardie et Normandie, d'autre part, de Poitou et Guienne, flotterait dans son immense développement, si elle n'était serrée au milieu par ce dur nœud de la Bretagne.

MICHELET.

(Volontariat d'un an).

Les jardiniers du cœur.

173^e DICTÉE.—Que diriez-vous, mes enfants, d'un jardinier qui laisserait les chenilles et les colimaçons courir sur les fleurs et les fruits du jardin sans essayer de les en éloigner ? qui ne ferait rien pour garantir les

cerises et le raisin, les prunes et les pêches des mouches et des guêpes, et des coups de bec des pierrots ? Vous diriez : « Voilà un jardinier qui veut que nous n'ayons rien de bon à tirer du jardin. » Eh bien ! vos défauts, quand on les laisse en paix, ce sont les chenilles, les colimaçons, les mouches, les guêpes et les pierrots de votre caractère. Si on ne les chasse pas, ils y laisseront chacun leurs marques, leurs laides empreintes, leurs piqûres, leurs cicatrices, que rien ne pourra jamais faire disparaître.

Le papa et la maman qui, par faiblesse, ne font pas à tous les défauts une chasse sévère, sont, sans le savoir, de mauvais jardiniers du cœur et de l'esprit de leurs petits enfants, et bien contre leur gré, ils font l'affaire des mouches, des colimaçons, mieux que celle de leurs enfants, que pourtant ils adorent.

(Certificat d'études primaires, canton de Virieu-sur-Bourbre, Isère).

Le serpent.

174^e DICTÉE. — Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement il reparait et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche, elles changent aux divers aspects de la lumière et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction. Il sommeille des mois entiers, fréquente

les tombeaux, habite les lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué.

CHATEAUBRIAND.

(Certificat d'études, canton de Grasse, Alpes-Maritimes).

Incendie de Moscou.

175^e DICTÉE.—L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces beaux palais, que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les bébris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avons vus, la veille, tout resplendissants d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés ; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Consternés par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau ; elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible, et à faire ressortir davantage la violence des flammes ; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel.

Certificat d'études du département de l'Eure).

176^e DICTÉE.—Le Tabernacle, construit par Moïse, d'après les instructions que lui avait données le Seigneur, était une tente entourée d'un espace clos, de cent coudées de long sur cinquante de large. Cette tente, faite d'une étoffe précieuse, était posée sur un échafaudage de planches dorées et protégée contre les

injures de l'air par une double couverture, l'une tissée en poil de chèvre, l'autre faite de peaux d'animaux ; la hauteur de l'édifice était de dix coudées.

L'enceinte extérieure, fermée par des rideaux de lin attachés à des colonnes d'airain, formait, devant l'entrée de la tente, une cour qu'on appelait le parvis. C'est là que se trouvaient l'autel des holocaustes et le bassin d'airain. Sur l'autel des holocaustes, qui était en bois revêtu de lames de bronze, on immolait les animaux offerts en sacrifices. Le bassin d'airain, posé sur un piédestal de la même matière, servait aux prêtres pour les ablutions.

(Concours cantonal, département de l'Oise, canton de Compiègne).

La peste de Marseille.

177^e DICTÉE.—Au milieu de tant de défis jetés à la décence comme à la moralité publique, la toute-puissante justice de Dieu avait parlé. La peste était à Marseille. La terrible maladie s'attaquait de préférence aux hommes robustes, aux jeunes gens, aux femmes dans la fleur de l'âge ; elle dédaignait les vieillards et les malades. Personne pour soigner les mourants, personne pour enterrer les morts. Les médecins de Marseille avaient fui ou n'osaient s'approcher des agonisants qu'avec des précautions qui redoublaient la terreur. Cependant quelques jeunes médecins étrangers ranimèrent le courage de leurs confrères éperdus, et les malades ne périrent point sans secours. Autour de l'évêque, les prêtres assistés par les religieux de tous ordres, volaient de lit en lit et de tombe en tombe, sans pouvoir suffire aux devoirs de leur ministère.

L'évêque avait donné tout ce qu'il possédait : tous ceux qui le servaient étaient morts ; seul, pauvre, à pied, dès le matin, il pénétrait dans les horribles réduits de la misère, et le soir se retrouvait au milieu des places jonchées de mourants ; il consolait en ami,

exhortait en apôtre, et sur ce champ de mort, glanait des âmes abandonnées.

(Concours cantonal et certificat d'études primaires, cantons de Caudebec-en-Caux, Seine-Inférieure).

Les Alpes.

178^e DICTÉE.—Les Alpes, semblables à un nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, sont une chaîne de montagnes, qui s'étend sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône, vers Marseille, jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités, pour se confondre insensiblement avec la plaine. Au milieu de leurs membrures, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, dentelés comme les créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel. Ce sont des reflets plus ou moins chauds du soleil, sur les nappes de neige éternelle dont leurs croupes sont revêtues. Quand on les aperçoit de soixante ou quatre-vingts lieues de distance, du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le sentiment de l'infini, comme la mer ou comme le firmament. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui rien n'est haut, rien n'est vaste.

LAMARTINE.

(Certificat d'études primaires, cantons de Châtillon, Drôme).

De l'aspect de l'Allemagne.

179^e DICTÉE.—Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé ; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux, qui fait

plutôt penser au travail qu'au plaisir, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts, qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréflechies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique ; vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur.

(Certificat d'études primaires, canton d'Auxonne, Côte-d'Or).

Les chouettes.

180^e DICTÉE.—Les chouettes sont ordinairement invisibles, car même les espèces qui chassent le jour savent échapper aux regards.

Immobiles pendant le jour dans les forêts, les ruines et les rochers, les chouettes ne se mettent en chasse qu'au crépuscule et au clair de lune, et rapportent d'ordinaire leur proie à l'endroit où elles ont élu domicile. Pendant le silence des nuits, leur cri, qui inspire l'effroi, résonne au loin dans les forêts. Le plumage de la chouette est léger, élastique et assez chaud pour que ces oiseaux puissent résister aux frimas des hivers sans changer de climat. Elles ont la tête grosse et arrondie comme les chats, la face aplatie, deux gros yeux saillants et un bec crochu à demi-caché au milieu des plumes allongées qui ressemblent plutôt à des poils ;

cette face grotesque est bordée, ainsi que les oreilles, d'une collerette arrondie de plumes. C'est d'un vol léger et sans être entendues qu'elles s'approchent de leur proie. Les chouettes accumulent des provisions pour les temps de disette ; en captivité, lorsqu'elles sont rassasiées, elles savent envelopper dans la peau les restes d'un animal et les cacher.

(Certificat d'études primaires, canton de Villejuif, Seine).

L'Aube.

181^e DICTÉE.—Dans une belle nuit d'été, quand le ciel est serein, et chargé seulement de quelques vapeurs légères, propres à arrêter et refranger les rayons du soleil, lorsqu'ils traversent les extrémités de notre atmosphère, transportez-vous dans une campagne d'où l'on puisse apercevoir les premiers rayons de l'aurore. Vous verrez d'abord blanchir, à l'horizon, le lieu où elle doit paraître ; et cette espèce d'auréole lui a fait donner, à cause de sa couleur, le nom d'aube, qui veut dire blanche. Cette blancheur monte insensiblement au ciel, et se teint en jaune à quelques degrés au-dessus de l'horizon ; le jaune en s'élevant quelques degrés plus haut, passe à l'orangé, et cette nuance d'orangé s'élève au-dessus en vermillon vif qui s'étend jusqu'au zénith. De ce point, vous apercevez au ciel, derrière vous le violet à la suite du vermillon, puis l'azur, ensuite le gros bleu ou indigo ; et enfin, le noir tout à fait à l'occident.

D'après BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(Compositions annuelles données par la délégation cantonale de Ribemont, Aisne).

Les amis du cultivateur.

182^e DICTÉE.—La multitude innombrable des insectes et des rongeurs de toutes sortes cherche à détruire nos récoltes ; mais par bonheur, une armée nombreuse

aussi, aux ailes légères, aux yeux perçants, va venir au secours de l'homme.

Au moment où les hannetons se sont envolés par myriades pour déposer dans la terre les œufs d'où sortira le ver blanc, les moineaux s'élancent. Bons travailleurs, à l'ouvrage ! A grands coups de bec, ils tuent l'insecte dont la larve allait tuer le blé, et ils l'emportent dans leur nid. J'accompagne un de ses gentils travailleurs jusqu'à son nid, et je compte jusqu'à quatre cents ailes de hannetons qu'il avait rejetées par terre après avoir donné leurs corps à ses petits ? Grâce aux moineaux, les vers blancs ne dévorent pas les racines des céréales.

Ailleurs, tandis que les charançons se glissent à travers les blés pour déposer leurs œufs dans les épis, je vois un oiseau descendre du haut du ciel ; c'est le martinet ; ses yeux perçants ont aperçu les malfaisants insectes ; les coups de bec se succèdent avec rapidité et chaque coup de bec coûte l'existence à un ravageur de nos récoltes ; en un seul jour, le martinet a détruit cinq mille cinq cents insectes, dont je pourrais trouver les débris dans son estomac.

(Certificat d'études primaires, canton de Saint-Chély-d'Apches, Lozère).

Les travaux de l'abeille.

183^e DICTÉE.—Au lieu de se contenter de sucer le miel, qui se conserve mieux dans le petit tuyau d'où sortent les fleurs que partout ailleurs, et de s'en servir jour à jour, l'abeille en fait provision pour toute l'année et principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets, dont ses jambes sont garnies, de tout ce qu'elle peut emporter, mais en évitant d'engluier ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger çà et là, et pour le retour. Si l'on a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre ou de quelque rocher. Là, elle fait la séparation de la cire, qui tombe mêlée avec le miel. Elle

compose de petites cellules égales et à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir et ne laisser aucun intervalle. Elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur et sans mélange, et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le temps du travail et de la récolte est passé. On ne connaît, dans cette république, ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour-propre. Tout y est commun : le nécessaire y est accordé à tous, le superflu ne l'est à personne, et c'est pour le bien public qu'il est conservé.

DUGUET.

(Certificat d'études primaires).

L'étude.

184^e DICTÉE. — « On apprend à tout âge », dit un vieux proverbe, et nous pouvons tous affirmer que le vieux proverbe a raison. Si Titus prétendait avoir perdu sa journée lorsqu'il n'avait pu soulager aucune infortune, nous devons considérer aussi comme des journées perdues celles qui passent sans que nous ayons rien appris.

L'ignorance, qui nous laisse semblables aux bêtes, doit être combattue à outrance. Il faut plaindre les jeunes gens qui refusent d'étudier, sous prétexte que les commencements de tout art et de toute science sont difficiles ; il ne se doutent pas de quelles heures délicieuses leur lâcheté les prive dans l'avenir.

On doit aimer l'étude pour elle-même, parce qu'elle est saine, morale, fortifiante, qu'elle agrandit la raison, et non, bien entendu, pour en tirer vanité. Un ignorant est toujours à plaindre, un pédant est insupportable et ridicule.

« Je ne doute pas qu'on puisse faire un gros livre de ce que tu sais, disait un campagnard à son fils qui lui revenait du collège tout enorgueilli de son grec et de son latin ; mais je suis assuré qu'on en ferait un plus gros encore de ce que tu ne sais pas. » Le brave fermier avait raison, et, depuis que je connais sa réponse,

je feuillette le plus possible le gros livre des choses que j'ignore, pour augmenter le petit volume de celles que je crois savoir.

(Composition donnée dans le département du Nord).

L'action du soleil.

185^e DICTÉE.—La chaleur des rayons solaires donne naissance aux vents, aux courants aériens, à la vaporisation de l'eau des fleuves, des lacs, de la mer, et produit ainsi une circulation continue des fluides à la surface de la planète. Cette action se trouve ainsi être le principe des modifications séculaires des couches géologiques. C'est la chaleur et la lumière de l'astre central qui distribuent partout la vie aux êtres du monde végétal et du monde animal. Tantôt son action se manifeste tranquillement et en silence par des affinités chimiques, et détermine les divers phénomènes de la vie; tantôt elle fait éclater dans l'atmosphère le tonnerre, les trombes d'eau, les ouragans. Les ondes lumineuses n'agissent pas seulement sur le monde des corps; elles n'ont pas pour unique effet de développer dans les feuilles la matière verte, de teindre les fleurs odorantes, ou de répéter mille et mille fois l'image du soleil, au milieu du choc gracieux des vagues et sur les tiges légères de la prairie, courbées par le souffle du vent. La lumière du ciel, suivant les différents degrés de sa durée et de son éclat, est aussi en relation mystérieuse avec l'homme intérieur, avec l'excitation plus ou moins vive de ses facultés, avec la disposition gaie ou mélancolique de son humeur. C'est ce que Pline l'Ancien a exprimé par ces paroles: « Le soleil chasse la tristesse du ciel et dissipe les nuages qui obscurcissent le cœur humain. »

GUILLEMIN. (*Le Monde Solaire*).

(Certificat d'études primaires, canton de Gevrey—Chambertin, Côte-d'Or).

Les impôts.

186^e DICTÉE.—Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont lourds ; cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément ; mais nous en avons d'autres plus onéreux ; par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement ; notre orgueil, trois fois, et notre inconsideration quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature qu'il n'est pas possible au gouvernement de diminuer leur poids ni de nous en délivrer. S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure ; mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus tyrannique ; car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est à dire, ou à ne rien faire, ou dans des dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités et raccourcit sensiblement la durée de la vie. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà du nécessaire ! Avec de l'activité nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. La paresse rend tout difficile ; le travail rend tout aisé.

(Certificat d'études primaires, Valence, Drôme).

Le travail.

187^e DICTÉE.—Il n'est pas au monde un grand pays dont la prospérité ne repose sur le développement industriel.

Le travail est la clé de voûte de l'édifice social ; c'est la base immuable de la puissance nationale.

On peut mesurer, sans erreur possible, le degré de civilisation d'un peuple à l'activité de son industrie, à la supériorité de son énergie créatrice. L'homme qui

travaille est le premier soutien de sa patrie et son premier bienfaiteur à lui-même. Il n'est plus aucun bien, depuis la santé jusqu'à la richesse qu'il ne puisse acquérir.

Tout homme qui se livre à la paresse, anéantit une force vive pour l'Etat, et pour lui-même se ménage la faim et la misère.

La loi du travail est écrite dans tous les détails de la constitution humaine, dans la chair, les muscles, les nerfs, le cerveau. Elle est écrite dans l'histoire des peuples en lettre de feu et de sang.

(Certificat d'études primaires, canton d'Estaing, Aveyron).

Influence de l'abus des boissons alcooliques.

188^e DICTÉE.—L'alcool porte sa funeste influence sur l'homme tout entier.

Il compromet la santé, il abrège la vie ; il tarit les sources de l'intelligence, brise, anéantit la volonté et amène rapidement avec la paresse, sa compagne obligée, la misère. Il porte les plus rudes atteintes à la raison ; et alors que la raison ne succombe pas complètement, le sens moral est perverti au point de ne plus laisser subsister la notion du bien et du mal : état d'abrutissement qui mène au crime ou au suicide.

L'alcool, qui dégrade, avilit, tue l'individu, ruine aussi la famille, la race, le pays.

L'altération des facultés intellectuelles et morales, la folie, les penchants vicieux, criminels, se transmettent aux enfants et assurent à la famille, comme au pays, d'indignes soutiens, des non-valeurs pour la production comme pour le bien, une population nombreuse pour les hôpitaux, les prisons et les bagnes.

RIANT.

(Certificat d'études primaires, canton de la Ferté-Macé, Orne).

Le rat.

189^e DICTÉE.—On a compris et confondu sous le non générique de rat plusieurs espèces de petits animaux ; nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun, qui est noirâtre et qui habite dans les maisons. Le rat est assez connu pour l'incommodité qu'il nous cause ; il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on sert les fruits, et de là descend et se répand dans la maison ; il est carnassier et même omnivore ; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres ; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie ; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner ; il fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits.

BUFFON.

(Certificat d'études primaires, canton de Chablis et Ligny-le-Chatel, Yonne).

De l'Évangile.

190^e DICTÉE.—La doctrine de Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire ; mais le tendre amour qu'il a pour notre nature ne nous paraît, en aucun lieu, plus évidemment que dans les différents préceptes qu'il nous donne dans son Évangile, pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle.

Il voyait avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables ; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations ; que, parce que nous sommes séparés par quelques fleuves ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature ; ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvements farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine ; il tâche de réveiller en nos actes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés.

(Certificat d'études primaires, Gard).

Dispersion des graines.—Germination.

191^e DICTÉE.—Lorsque la graine est arrivée à maturité dans l'intérieur du fruit, il faut, pour qu'elle puisse germer, qu'elle tombe sur la terre, et qu'elle y tombe dans des conditions favorables à son développement. La nature y a pourvu par une multitude de moyens qui attestent la sagesse de la Providence. Ainsi, lorsque cette maturité de la graine est proche, le fruit s'ouvre dans toute sa longueur, ou seulement en certains points, de manière à lui fournir une issue.

Quand les graines sont très nombreuses dans un même fruit, il importait de les disperser pour qu'elles ne se fissent pas tort l'une à l'autre, en s'accumulant sur un même point du sol. Pour cela certains fruits sont vivement agités par un certain mouvement de ressort de leur support, de manière à semer au loin leurs graines. D'autres fois leurs graines sont munies d'une petite aigrette légère que le vent pousse dans l'air, entraînant ainsi le fruit à une distance souvent très grande de son point de départ ; tels sont les fruits à aigrettes du pissenlit, du chardon, etc. Les animaux servent aussi au transport des graines qui se logent dans les poils de leur toison.

(Certificat d'études, Dieppe).

Importance de la première éducation des enfants.

192^e DICTÉE.—Il est universellement reconnu que l'éducation est la première condition du bonheur. et

que l'instruction sagement conduite et habilement combinée avec l'éducation, est la seconde. Il n'est pas moins évident que les impressions les plus fortes et les plus durables sont celles qui nous ont frappés dès l'enfance, celles qui ont, pour ainsi dire, grandi avec nous. Si nous interrogeons tous ceux qui se distinguent ou qui se sont distingués, soit en bien, soit en mal, soyez sûrs qu'ils nous répondraient : « C'est notre éducation qui nous a faits ce que nous sommes. »

L'homme de bien dirait : « J'ai appris de mon aïeul à avoir de la douceur et de la complaisance, du respect pour la vieillesse et pour toutes les choses qui doivent être éternellement vénérées. La réputation que mon père a laissée, et la mémoire que l'on conserve de ses bonnes actions, m'ont déterminé à marcher sur ses traces, sous peine de forfaire à l'honneur. Ma mère m'a formé à la piété. Je dois à mon instituteur d'être patient dans mes travaux, d'avoir la science des affaires. »

(Certificat d'études, Saint-Symphorien-de-Lay, Loire).

Le devoir des enfants.

193^e DICTÉE.—Enfants, apprenez quels sont vos devoirs envers vos parents ; car vous ne serez heureux et bénis qu'en y restant fidèles.

Honorez, aimez le père qui vous a transmis la vie ; la mère qui vous a nourris et élevés. Y a-t-il un être plus maudit que celui qui brise le lien d'amour et de respect établi par Dieu même entre lui et ceux desquels il tient le jour ?

Vous êtes à vos parents un grand sujet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toutes sortes, et ne faut-il pas qu'ils se fatiguent sans cesse afin d'y subvenir ?

Le jour, ils travaillent pour vous ; et, la nuit, pendant que vous reposez, ils veillent encore.

Il vient un temps où la vie décline, où le corps s'affaiblit, où les forces s'éteignent ; enfants, vous devez

alors à vos vieux parents les soins que vous reçûtes d'eux dans vos premières années. Qui délaisse son père et sa mère en leurs nécessités, qui demeure sec et froid à la vue de leurs souffrances et de leur dénûment, je vous le dis en vérité, son nom est écrit au livre du souverain juge parmi ceux des parricides.

(Certificat d'études primaires, Bordeaux, Gironde).

Métamorphose des chenilles.

194^e DICTÉE.—La métamorphose des chenilles en papillon est un des phénomènes les plus merveilleux de la nature ; elle mérite, à plusieurs égards, toute notre attention. Ce n'est pas tout d'un coup que d'insectes rampants les chenilles se transforment en habitants de l'air ; elles passent auparavant par un état intermédiaire.

Vers la fin de l'été, souvent plus tôt, après s'être rassasiées de verdure et avoir changé plusieurs fois de peau, elles cessent de manger et se mettent à bâtir une demeure pour y quitter leur ancienne forme, en prendre une nouvelle et ensuite celle du papillon. La chenille devenue chrysalide est de figure ovale, et a, vers la pointe, des anneaux qui vont toujours en diminuant. C'est dans la chrysalide qu'est renfermé l'embryon du nouvel animal, avec les liqueurs propres à le nourrir et à le perfectionner. La chenille reste dans cet état une, deux à trois semaines, quelquefois même six à dix mois, jusqu'à ce que l'insecte aérien soit entièrement formé, et qu'une douce chaleur l'invite à sortir de sa retraite. Alors il s'ouvre un passage par l'extrémité la plus large et en même temps la plus mince de la chrysalide. Sa tête, qui a toujours été tournée vers ce bout, se dégage ; les antennes s'allongent, les pattes et les ailes s'étendent, le papillon prend l'essor et s'envole.

(Certificat d'études primaires, canton de Braisne, Aisne).

La rouille use plus que le travail.

195^e DICTÉE.—Voyez les outils d'un bon menuisier qui est à l'œuvre du matin au soir ; ils sont bien affilés, nets et reluisants, et tout annonce qu'ils feront encore un long et bon service.

Au contraire, jetez les yeux sur cet établi d'un amateur nonchalant, qui laisse passer des mois sans mettre la main à la varlope et à son ciseau : le fer de ses outils est taché, émoussé, rongé par la rouille. Encore un peu, tout cela sera digne de la charrette du marchand de vieilles ferrailles.

Emile et Henri, deux camarades d'enfance, ont tous deux montré à l'école d'heureuses dispositions. Entrés dans la vie pratique, ils sont aujourd'hui bien différents l'un de l'autre. Henri s'est mis résolument au travail ; il ne s'est épargné ni l'étude ni la fatigue, il est arrivé au but ; il a conquis une belle position et l'estime publique. Par le labeur opiniâtre qu'il s'est imposé, a-t-il amoindri et usé son intelligence ? Tout au contraire, il l'a rendue souple, nerveuse, capable des plus grands efforts.

Emile n'a pas suivi le même chemin. Pour s'être laissé aller à une vie molle et paresseuse, il se retrouve aujourd'hui avec un esprit engourdi, énervé, incapable de tout travail sérieux et suivi ; il ne reste rien de cette âme vaillante et de belle espérance, qu'on croyait voir en lui dans sa jeunesse. Ce n'est plus qu'un être inutile que rongent la rouille et l'ennui.

(Certificat d'études primaires, département des Vosges, cantons de Rambervillers, Darney, Châtenois, Plombières).

Premières industries.

196^e DICTÉE.—Les premiers habitants du globe ne vécurent que des produits spontanés du sol, en sorte que les fruits, les graines et les racines sauvages constituèrent d'abord leurs moyens d'existence. Mais les végétaux ne purent suffire longtemps à la nourriture

de l'homme. Entouré d'animaux, les uns inoffensifs, les autres plus ou moins dangereux, il fut bientôt obligé de lutter avec eux de force, d'agilité et de ruse ; il fabriqua des armes pour les détruire et des pièges pour les saisir. A ce premier progrès en succéda bientôt un autre. Au lieu de tuer indistinctement tous les animaux, l'homme eut un jour l'idée d'en soumettre certaines espèces à son pouvoir, et de les élever pour se nourrir de leur lait et de leur chair, pour se couvrir de leurs dépouilles. A mesure que les générations humaines se multiplièrent, les produits naturels du sol, réunis à ceux de la chasse, de la pêche et de l'industrie pastorale, finirent par ne plus suffire à leurs besoins. Tous les pays ne fournissent pas en plantes, en gibier, en poissons, les quantités nécessaires à leurs habitants ; ceux ci eussent été condamnés à une existence misérable, si, mettant à profit les merveilleuses facultés dont Dieu l'a doté, l'homme n'avait découvert un moyen d'y suppléer. Au lieu de se borner à se servir des végétaux sauvages, il apprit à les multiplier, à les rendre meilleurs, et l'agriculture se trouva un fait accompli.

MAIGNE.

(Certificat d'études, canton de Giromagny, territoire de Belfort).

Les oiseaux et l'agriculture.

197^e DICTÉE.—C'est une vérité de tout temps reconnue que rien n'a été créé inutilement ; que tout, dans la grande harmonie de la nature, a sa raison d'être, et que les petits oiseaux, qui semblent faits seulement pour chanter le printemps et les fleurs, sont en quelque sorte nos pères nourriciers.

Ce sont eux qui, par la guerre incessante qu'ils font aux mille légions d'insectes invisibles, protègent les plantes et les fruits et leur permettent d'arriver à maturité. Ce sont les anges gardiens de l'épi de blé. Ne touchons donc pas aux petits oiseaux.

Cependant on leur fait une guerre continuelle. Les enfants détruisent les nids, dispersent les couvées, les

emprisonnent dans des cages, les attachent avec un fil à la patte, les mutilent pour les faire chanter, en un mot, inventent pour eux mille tortures. Tout cela est odieux et presque criminel.

Ce serait avec une véritable joie que nous verrions l'autorité veiller à la conservation si utile des petits oiseaux, en défendant aux oiseleurs de les emprisonner dans des cages et de les vendre sur nos marchés.

DE PONTHEU.

(Certificat d'études primaires, canton de Cadillac, arrondissement de Bordeaux, Gironde).

Les chevaux sauvages.

198^e DICTÉE.—La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la plus belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni gênés, ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans les prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau ; sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein ; ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons, en pressant les espaces qu'ils doivent occuper ; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques ; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner ; l'adresse et l'agrément. La nature de ces animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers et sauvages. Quoique supérieurs par la force à la plupart des animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils sont

attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent.

(Certificat d'études primaires, Belfort).

Le coton.

199^e DICTÉE.—Le coton, la plus importante des matières employées pour nos tissus, est fourni par une plante des pays chauds appelés cotonniers.

C'est une herbe d'un à deux mètres d'élévation, ou même un arbrisseau, dont les grandes fleurs jaunes ont la forme de celles de la mauve. A ces fleurs succèdent des fruits ou coques de la grosseur d'un œuf, que remplit une bourre soyeuse, tantôt blanche, tantôt d'une faible nuance jaune, suivant l'espèce du cotonnier. Au milieu de cette bourre se trouvent les graines. Les coques s'entr'ouvrent à la maturité, et laissent épancher leur bourre en un moelleux flocon, que l'on recueille à la main. La bourre, bien desséchée au soleil, sur des claies, est battue avec des fléaux, ou mieux, soumise à l'action de certaines machines. On la débarrasse de la sorte des graines et des débris du fruit. Sans autre précaution, le coton nous arrive en grands ballots, pour être converti en tissus dans nos usines. En une seule année, les manufactures d'Europe mettent en œuvre près de huit cent millions de kilogrammes de coton.

(Certificat d'études primaires, examen obligatoire, filles, canton de Villandraut, arrondissement de Bazas, Gironde).

La prière rend heureux.

200^e DICTÉE.—Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ? La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre le parfum céleste.

Il en est qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu est

trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. » Et qui donc a fait ces créatures chétives ? Qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? » Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils : faut-il pour cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ? Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs : ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc, dans la création, le seul être dont la voix ne dût jamais monter aux oreilles du Créateur ?

(Certificat d'études primaires, Sainte-Foy-la-Grande, arrondissement de Libourne, Gironde).

A un ouvrier tailleur,

Pour lui prouver que chacun de nous profite du travail de ses semblables.

201^e DICTÉE.—Ce matin, tu t'es lavé les mains avec du savon qui vient de Marseille, qui a été fabriqué avec des matières grasses recueillies en divers lieux. Tu t'es rasé avec un rasoir fabriqué à Langres, devant un miroir coulé à Saint-Gobain et monté à Paris. Tu as brossé tes habits avec une brosse dans laquelle entrent du crin, du fil d'archal, de la colle forte, du bois de deux espèces. Une seule des épingles que tu as employées, avant d'arriver dans tes mains, a passé par plus de cinquante autres, depuis qu'elle est sortie de la carrière sous forme de minerai. Pour les différentes occupations auxquelles tu t'es livré dans la matinée, tu t'es servi de fil, d'un dé, de ciseaux, d'aiguilles, puis d'un marteau, de bois, de clous, de fil de fer. Chacun de ces

objets a été fabriqué dans un atelier spécial et a passé par des centaines de mains, qui toutes se sont employées pour te les préparer. Tes ciseaux ont été fabriqués à Châtellerault, tes aiguilles à Laigle, ton marteau et tes clous dans les Ardennes, et ton fil de fer je ne sais où. Et partout il a fallu extraire le fer de la mine, le laver, le fondre, l'affiner, le marteler, l'étirer, le laminer. Calcule, si tu peux, combien d'ouvriers s'y sont employés. Pour moi, je recule devant l'entreprise.

(Certificat d'études primaires, canton d'Uzès, Gard).

L'art de la lecture.

202^e DICTÉE.—Aujourd'hui, tout le monde doit apprendre à lire et à parler, parce que tout le monde peut être obligé de parler et de lire. Les élèves des écoles primaires auront certainement à lire tout haut, et plus d'une fois dans le cours de leur vie, un rapport, un compte-rendu, un exposé des situations, un projet. S'ils lisent mal, ne s'exposent-ils pas à être mal entendus, mal compris, et peut-être même quelque peu tournés en ridicule ? S'ils lisent bien, leur discours ne sera-t-il pas plus clair, plus convaincant ? C'est incontestable. Les notions de lecture qu'ils auront acquises à l'école les suivront donc dans la vie ; ils utiliseront comme hommes ce qu'ils auront appris comme élèves.

L'art de la lecture convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes. Plus d'une jeune fille a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infortuné, une mère frappée d'un deuil, un enfant malade : le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne le sait pas. Quelle joie pour cette jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui crie ? C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments et en vue de leur bien futur que je

dirai à tous les élèves : « Apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu. »

LEGGUVÉ, *l'Art de la Lecture*.

(Certificat d'études primaires, département des Vosges, cantons de Vittel, Châtenois, Raon-l'Etape, Bains, Mirecourt, Neufchâteau).

Une saline en Pologne.

203^e DICTÉE.—Dans une couche de sel de deux cents lieues de longueur, sont pratiquées de longues galeries dont la voûte est parfois plus élevée que celle d'une église, et qui, se prolongeant à perte de vue et se croisant en tous sens, figurent une ville immense, avec ses rues, ses carrefours, ses places publiques. Rien ne manque à cette espèce de ville souterraine : le service divin y est célébré dans de vastes chapelles taillées dans le sel ; les habitations pour les ouvriers mineurs et les écuries pour les chevaux nécessaires à l'exploitation sont pareillement creusées dans le sel ; la population y est nombreuse, et des centaines d'ouvriers y naissent et y meurent, quelquefois sans être jamais sortis de leurs souterrains, sans avoir vu la clarté du soleil. De nombreuses lumières, constamment entretenues, illuminent la ville de sel, et leurs rayons, réfractés par les surfaces cristallines, tantôt donnent aux parois des galeries l'apparence limpide et brillante du verre, et tantôt les font resplendir des vifs reflets de l'arc-en-ciel. Quelle magique illumination dans ces églises de cristal, quand mille cierges allumés, se réfléchissant sur la voûte, en font descendre des jets de lumières de toutes les couleurs !

(Certificat d'études primaires, département des Ardennes).

Les carrières et les mines.

204^e DICTÉE.—Les anciens avaient bien raison d'appeler la terre notre mère. Nous ne pouvons pas nous

passer du sous sol ; c'est là, en effet, que sont enfouis dans les ténèbres, depuis des millions d'années, les matériaux nécessaires à la civilisation : les pierres pour bâtir nos maisons, les ardoises pour les couvrir ; le fer, le cuivre, le zinc, l'étain, le plomb dont se font nos armes et nos outils, l'or et l'argent qui servent au commerce et aux arts, et tant d'autres substances que l'industrie humaine sait utiliser.

Il faut de long et périlleux travaux avant de réussir à retirer ces précieuses richesses des profondeurs où elles sont cachées.

On appelle carrières les excavations creusées pour extraire les pierres, et mines, celles où l'on va chercher les métaux, la houille, le sel. Les carrières sont moins profondes que les mines, et, par conséquent, moins coûteuses à établir, parce que les pierres et les ardoises sont généralement situées plus près de la surface de la terre.

(Certificat d'études, canton de Morée (Loir-et-Cher).

L'émulation.

205^e DICTÉE.—Le grand avantage des écoles, c'est l'émulation. Un enfant y profite de ce qu'on lui dit à lui-même, et de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là : il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui servira d'aiguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux ; il se piquera même de surpasser les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier pour primer dans sa classe et pour remporter les prix ! Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits, et une noble émulation bien ménagée, dont on aura soin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, est un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus et aux plus difficiles entreprises.

Un autre avantage qui se rencontre encore dans les écoles, c'est qu'un jeune homme trouve dans ses com-

pagnons des modèles qui sont à sa portée, qu'il se flatte de pouvoir atteindre, et qu'il ne désespère pas même de pouvoir un jour surpasser, au lieu que, s'il était seul, il y aurait pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

ROLLIN.

Certificat d'études primaires, département des Deux-Sèvres).

Les générations spontanées.

206^e DICTÉE. — Jusqu'au dix-septième siècle, la croyance aux générations spontanées a été générale parmi les savants.

Toute plante, tout animal dont l'origine échappait à un examen superficiel, était regardé comme le produit naturel du milieu où il vit. On admettait ainsi que les grenouilles et certains poissons naissent de la vase, et que les vers sont engendrés par la pourriture.

Un naturaliste italien mit à néant cet antique préjugé par une expérience aussi simple que concluante.

Il recouvrit d'une gaze des morceaux de viande et de fromage en voie de putréfaction. Attirées par l'odeur, des mouches ne tardèrent pas à venir voltiger tout autour ; elles déposèrent leurs œufs sur la gaze, dans les points les plus rapprochés de la viande et du fromage. Mais ces substances, ayant été protégées par le tissu et n'ayant pu recevoir aucun œuf, on n'y vit point se développer de vers, à quelque degré de décomposition qu'elles fussent parvenues. Il devint dès lors évident pour tous les bons esprits que les vers ou larves d'insectes naissent des œufs pondus par des insectes semblables et non de la pourriture.

D'autres observations ont pareillement fait reconnaître que les fruits véreux doivent les habitants qui les rongent, non à la corruption, mais à des germes déposés là par divers insectes.

(Concours cantonaux du département de l'Oise, concours entre les garçons des écoles publiques de chaque canton).

Passage du Saint-Bernard par Napoléon Bonaparte.

207^e DICTÉE.—On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col et deux heures seulement pour redescendre. On avait donc le temps de passer le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride. C'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit, les obligeait à marcher devant le cheval ; ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. THIERS.

(Certificat d'études primaires, arrondissement de Cambrai).

De la terre.

208^e DICTÉE.—Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondements ? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle ; les plus malheureux la foulent aux pieds, mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait la cultiver ; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter : il enfoncerait partout, comme il enfonce dans

le sable ou dans un bournier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux.

(Concours cantonal, Seine-et-Oise, division inférieure).

Mes désirs.

209^e DICTÉE.—Quand pourrai-je vivre au village ? Quand serai-je le possesseur d'une petite maison entourée de cerisiers ? Tout auprès sera un jardin, un verger, une prairie et des ruches ; un ruisseau bordé de noisetiers environnerait mon empire, et mes désirs ne passeraient jamais ce ruisseau. Là, je coulerais des jours heureux ; le travail, la promenade, la lecture occuperaient tous mes moments ; j'aurais de quoi donner ; car, sans cela, point de richesses ; c'est n'avoir rien que n'avoir que pour soi. Si je pouvais jouir de tous ces biens au sein d'une famille, voir les enfants jouant sur le gazon, se disputer à qui courra le plus pour venir embrasser leur mère, je croirais devoir exciter l'envie de tous les rois de l'univers. FLORIAN.

(Certificat d'études primaires, à La Guerche, Ille-et-Vilaine).

Les bons et les mauvais livres.

210^e DICTÉE.—Un livre est comme un ami qui nous parle bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux notre confiance qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans notre âme. Or, parmi les livres, il y a aussi de faux amis, et il est bon de savoir les discerner pour s'en préserver. Un mauvais livre est un flatteur, un ennemi caché sous l'apparence de la bienveillance ; il importe de n'en être pas dupe, et chacun en a le moyen aussi sûr que facile : c'est la conscience.

Tout livre qui la blesse, qui parle, par conséquent, contre la piété, la charité, la justice, la pudeur et les bonnes mœurs, quelque art perfide qu'il y mette, est

un méchant et mauvais livre ; comme tout livre qui la satisfait, pour peu qu'il ait, d'ailleurs, de ce charme qui ne messied pas à l'honnête, est un bon et excellent livre.

(Certificat d'études primaires, canton d'Arles-sur-Tech, Pyrénées-Orientales).

Les Cieux nous révèlent la gloire de Dieu.

211^e DICTÉE.—Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il est ; c'est là qu'ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies ; c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout puissant. Il ne leur fallait pas de prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême ; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez.

MASSILLON.

(Certificat d'études primaires, filles, Académie de Poitiers).

L'exposition.

212^e DICTÉE.—Je regrette, mon cher ami, que tu n'aies pas pu venir à Paris pour le moment de l'Expo-

sition décennale. Que de choses dignes d'exciter la curiosité de l'observateur dans ce vaste dépôt du génie de l'invention ! Il y en a pour tous les goûts ; car tous les arts, toutes les industries y sont présentés, depuis l'ustensile le plus humble, jusqu'aux chefs-d'œuvre les plus compliqués ; et quels que soient le nombre et la variété des objets, partout un ordre admirable, nulle part de la confusion, chaque galerie a sa spécialité ; dans l'une sont les mécaniques, toutes remarquables, dit-on, car je suis incompetent pour les apprécier. J'y ai vu, entre autres choses, des métiers, qu'on m'a dit être à la Jacquard, des chaudières, des tenders et des volants de machines à vapeur, des laminoirs, des grues, etc. Près de là, sont les fourneaux, les calorifères, puis viennent les ustensiles de ménage, parmi lesquels on trouve jusqu'à des marabouts, des caléfacteurs, des marmites huguenotes, voire même des briquets phosphoriques.

Tout futiles que m'avaient semblé ces objets au premier abord, j'ai compris que si l'on n'en encourageait pas le perfectionnement, nous en serions peut-être encore réduits aux grossiers ustensiles de nos aïeux.

(Nîmes (Gard), examen pour le surnumérariat des postes).

Aspect de la Normandie.

213^e DICTÉE.—En général, le sol de la Normandie est une belle et vaste plaine, coupée par des lignes de coteaux mollement ondulées, présentant quelques larges vallées, partout des terres fortes, fertiles, très bien cultivées, et, surtout aux environs des villes, l'heureux mélange de l'agriculture et de l'industrie, un aspect riant, l'image du travail et de l'abondance. Dans une grande partie de la Normandie, les communes rurales ne forment point de villages et sont composées de maisons disséminées. Au centre est l'église avec le presbytère, les écoles, les établissements publics, les auberges ; les cultivateurs résident au milieu du domaine qu'ils cultivent. Chaque maison est entourée d'un

grand espace qui forme cour et jardin, planté principalement de pommiers à cidre ; cet espace est entouré d'un rempart en terre où croissent des arbres de haute futaie, surtout des hêtres et des ormes ; les habitations riches et les châteaux sont précédés d'avenues de beaux arbres, de sorte que le pays, vu de loin, présente l'aspect d'une grande forêt entrecoupée de vastes éclaircies.

(Certificat d'études primaires, département de la Seine-Inférieure).

La gelée.

214^e DICTÉE.—L'eau, au moment où elle se gèle, augmente considérablement de volume. Treize litres d'eau donnent environ quatorze litres de glace. La force d'expansion qui se développe pendant la congélation est tellement considérable que peu d'obstacles lui résistent. C'est à elle qu'il faut attribuer la rupture des vases où l'eau est enfermée, le soulèvement des pavés de nos maisons, qui rend les portes si difficiles à fermer l'hiver, la perte de beaucoup de ceps de vigne, d'arbres fruitiers, tels que les noyers, les vieux poiriers, les pêchers, les abricotiers, sur lesquels le dernier hiver a fait de si grands ravages. Sous l'action d'un froid intense, la sève, s'il s'en trouve en quantité suffisante dans les rameaux et dans la tige, se transforme en glace, brise les vaisseaux devenus trop étroits pour la contenir, et la plante meurt comme mourrait un homme dont les veines viendraient à se rompre. Heureusement, ces inconvénients de la gelée sont compensés par des avantages. En faisant gonfler la terre, la gelée la divise, la rend spongieuse, plus accessible aux influences de l'air, de la chaleur et de la lumière, et par conséquent, plus fertile. On peut dire qu'un bon hiver équivaut à plusieurs labours.

(Certificat d'études primaires, Aube).

La maison de Rollin.

215^e DICTÉE.—Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin, qui me tient lieu de maison de campagne. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier, couvert de cinq abricotiers et dix pêcheurs, fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel ; mais j'ai le plaisir tous les jours de voir des abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent, sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant pas sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du ciel.

(Certificat d'études primaires, canton de Merlerault, Orne).

Un paysage dans le Berri.

216^e DICTÉE.—Nous voici au centre de la France, dans un vallon vert et frais, au bord de l'Indre, au bas d'un coteau ombragé de beaux noyers, qui domine un paysage tout à fait doux à l'œil et à la pensée. Ce sont d'étroites prairies bordées de saules, d'aulnes, de frênes et de peupliers. Quelques chaumières éparses ; l'Indre, ruisseaux profond et silencieux, qui se déroule comme une couleuvre endormie dans l'herbe, et que les arbres pressés sur chaque rive ensevelissent mystérieusement sous leur ombre immobile ; de grandes vaches ruminant d'un air grave, des poulins bondissant autour de leur mère, quelque meunier cheminant derrière son sac sur un cheval maigre, et chantant pour adoucir l'ennui du

chemin sombre et pierreux ; quelques moulins échelonnés sur la rivière, avec les nappes de leurs écluses bouillonnantes et leurs jolis ponts rustiques, que vous ne franchiriez peut-être pas sans un peu d'émotion, car ils ne sont rien moins que solides et commodes ; quelque vieille filant sa quenouille, accroupie derrière un buisson, tandis que son troupeau d'oies maraude à la hâte dans le pré voisin : voilà les seuls accidents de ce tableau rustique.

(Certificat d'études primaires, Ardennes).

Les plantes.

217^e DICTÉE.—Les diverses parties dont une plante est formée sont la racine, la tige, les feuilles, le fruit. Si nous considérons l'organisation des plantes, la structure de leurs parties, leur étonnante diversité, depuis les brins d'herbe jusqu'aux arbres les plus élevés ; si nous réfléchissons à leur utilité, aux avantages qu'elles procurent aux hommes et aux animaux, nous y découvrirons partout un ordre merveilleux, et les vues d'une sagesse infinie. Nous voyons la graine, enfouie dans la terre, pousser des racines, une tige qui porte des boutons, des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits, dans lesquels nous retrouvons la semence de plusieurs plantes. Si, de toutes les œuvres du Créateur, nous ne connaissions que celles-ci, elles suffiraient, à elles seules, pour nous pénétrer de sa puissance et de sa bonté infinies. C'est pour nous que les champs, les jardins, les forêts abondent en richesses, dont la plupart seraient perdues, si elles ne servaient à notre usage.

(Certificat d'études primaires, à Lescar, Gironde).

La légende du rouge-gorge.

218^e DICTÉE.—Connaissez-vous la légende du rouge-gorge ? La voici telle qu'on me l'a racontée : Quand

Jésus s'achemina vers le calvaire, tous ceux qui avaient vécu de sa parole divine s'étaient enfuis. Seul un petit oiseau, qui était venu le jour de la Cène manger les miettes du festin, s'en souvint et suivit le Christ. Seul des amis du fils de l'homme, il assista au drame du Golgotha, mêlant ses gémissements aux cris d'agonie de son bienfaiteur. Quand vint l'heure de la délivrance, alors que Jésus allait rendre le dernier soupir, le petit oiseau vola sur sa tête, et, détachant une des épines qui formaient la couronne ironique, l'oiselet l'emporta toute sanglante dans son bec. « Sois béni, dit le Sauveur au petit oiseau, toi qui n'as pas abandonné celui que son Père lui-même délaisse. » En même temps une gouttelette de sang, qui suintait de l'épine, tomba sur la poitrine de l'oiseau et le décora d'un point rouge. Et c'est ainsi que le rouge-gorge devint le frère aîné des chevaliers de la Légion d'honneur.

(Certificat d'études primaires, Ardennes. Filles).

Bienfaisance.

219^e DICTÉE.—Un petit mandiant de fort mauvaise mine et tout couvert de haillons rôdait devant la boutique d'un pâtissier. Il paraissait souffrir de faim et jetait un œil de convoitise sur les friands objets étalés au dehors. Profitant du moment où l'étalage était abandonné, il allongeait déjà une main furtive vers un pâté chaud, dont le fumet aiguillonnait encore son appétit, lorsqu'un jeune ouvrier, qui, depuis quelque temps, épiait toutes ses allures, lui arrêta aussitôt le bras, et, frappant violemment sur le comptoir avec une pièce de monnaie : « Combien, dit-il, ce pâté ? — Quinze sous, répondit la fille de boutique accourue au bruit.—Tenez, en voici trente, rendez-moi. » Là-dessus, prenant le pâté, il le mit entre les mains du petit mendiant avec la monnaie, en disant : « Tiens, voilà pour satisfaire ta gourmandise et surtout pour te préserver d'une mauvaise action ; achète du pain avec le reste. » Le jeune

homme s'éloigna, heureux sans doute d'avoir utilement employé son aumône.

(Examen préparatoire au concours cantonal, Eure-et-Loire).

Ma mère.

220^e DICTÉE.—Ma mère n'était pas savante, mais elle était douée d'une pensée infatiguable, d'un discernement plein de pénétration et de justesse. Nourrie d'un petit nombre de livres excellents, accoutumée à mettre d'accord l'Évangile et le raisonnement, elle possédait, en outre, à un degré merveilleux la mémoire des faits qu'elle avait vus ou entendu rapporter. Elle n'avait pas une éloquence abondante et ornée, mais sa parole était énergique, plutôt grave que brillante, au besoin cependant assaisonnée d'une grâce piquante et toujours profondément sympathique à tous ceux qui la connaissaient. Disposée, par caractère et par une longue habitude, aux sublimes élans de la charité et aux sacrifices les plus pénibles, ma mère était très pieuse, mais il ne se mêlait à sa piété aucune petitesse, aucune superstition.

SILVIO-PELLICO.

(Concours cantonal, Seine-et-Oise, Division moyenne).



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Dictées spéciales

	Pages
1re Dictée. La neige est utile à la terre.....	5
2e — Les Parisiens.....	6
3e — Voyage à Berlin.....	7
4e — Saint Vincent de Paul.....	8
5e — L'ouvrière charitable.....	9
6e — Les devoirs des enfants.....	10
7e — La cassette merveilleuse.....	11
8e — Ivraie.....	12
9e — Titus.....	13
10e — Les coquillages et le rocher.....	14
11e — Les Alpes.....	15
12e — Le ridicule.....	16
13e — Le pêcheur napolitain.....	17
14e — L'empire de l'âme sur le corps.....	18
15e — Il faut donner de l'ordre.....	20
16e — La prière du matin.....	21
17e — L'éléphant.....	22
18e — La mort.....	24
19e — Le langage des fleurs.....	25
20e — Sur les roses.....	26
21e — Une paille brisée.....	27
22e — Sauvetage des naufragés.....	29
23e — Saint Vincent de Paul.....	30
24e — Bernard Palissy.....	31
25e — L'enfant.....	33
26e — L'enfant (suite).....	33
27e — Les fleurs.....	34
28e — Les fleurs (suite).....	35
29e — Le voleur volé.....	36
30e — L'Evangile est le livre des peuples.....	37
31e — L'Evangile est le livre des peuples (suite).....	39
32e — L'aigle.....	40
33e — Jacquard.....	41
34e — La locomotive.....	42
35e — Le Parisien.....	43

	Pages
36e Dictée. Henri IV.....	45
37e — Le charbon.....	46
38e — La vraie charité.....	47
39e — Le maréchal de Luxembourg.....	48
40e — La religion et les pyramides.....	49
41e — L'aigle.....	50
42e — Napoléon 1er et le poète Lebrun.....	52
43e — Attila devant Orléans.....	53
44e — Attila devant Orléans (suite).....	54
45e — Usage du tabac.....	55
46e — Le tabac.....	56
47e — Saint François d'Assise.....	58
48e — La ville de Weimar (Allemagne).....	59
49e — Le Rheinfels (Allemagne).....	60
50e — Perpétuité de l'Eglise.....	61
51e — Travaux et inventions de l'homme.....	63
52e — La littérature.....	64
53e — Le jeûne.....	65

DEUXIÈME PARTIE

Dictées diverses

54e Dictée. Puissance et prévoyance de Dieu dans la confection des animaux.....	67
55e — Les insectes.....	68
56e — Le corps humain.....	69
57e — L'air et le son.....	70
58e — Une maison patriarcale.....	71
59e — Une maison patriarcale (suite).....	72
60e — Un nid de mésanges.....	73
61e — Un nid de mésanges (suite).....	74
62e — Un drame d'hirondelle.....	75
63e — Un drame d'hirondelle (suite).....	76
64e — Tout est bien équilibré dans la nature.....	77
65e — Reconnaissance envers Dieu.....	78
66e — Les oiseaux.....	79
67e — Les oiseaux (suite).....	80
68e — La villa Pamphili.....	82
69e — Le chant du cygne.....	83
70e — Les oiseaux voyageurs.....	84
71e — Les oiseaux voyageurs (suite).....	85
72e — L'ancienne physique.....	86
73e — Intelligence des animaux.....	87
74e — Intelligence des animaux (suite).....	89
75e — Intelligence des animaux (suite).....	90
76e — Les plantes.....	91
77e — Les plantes (suite).....	92
78e — La pluie.....	93
79e — La pluie (suite).....	94

	Pages
80e Dictée. L'air	95
81e — Origine du chapiteau corinthien	96
82e — Migration des oiseaux	97
83e — Migration des oiseaux (suite)	98
84e — Migration des oiseaux (suite)	98
85e — Migration des oiseaux (suite)	99
86e — Les physiciens	100
87e — Les physiciens (suite)	101
88e — Le génie de l'homme	102
89e — Les pluies étranges	103
90e — Les pluies étranges (suite)	104
91e — Les Parisiens d'autrefois	105
92e — Paris nouveau	106
93e — Un voyage	107
94e — Les mystères de la nature	108
95e — Une observation	109
96e — Du rôle des vents	110
97e — Fleuves et rivières	111

TROISIÈME PARTIE

Dictées données aux examens pour les certificats d'études primaires,
Concours cantonaux, Volontariat, etc.

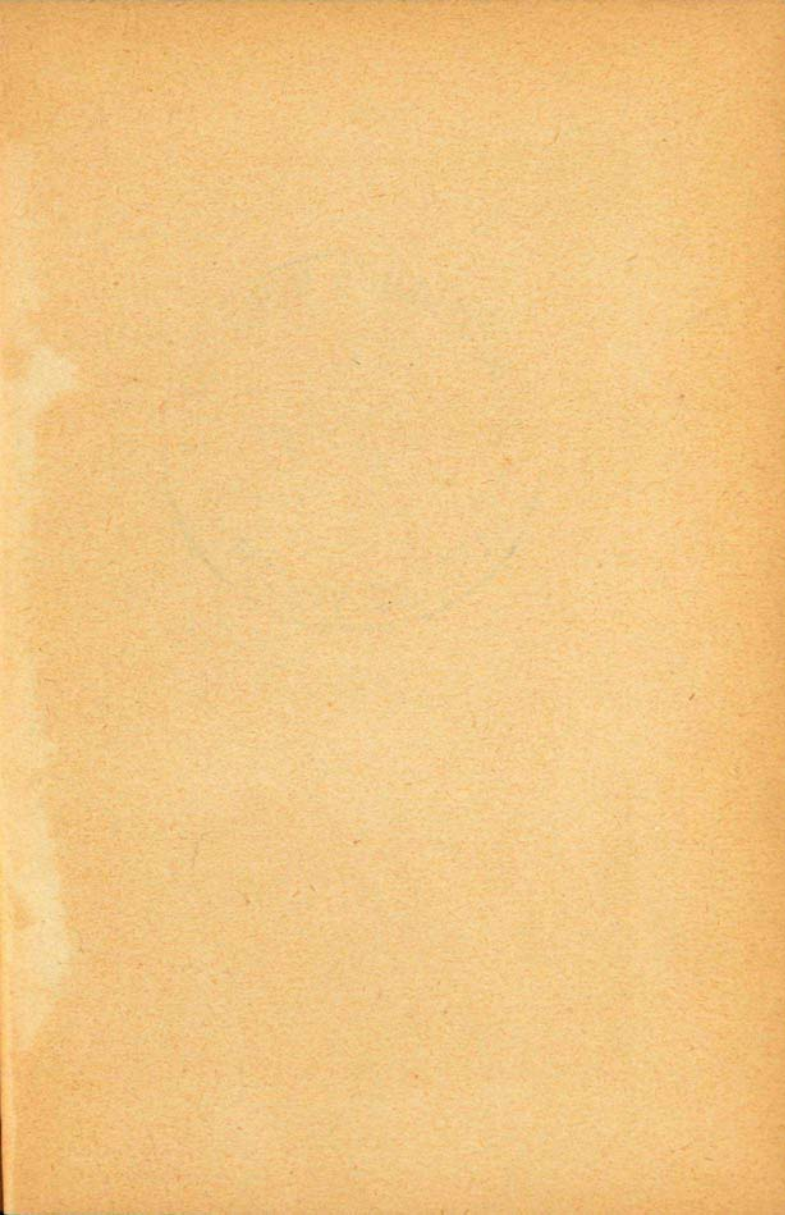
98e Dictée. Le blé	113
99e — La France	113
100e — La chute du Rhin à Schaffouse	114
101e — L'alouette	114
102e — L'hirondelle	115
103e — Nous avons besoin les uns les autres	116
104e — Les fourmis	117
105e — La pensée de la mort	117
106e — L'amour fraternel	118
107e — Les souvenirs de la vieillesse	119
108e — Aspect de la Gaule	119
109e — Les insectes nuisibles	120
110e — Le pain	121
111e — Les mélanges	121
112e — Le papillon	122
113e — Le travail	123
114e — Les abeilles	123
115e — Les glaciers	124
116e — La modération	125
117e — Le Bocage vendéen	125
118e — De la politesse	126
119e — Nécessité de la science	127
120e — On doit honorer l'agriculture	128
121e — La Providence dans la reproduction des végétaux	128
122e — Le petit oiseau	129

	Pages
123e Dictée. Les animaux domestiques.....	130
124e — Industrie des oiseaux.....	131
125e — L'écureuil.....	131
126e — Le sommeil.....	132
127e — Rien ici-bas ne peut remplir le cœur de l'homme..	133
128e — L'amour de la patrie.....	134
129e — Faiblesse naturelle de l'homme.....	135
130e — Saint Louis rendant la justice.....	135
131e — Mort de saint Louis.....	136
132e — Les deux nids.....	137
133e — Conseils.....	137
134e — Conseils de l'Américain Franklin.....	138
135e — Les chevaux sauvages.....	139
136e — Descartes.....	139
137e — La poule.....	140
138e — La propreté.....	140
139e — Les idées des petites filles et les idées des mamans.	141
140e — Le lion et le tigre.....	142
141e — Contentement passe richesse.....	142
142e — Le coucher du soleil dans les Florides.....	143
143e — Les perdrix.....	144
144e — Le prix du temps.....	144
145e — La ferme des Berteaux.....	145
146e — Les fourmis fauves.....	145
147e — Aspect de la Méditerranée.....	146
148e — Nécessité de l'aumône.....	147
149e — L'Hôtel-Dieu.....	148
150e — L'eau.....	148
151e — Les conseils d'une aiguille.....	149
152e — Utilité des oiseaux.....	150
153e — L'éducation et l'instruction.....	150
154e — L'oiseau des champs par excellence.....	151
155e — L'école buissonnière.....	152
156e — La taupe.....	152
157e — L'oiseau.....	153
158e — L'air.....	154
159e — Le cygne.....	155
160e — La discipline.....	155
161e — De l'étude de la langue française.....	156
162e — La cloche.....	157
163e — Etre utile.....	158
164e — Deux causes de la perte de Rome.....	158
165e — Les épingles.....	159
166e — Jérusalem.....	159
167e — Origine de la houille.....	160
168e — Harmonie terrestre des animaux.....	161
169e — Travail et économie.....	112
170e — Charmes de la vie champêtre.....	163

	Pages
171e Dictée. L'intelligence	163
172e — Les zones de la France	164
173e — Les jardiniers du cœur	164
174e — Le serpent	165
175e — Incendie de Moscou	166
176e — Le Tabernacle	166
177e — La peste de Marseille	167
178e — Les Alpes	168
179e — De l'aspect de l'Allemagne	168
180e — Les chouettes	169
181e — L'aube	170
182e — Les amis du cultivateur	170
183e — Les travaux de l'abeille	171
184e — L'étude	172
185e — L'action du soleil	173
186e — Les impôts	174
187e — Le travail	174
188e — Influence de l'abus des boissons alcooliques	175
189e — Le rat	176
190e — De l'Evangile	176
191e — Dispersion des graines.—Germination	177
192e — Importance de la première éducation des enfants ..	177
193e — Le devoir des enfants	178
194e — Métamorphose des chenilles	179
195e — La rouille use plus que le travail	180
196e — Premières industries	180
197e — Les oiseaux de l'agriculture	181
198e — Les chevaux sauvages	182
199e — Le coton	183
200e — La prière rend heureux	184
201e — A un ouvrier tailleur	184
202e — L'art de la lecture	185
203e — Une saline en Pologne	186
204e — Les carrières et les mines	186
205e — L'émulation	187
206e — Les générations spontanées	188
207e — Passage du Saint-Bernard par Napoléon Bonaparte	189
208e — De la terre	189
209e — Mes désirs	190
210e — Les bons et les mauvais livres	190
211e — Les cieux nous révèlent la gloire de Dieu	191
212e — L'exposition	191
213e — Aspect de la Normandie	192
214e — La gelée	193
215e — La maison de Rollin	194
216e — Un paysage dans le Berri	194
217e — Les plantes	195
218e — La légende du rouge-gorge	195

	Pages
219e Dictée, Bienfaisance	196
220e — Ma mère	197







BNQ



C 000 147 975

NOUVEAUX OUVRAGES CLASSIQUES

PAR

E. ROBERT, C. S. V.

(Approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique).

Leçons de Style, par J. Duclos, pour filles, cours élém. (livre de l'élève) 72 pgs.....	1.25
Livre du Maître, 275 pgs.....	9.00
Leçons de Style, par J. Duclos, cours moyen, (livre de l'élève) 176 pgs.....	2.40
Livre du Maître, 353 pgs.....	12.00
Le Style, par S. Constans, cours élémentaire et moyen, (livre de l'élève) 188 pgs.....	3.00
Livre du Maître, 448 pgs.....	12.00
Méthode Pratique et Raisonnée de Style, 1re année, (livre de l'élève) 210 pgs.....	3.60
Livre du Maître, 440 pgs.....	12.00
Méthode Pratique et Raisonnée de style, 2e année, (livre de l'élève) 245 pgs.....	3.60
Livre du Maître, 503 pgs.....	12.00
Calcul Mental (cours abrégé) divisé en 6 parties (livre de l'élève) 200 pgs.....	2.40
Calcul Mental, (cours abrégé) renfermant celui de l'élève et une méthode d'enseignement, (livre du maître), 305 pgs.....	12.00
Langue Anglaise, 1re ann. (liv. de l'él.) 147 pgs.....	1.80
Lois et Formes Commerciales, à la portée de tous, 109 pgs.....	6.00
Histoire Ste du jeune âge par J. L. C. Renaudin 65 pgs.....	1.20
Le Secrétaire Commercial Canadien, anglais et français, par un c. s. v., 264 pgs.....	10.80

147975